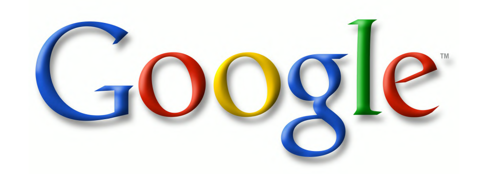
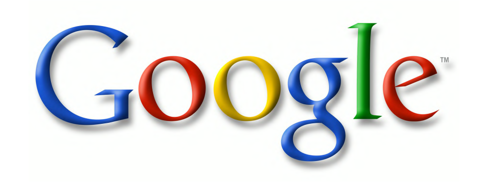

Google






85. b. 5
Right Honorable
Lady Isabella Anne Brydges.



LES SOUVENIRS

DE

FÉLICIE L***,

PAR MADAME DE GENLIS.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES MARAIS, N°. 16, FAUBOURG. ST.-G.

1821.

A M. DUCREST.

MON CHER FRÈRE,

C'est à vous que j'offre mes SOUVENIRS; *vous, mon premier ami, vous à qui j'en dois de si doux! Vous ne trouverez point ceux-là dans ce recueil, ils ne pouvoient intéresser que nous, et je n'avois pas besoin de les écrire pour les conserver. Que cet ouvrage, que je vous consacre, soit un monument de cette inaltérable amitié qui nous unit dès l'enfance, et qui, dans nos fortunes diverses, fit toujours le charme ou la consolation de notre vie.*

D. GENLIS.

PRÉFACE.

L'ACCUEIL si favorable que le public a daigné faire à ces *Souvenirs* dispersés dans trente volumes de la Bibliothèque des Romans, et si souvent copiés dans les journaux, n'auroit pu m'engager à les réunir de suite, car je suis encore persuadée qu'*il faut un plan aux longs ouvrages*; mais sachant qu'on a déjà recueilli dans un gros volume tous ces morceaux épars, et que ce volume est imprimé dans les pays étrangers, j'ai dû me décider à en faire moi-même une édition, afin de prévenir une contrefaction qui se préparoit en France.

Nous avions déjà en français deux ouvrages qui portent ce titre de *Souvenirs*. Le premier (à tous égards) est le charmant volume intitulé : *Les Souvenirs de madame de Caylus*. Tout est parfait dans ce petit ouvrage, les sentimens, la manière de conter, la grâce, le naturel; d'ailleurs, il faut avouer que

les *Souvenirs* de Louis-le-Grand et de sa Cour, sont plus intéressans que ceux du règne de Louis XV. Quant aux *Souvenirs* de madame Necker, le public les a jugés d'une manière qui a pu paroître sévère aux partisans de l'auteur, mais qui n'est qu'équitable : j'ose même dire que, sans la réputation si méritée de cette femme célèbre, sans la pureté de sa conduite et de sa vie, ce triste ouvrage eût fait beaucoup de tort à son caractère dans l'opinion de toutes les personnes sensibles : on n'eût point excusé celle qui se permet la critique et la moquerie la plus piquante sur son amie au lit de la mort, et à laquelle elle avoit prodigué tant d'éloges et les assurances d'une si tendre et si vive affection*. On eût été révolté de ce ton méprisant avec lequel l'auteur parle souvent des gens de sa société, et même de ses amis** :

* Madame Geoffrin.

** Entr'autres, du comte d'Albaret, homme très-estimable, rempli de talens agréables, et

enfin on eût trouvé aussi peu de bonté que de grâce et de goût dans cette multitude de petites anecdotes insipides et malignes, et la plupart fausses, dont ce recueil est rempli. Rien dans cet ouvrage n'a dû me blesser personnellement; je n'y suis citée que d'une manière agréable et flatteuse; mais l'auteur y parle avec une extrême injustice et très-injurieusement d'une personne que je chéris, et l'anecdote insignifiante qu'elle rapporte à ce sujet est un mensonge. Ainsi j'avoue que, sensiblement offensée, je fus en même temps encouragée à publier une partie de mes journaux sous le nom supposé de Félicie L***; avec une manière d'écrire simple et naturelle, on pouvoit se flatter d'offrir au public, en ce genre, un ouvrage moins ennuyeux que celui de madame Necker. J'avoue encore que l'Avertissement qui

qui fut l'un des plus sincères amis de madame Necker.

précède mes *Souvenirs*, n'étoit qu'une petite critique de ceux de madame Necker. Mes ressentimens particuliers ne me rendront jamais injuste, même dans mes premiers mouvemens; cette critique étoit parfaitement fondée; je ne l'ai point supprimée dans cette édition, et l'on conviendra qu'il m'eût été bien facile de la rendre plus piquante. Je ne veux point me faire un mérite de cette modération, le seul bon goût auroit suffi pour la prescrire; le respect dû aux vertus et au mérite si distingué de madame Necker, ne permet de la critiquer qu'avec ménagement, ou avec le ton de l'estime.

Je donnerai successivement, dans le Mercure, la suite de ces Souvenirs, et je ne rassemblerai ces morceaux épars pour en former un second volume, que dans deux ou trois ans.

AVERTISSEMENT

De l'Éditeur des Œuvres posthumes de madame de L***.

Des personnes que j'ai consultées sur les manuscrits que je donne au public, m'avoient recommandé de ne rien retrancher; je n'ai point suivi ce conseil. Il est impossible qu'un ouvrage qu'on n'a écrit que pour soi, ne contienne pas beaucoup de choses que le bon goût ou l'honnêteté doivent faire supprimer, lorsqu'on se décide à faire imprimer l'ouvrage. J'ai laissé dans ce Recueil des critiques littéraires et des plaisanteries du même genre; mais on n'y trouvera point de personnalités, point de ces anecdotes malignes, sinon inventées par l'écrivain, du moins recueillies sans examen, et par conséquent fausses. Madame de L***, avoit vécu dans le plus grand monde, et dès sa première jeunesse: elle étoit vive, curieuse, simple

et gaie. Elle parle rarement d'elle dans ses *Souvenirs*; cependant elle s'y peint par sa manière de voir, de conter et d'écrire. Cet ouvrage superficiel et frivole n'est fait ni pour les *penseurs* ni pour les *philosophes*, mais il plaira peut-être à ceux qui aiment le naturel et la variété.

LES SOUVENIRS
DE FÉLICIE L***.

PENSEUSE !..... Pourquoi ce mot n'est-il pas français? Il seroit beau de mettre cette expression à la mode ; mais je crains bien qu'elle ne prenne jamais. *Penseuse !*...... cela est si ridicule à l'oreille !..... ne nous en fâchons point. On croit que nous n'avons besoin ni d'étude ni de méditation, et que le sentiment nous suffit. Ce n'est pas nous refuser une faculté, c'est reconnoître en nous ce don précieux de la nature qui nous caractérise. Nous nous plaignons des hommes qui veulent que nous ne soyons ni *esprits forts*, ni *philosophes*, ni *politiques*, ni *penseuses* ; mais ils nous répètent : *pour être charmantes et toujours adorées, soyez*

femmes. Que peuvent-ils donc nous dire de plus aimable et de plus flateur?

Le chevalier de Chastelux (1) est venu ce matin déjeûner chez moi. A midi, nous avons été avec lui, pour la troisième fois, chez l'abbé de l'Épée. Je ne me lasse point de contempler cet homme si pieux, si respectable, au milieu de ces enfans infortunés qu'il instruit et qu'il régénère; ce bienfaiteur de l'humanité, qui répare les omissions de la nature, et qui rend au Créateur les êtres qu'il a formés pour le connoître et pour l'adorer. J'aime aussi à considérer tous ces muets; ils ont tant de physionomie, un air si curieux, des regards si vifs, si perçans : c'est avec les yeux qu'ils écoutent et qu'ils interrogent..... J'ai entendu là un sourd et muet de naissance qui parle fort dis-

---

(1) Elle parle de l'auteur, qui n'a pris le titre de marquis de Chastelux que peu de temps avant sa mort. *Note de l'Éditeur.*

tinctement : il a dit en latin, et ensuite en français, le *Pater* et le *Credo*. Mais ce langage, dépourvu d'inflexions justes, est affreux; cette voix rauque, dont les sons discordans n'expriment rien, paroît être produite par une machine; on croit entendre parler un automate. En sortant de chez l'abbé de l'Épée, nous avons été nous promener au bois de Boulogne. A propos des muets, le chevalier de Chastelux nous a conté une histoire dont je veux orner mon journal. Je me suis promis de ne jamais ajouter un seul mot aux *anecdotes* que je pourrai recueillir. Je n'en écrirai point, non-seulement de fausses, mais de douteuses, et je les rapporterai avec toute l'exactitude de l'historien le plus fidèle. Quant aux petites historiettes de société, dont les personnages ne seront point connus, je serai beaucoup moins scrupuleuse; je les conterai à ma manière; elles ne seront pour moi que des espèces de romans. Celle

du chevalier de Chastelux est dans ce genre; il assure néanmoins qu'elle est vraie : il me semble que, sur ce sujet, on pouroit faire une jolie Nouvelle; mais je vais l'écrire sans art et sans développement, à peu près comme on me l'a contée.

L'un des infortunés élèves de l'abbé de l'Épée, nommé Darmance, fils unique d'un gentilhomme de Normandie, perdit son père à ving-cinq ans, et se trouva possesseur d'une terre de dix mille livres de rente, et d'une jolie maison de campagne, près de Paris, à Saint-Mandé. Ce fut là qu'il s'établit. Darmance, sourd et muet de naissance, avoit reçu de son vertueux instituteur tout ce qui pouvoit contribuer à le consoler d'une telle infortune. D'ailleurs, il sembloit que la nature eût pris plaisir à le dédommager d'une grande injustice, en lui prodiguant des dons qu'elle accorde rarement réunis : une figure charmante, un esprit juste,

étendu, une âme sensible et généreuse. Il aimoit passionnément la lecture, il dessinoit supérieurement; mais ne pouvant se plaire dans le monde, il crut que son malheur le comdamnoit à vivre dans une profonde solitude. Je ne puis, se disoit-il, communiquer avec les hommes que par mes actions, ne cherchons donc que ceux que l'on peut servir, toucher et soulager par sa conduite et non par des discours. Le pauvre, en recevant mes bienfaits, comprendra ces pensées que je ne saurois exprimer; et même l'infortuné que je ne pourrois secourir m'entendra, il me verra pleurer avec lui..... Ces douces idées consoloient le bienfaisant Darmance; il auroit pu être, sinon heureux, du moins paisible, sans la réflexion accablante que jamais une compagne aimable n'achèveroit d'embellir sa retraite. Il ne pouvoit entrevoir une belle femme sans éprouver une sensation douloureuse; il n'osoit se livrer

au plaisir de la regarder; son cœur ému répétoit alors en gémissant : *Ce n'est pas moi qu'elle aimera.....*

Dans l'une des belles matinées du mois de mai, Darmance, après une longue promenade dans le bois de Vincennes, s'assit au pied d'un arbre. Ses regards erroient, avec distraction, sur une allée qui se trouvoit vis-à-vis de lui, lorsqu'il aperçut une jeune personne qui s'avançoit lentement, et tenant par la main un enfant de douze ou treize ans. La vue d'une femme qui paroissoit jolie, fit soupirer Darmance. La solitude du bois, désert alors (il n'étoit que huit heures), ajoutoit à son émotion, qui s'augmentoit à chaque pas que faisoit l'inconnue; car plus elle s'approchoit de lui, et plus il la trouvoit belle....... Tout à coup il la vit chanceler et tomber. Aussitôt Darmance se lève, court à elle; l'inconnue étoit couchée sur le gazon, et sans connoissance, dans les bras du jeune garçon

fondant en larmes; elle avoit passé sur une souche d'arbre, et venoit de se donner une entorse. L'enfant parloit vainement à Darmance; mais ce dernier tirant un flacon de sel de sa poche, le fit respirer à l'inconnue, qui, presque au même instant, ouvrit les yeux. Darmance attendoit ce premier regard, et il s'étonna de n'y pas trouver l'expression de la surprise que sa présence devoit inspirer, car il étoit à genoux devant elle. L'inconnue avoit les plus beaux yeux du monde, mais l'indifférence et la mélancolie s'y peignoient d'une manière frappante. Darmance, ne sachant pas qu'elle s'étoit donné une entorse, voulut l'aider à se lever. A peine eut-il touché sa main, qu'il la vit rougir et s'étonner..... Il tressaille, il vient de s'apercevoir qu'elle est aveugle..... Son cœur sensible saisit avec transport le doux prétexte d'une tendre pitié pour se livrer à l'amour. Un lien puissant que rien ne pourra

rompre, la sympathie du malheur l'attache pour jamais à cette jeune infortunée..... Il prend ses tablettes, il écrit quelques lignes, et les présente à l'enfant qui, par bonheur, savoit lire, et même écrire. Alors la conversation s'établit entr'eux. Darmance apprend que l'enfant, appelé Léon, est le frère de la belle Herminie, que cette dernière a le pied droit démis, qu'elle souffre beaucoup, et qu'il est impossible qu'elle puisse regagner sa maison, qui n'est cependant qu'à un demi-quart de lieue. Après cette explication, Darmance écrivit, et fit lire à Léon ces mots : *Conduisez-nous au lieu que vous habitez.* Ensuite il prit dans ses bras Herminie, quoiqu'elle se débattît un peu; et, chargé de ce doux fardeau, il se mit en marche. Au bout d'un quart d'heure, Léon s'arrêta devant une petite maison isolée, placée sur la lisière du bois. On frappe; on entend aussitôt les aboiemens d'un gros chien, et le pas

lourd et traînant d'une vieille servante qui accourt et qui vient ouvrir. Léon se précipite vers une salle basse, pour aller prévenir sa grand'mère; Darmance le suit, entre dans la salle, et pose Herminie dans un fauteuil de cuir noir, que vient de quitter la grand'mère pour aller au-devant de sa petite-fille. Léon se jette au cou de Darmance pour le remercier; Darmance l'embrasse tendrement, et disparoît. Tout, dans cette humble maison, annonçoit, non la misère, mais la pauvreté; et cette remarque fut pour Darmance un nouveau sujet d'intérêt. Elle est pauvre, se disoit-il, elle est malhuereuse, elle est charmante; peut-être ne serai-je jamais son époux; mais je suis sûr, du moins, de devenir son appui. Cependant, comment parviendrai-je à lui faire connoître mes sentimens? Qu'elle communication peut exister entre nous?..... Ah! malgré son malheur et le mien, si son âme est sensible, nous

saurons-nous deviner et nous entendre.

Le lendemain matin, Darmance envoya chez Herminie une corbeille remplie de fruits et de fleurs. Ce présent fut reçu avec une joie naïve : Herminie déjà s'intéressoit à Darmance; elle compatissoit à son malheur; elle étoit vivement touchée de sa bonté : d'ailleurs, Léon lui avoit fait une description si charmante de sa figure et de ses manières!..... Herminie n'étoit aveugle que depuis trois ans; à douze ans, une cataracte s'étoit formée sur ses yeux; peu de mois après, elle avoit entièrement perdu la vue. Les médecins, consultés, avoient répondu que l'on ne pourroit faire l'opération avec sûreté que lorsqu'Herminie auroit atteint sa dix-septième année : elle n'avoit encore que seize ans et demi. Privée de son père depuis le berceau, elle avoit reçu de sa mère une première éducation très-soignée, mais qui s'étoit trouvée totalement suspendue dans son adolescence,

par la mort de sa mère, par la privation de la vue, et par la ruine entière de sa famille.

Herminie, confinée dans une retraite absolue depuis l'âge de douze ans, avoit conservé l'innocence et toute la naïveté de l'enfance; son humeur seule avoit changé : elle étoit devenue profondément mélancolique, elle regrettoit et pleuroit sa mère comme dans les premiers jours de son deuil. Rien n'ayant pu la distraire de sa douleur, elle la ressentoit chaque jour tout entière comme la veille. Dans les ténèbres qui l'environnoient, dans la tristesse et la monotonie de sa vie, le temps pour elle sembloit être immobile. Nul changement, nulle révolution ne l'avertissoit de son mouvement et de sa fuite.

Cependant Darmance, après le dîner, se rendit chez Herminie; il la trouva souffrante encore, mais assise à côté de sa vieille grand'mère; cette dernière, âgée de quatre-vingts ans, avoit un petit

rouet posé sur ses genoux, et filoit; Herminie, placée devant un vieux clavecin discord, tâchoit, suivant sa coutume, de se rappeler les leçons de sa première jeunesse; elle chantoit une romance en s'accompagnant. Au milieu d'un couplet, elle s'étoit arrêtée tout à coup en rougissant..... Elle avoit entendu ouvrir la porte, et sentant en même temps une odeur d'ambre se répandre dans la chambre, elle reconnut ce parfum qu'elle avoit senti la veille dans les cheveux de Darmance; elle devina que c'étoit lui, et elle prononça son nom.... Le jeune Léon en fut si surpris, que lorsque la conversation par écrit fut établie entre lui et Darmance, il lui rendit compte de ce trait. Herminie, interrogée par Léon, avoua qu'elle devoit sa pénétration à la poudre ambrée que portoit Darmance, et elle ajouta que ce parfum, nouveau pour elle, lui paroissoit préférable à celui de toutes les fleurs. Le soir même, elle reçut un coffre rem-

pli de sachets d'ambre; elle le serra soigneusement, et ne s'en parfuma point: car, dit-elle à Léon, si j'en portois, je ne distinguerois plus Darmance, et quand il est dans le salon, je ne saurois plus s'il s'éloigne ou s'il se rapproche de moi. Souvent Herminie, dans l'absence de Darmance, alloit ouvrir son coffre, et respirer avec délices ce parfum si doux. Ah ! disoit-elle, il me semble *qu'il est là!...* et cependant ses pleurs couloient; mais pour elle, verser des larmes, c'étoit aimer. Elle avoit tant pleuré sa mère!... Depuis long-temps, dans son âme et dans son imagination, le sentiment étoit inséparable de la douleur. Néanmoins, un intérêt nouveau formoit enfin une époque dans son existence; depuis qu'elle connoissoit Darmance, les jours se succédoient pour elle; le matin elle attendoit le soir avec impatience; le soir, en se couchant, elle pensoit au lendemain.

Darmance, de son côté, n'étoit occupé

que d'Herminie : instruit de tous les détails de sa vie par Léon, il pensoit, avec plaisir, que non-seulement aucun éloge de sa beauté n'avoit altéré son innocence, mais qu'elle-même ignoroit ses charmes : il avoit appris avec joie, qu'elle conservoit l'espérance de recouvrer la vue; il se représentoit, avec ravissement, le bonheur de la voir fixer sur lui ses regards; cependant il n'envisageoit pas sans inquiétude une telle révolution dans le sort d'Herminie. N'ayant plus alors qu'à se louer de la nature, auroit-elle les mêmes sentimens pour le malheureux Darmance? Et comment se contenter désormais de sa seule compassion?...... La présence d'Herminie dissipoit facilement ces craintes affligeantes : il étoit si bien accéuilli dans cette petite maison dont tous les habitans recevoient de lui tant de marques d'intérêt! Il donnoit de l'argent à la servante, de la soie pour filer à la vieille grand'mère, des joujoux

à Léon, des fruits et des fleurs à la belle Herminie, et des gimblettes au gros chien. Aussi, quand il arrivoit, tout le monde étoit en mouvement; la servante accouroit toute essoufflée, le chien venoit le caresser, Léon se jetait dans ses bras et s'établissoit sur ses genoux, la bonne vieille mère s'égayoit à sa vue, Herminie rougissoit et soupiroit. Tous les matins elle recevoit, dans la corbeille qu'on lui apportoit de la part de Darmance, un bouquet de violette qu'elle portoit tout le jour. Chaque soir, on prenoit du thé; alors Darmance demandoit le bouquet de violette d'Herminie; elle le tiroit de son sein, Darmance l'effeuilloit, et le prenoit en infusion au lieu de thé.

Darmance, sachant que le clavecin d'Herminie étoit discord, le fit accorder pendant qu'elle étoit à la promenade. Léon, dans le secret de cette attention, pressa sa sœur de jouer du clavecin, qu'elle négligeoit beaucoup

depuis qu'elle connaissoit Darmance : Non, dit Herminie, je n'aime plus la musique. Et pourquoi ? demanda Léon, tu chantes si bien ! Mais à quoi bon ? reprit Herminie en soupirant..... Elle répondoit à sa pensée, et elle ajouta qu'elle ne désiroit qu'un talent, celui *d'écrire*. Si Dieu me rend la vue, poursuivit-elle, ce sera la première chose que je rapprendrai. Darmance, instruit de cet entretien, vole à Paris, il va chez le vertueux instituteur des aveugles (1), il en obtient la machine ingénieuse avec laquelle on peut écrire en relief et lire par le tact. Il revient à Saint-Mandé. Herminie, transportée de joie de cette invention, devient l'écolière de Darmance ; pouvoit-elle ne pas faire de rapides progrès ! Elle avoit su écrire, elle forma toutes ses lettres avec facilité, et bientôt le nom de *Darmance* se trouva tracé sous ses doigts ; bientôt elle fut

(1) M. Haüy.

en état de s'entretenir avec lui. Combien ces premiers entretiens leur parurent délicieux ! ils y goûtoient tout le bonheur que deux amans éprouvent en se retrouvant après une longue absence. Ils n'avoient pas besoin de se connoître mieux, depuis long-temps leurs cœurs s'entendoient si bien ! Mais ils jouissoient du charme de n'être plus séparés et de pouvoir se communiquer, avec détail, leurs pensées et leurs sentimens. Ce fut ainsi que s'écoula l'été. Herminie vit arriver le mois de septembre avec une vive émotion : dans quelques jours, disoit-elle, je verrai Darmance, ou j'aurai perdu, pour jamais, l'espérance de le voir....

Darmance voulut se charger du soin de choisir le chirurgien qui devoit faire cette opération intéressante, et au jour indiqué, il amena l'oculiste le plus célèbre de Paris. Darmance désira qu'il se fît accompagner de l'un de ses élèves, jeune chirurgien, d'une jolie figure;

car Darmance vouloit éprouver, non le cœur, mais l'instinct d'Herminie. L'amour est crédule et superstitieux; les prodiges ne sauroient l'étonner, il croit avoir le pouvoir de les produire tous. Darmance prit un habit noir, semblable à celui du jeune chirurgien, et pendant l'opération, il se tint à côté de lui. L'opération réussit parfaitement. La vue et la lumière furent rendues à Herminie; son premier mouvement fut pour la nature, elle se jeta dans les bras de sa grand'mère, et elle embrassa Léon; ensuite, se retournant, elle vit Darmance et le jeune chirurgien: ils avoient l'un et l'autre à peu près la même taille et la même couleur de cheveux; ils étoient tous les deux vêtus de même, et tous les deux immobiles; mais Herminie avoit tant questionné Léon sur la figure de Darmance, qu'il étoit impossible qu'elle pût le méconnaître; d'ailleurs, sa physionomie avait une expression si frappante..... Herminie

n'hésita pas. Elle tira de son sein le bouquet qu'elle avoit, comme de coutume, reçu le matin, et elle l'offrit à Darmance qui, pénétré de joie, de reconnoissance et d'amour, saisit sa main, et la baigna des plus douces larmes.

Herminie fut bientôt guérie, il sembloit que le bonheur hâtât sa convalescence. Darmance lui avoit fait promettre quelle ne se regarderoit dans une glace qu'en sa présence, et le jour où elle pourroit sortir de sa chambre. Il n'y avoit dans toute la maison qu'un petit miroir fêlé, dont se servoient tour à tour la grand'mère, la servante, et Léon; mais Herminie, fidèle à sa promesse, n'auroit pas souffert qu'on l'apportât dans sa chambre.

Darmance, plus amoureux encore depuis qu'Herminie avoit recouvré la vue, étoit aussi beaucoup plus agité. Elle va donc perdre, se disoit-il, cette aimable ignorance de ses charmes et de leur pouvoir! elle va se connoître, elle

s'enorgueillira peut-être de sa beauté.... du moins elle en sera surprise, elle en verra l'effet dans tous les yeux..... et moi, je la verrai l'objet de l'admiration universelle, et je n'entendrai ni ce qu'on lui dira, ni ses réponses; je pourrai tout craindre et tout supposer..... Effrayé de ces réflexions, Darmance, craignant d'exposer le bonheur de celle qu'il adoroit, la fit lire dans son cœur. Il avoua qu'il seroit jaloux : Laissez-moi toujours la gloire et la douceur de me charger de votre sort (écrivoit-il), soyez ma sœur, je ne suis pas digne de devenir votre époux. Oh! combien il est facile de rassurer l'objet qu'on aime passionnément!..... on sent si bien tout ce qu'il faut dire! toutes les expressions qu'on emploie ont tant de force et d'énergie!.... Herminie, en deux lignes, dissipa toutes les inquiétudes de Darmance. Elle prit l'engagement de renoncer à jamais au monde et à de vains amusemens dont Darmance ne pourroit jouir.

Enfin, elle proposa de quitter pour toujours les environs de Paris, et d'aller se fixer dans la terre que Darmance possédoit en Normandie.

Deux jours après cet entretien, Darmance, un matin, arrive chez Herminie; elle étoit avec sa grand'mère et son frère. Darmance fit poser dans la chambre une grande glace couverte d'un voile: ensuite, prenant Herminie par la main, il la conduisit vers la glace qu'il découvre; Herminie se regarda: « Oh! comme je suis grandie »! s'écria-t-elle. En disant ces paroles, elle fixe ses yeux sur la glace, elle examine sa figure avec un air de complaisance dont l'inquiet Darmance fut blessé. Comme elle se contemple! se disoit-il; qu'elle expression sur son visage! Ah! dans une femme la vanité satisfaite ressemble si bien au sentiment!..... Herminie se regardoit toujours avec émotion. Tout à coup elle fond en larmes, et se tournant vers Léon: « Hélas! dit-elle,

comme je ressemble à ma mère »! C'étoit là tout ce qu'elle avoit remarqué..... Darmance reçoit de Léon l'explication d'un mouvement qui lui paroît si extraordinaire. Pénétré jusqu'au fond de l'âme, il tombe aux pieds d'Herminie : oh ! que, dans ce moment surtout, il la trouvoit belle !.... Darmance épousa la sensible Herminie ; il ne la sépara ni de sa grand'mère, ni de son frère. Il partit pour la Normandie, avec cette nouvelle famille dont il étoit le bienfaiteur ; Herminie, dans une profonde retraite, conserve son bonheur et ses vertus ; Darmance, le plus heureux des époux et des pères, pardonne à la nature, et chaque jour il s'applaudit de son sort, et remercie le ciel.

...... Quelle jolie *anecdote* M. de Thiars vient de me conter ! il est trop tard ce soir pour l'écrire, ce sera pour demain.

Voici l'anecdote que j'ai recueillie du comte de Thiars, et dans laquelle il joue un grand rôle.

Dans la jeunesse du roi (1) (et par conséquent la sienne, car ils sont de même âge), M. de Thiars, se trouvant à Fontainebleau, à l'un des voyages de la cour, logea au château dans un appartement situé au-dessous de celui de madame de Mailly, qui n'étoit point encore *maîtresse déclarée*, et dont même personne, à cette époque, ne soupçonnoit l'intrigue avec le roi. Une espèce de terrasse ou de plate-forme, tenant à l'appartement de madame de Mailly, contenoit quelques tuyaux de cheminée des étages inférieurs, entre autres le haut de la cheminée du comte de Thiars, dont la chambre à coucher étoit en partie placée sous cette terrasse.

Un soir, M. de Thiars se retiroit à

(1) Louis XV.

deux heures après minuit pour s'aller coucher; il rencontra dans un corridor le comte de Bissy, son frère, et ayant à lui parler, il l'emmena chez lui. On étoit aux derniers jours de l'automne, il faisait froid; les deux frères s'établirent au coin du feu, et après avoir causé de quelques affaires, la conversation tomba sur le roi; ils étoient tous les deux dans un moment de mécontentement et d'humeur, et le roi ne fut pas épargné : ils parlèrent de ses défauts et de ses vices, non-seulement avec aigreur et mépris; mais avec exagération; ils avoient sur ce sujet épuisé tous les traits de la satire, lorsque tout à coup un son terrible, parti du haut de la cheminée, leur coupa la parole; une voix foudroyante (c'était celle du roi) prononça distinctement ces mots : *Taisez-vous, insolens*.... M. de Thiars et son frère restèrent muets, immobiles; ils se crurent perdus sans retour.... ils ne s'étoient point trompés, c'étoit en effet

le roi qui, en sortant de chez madame de Mailly, et en s'arrêtant sur la terrasse, les avoit écoutés par le tuyau de la cheminée. Quand le premier mouvement de surprise et de terreur fut passé, on délibéra sur le parti qui restoit à prendre dans cette effrayante conjoncture, et l'on pensa que la fuite étoit impossible, qu'il falloit se résigner et attendre avec courage l'événement. Le reste de la nuit parut bien long. Les deux frères, qui ne doutoient pas qu'on ne vînt les arrêter pour les conduire à la Bastille, n'entendoient pas le moindre bruit sans frémir. Le grand jour augmenta leur frayeur; le mouvement qui se fit dans le château, sembloit à chaque instant réaliser leurs craintes sinistres; cependant rien ne parut, ils commencèrent à se rassurer un peu; ils entendirent sonner dix heures, et ils prirent la courageuse résolution d'aller au lever du roi. Ils s'y rendirent : tout le monde fut frappé de leur pâleur et de leur

changement. Le roi jeta sur eux un regard fixe et sévère, ensuite il détourna les yeux. Ils eurent encore, pendant quarante-huit heures, la crainte d'être arrêtés ou exilés, ou du moins bannis de la cour; rien de tout cela n'arriva. Le roi qui, jusqu'alors, les avoit traités avec distinction, cessa totalement de leur parler et de les regarder. Depuis cette époque, trente ans se sont écoulés, et dans cet espace de temps, jamais le roi n'a démenti cette froideur vindicative; jamais il ne leur a donné le moindre signe de bienveillance, ni ne leur a fait essuyer la plus légère injustice. Ils ont fait leur chemin, ils ont été privés des faveurs de la cour, mais ils ont obtenu des récompenses méritées, ils n'ont point éprouvé de passe-droits. Le roi s'est toujours souvenu de leur offense, et ne s'en est jamais vengé. Qui ne jugeroit le roi que sur ce trait, lui croiroit autant de caractère que d'équité. Un prince d'un mérite supérieur, mais ent

vré de sa gloire, ne se seroit peut-être pas aussi bien conduit en pareil cas; c'est que, malgré des qualités éminentes, l'orgueil est souvent un obstacle à la véritable grandeur.

J'ai vu aujourd'hui Lekain donner à un débutant une leçon de déclamation; ce jeune homme, au milieu de la scène, saisit le bras *de la princesse;* Lekain, choqué de ce mouvement, lui a dit : *Monsieur, si vous voulez paroître passionné, ayez l'air de craindre de toucher la robe de celle que vous aimez.*

Que de sentiment, et combien de choses délicates dans ce mot! On les retrouve toutes dans ce jeu parfait de cet acteur inimitable. Aussi madame d'Hénin a-t-elle dit qu'elle ne connoît que deux hommes *qui sachent parler aux femmes* : *Lekain et M. de Vaudreuil.*

Je viens de passer huit jours à Braine,

chez madame d'Egmont la mère; j'ai vu là M. de Croy, que la feue reine (1) appelait *l'invalide de Cythère*. Il est impossible de mieux peindre en deux mots. M. de Croy est un vieillard éclopé, goutteux, boiteux, avec des cheveux blancs bien parfumés, un habillement négligé en apparence, mais de la plus grande recherche; il porte beaucoup de bijoux gothiques, chargés de vieux chiffres et d'emblêmes, devenus, avec le temps, si communs, qu'on les trouve sur tous les écrans. Tout ce qui vient du sentiment ne vieillit point; mais la galanterie subit le sort des modes; ce qui étoit du meilleur goût, dans ce genre, il y a trente ans, paroîtroit ricidule aujourd'hui. Les tabatières de M. de Croy sont d'un poids énorme, parce qu'elles sont toutes *à secret*, c'est-à-dire qu'elles renferment de vieux portraits cachés là mystérieu-

(1) La femme de Louis XV.

sement depuis un demi-siècle, et que l'on pourroit montrer maintenant sans indiscrétion, car assurément personne ne les reconnoîtroit. M. de Croy, bien loin d'être galant avec les jeunes personnes, les regarde et leur parle avec une froideur et une sécheresse qui vont jusqu'au dédain; il n'a plus l'espoir *des conquêtes* : cela donne de l'humeur quand on avoit placé là tout son orgueil; mais il vante avec extase les beautés célèbres de son temps, et ces éloges sont toujours mêlés de quelques épigrammes sur la jeunesse actuelle. Il a de la causticité; il est sombre et mélancolique; je le plains : que peut-il faire d'un amour-propre, ardent et désœuvré, qui ne sait plus où se prendre? C'est un malheureux être qu'un *vieil invalide de Cythère.*

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur (1).

---

(1) Voltaire.

Le jour de mon départ pour Braine, j'ai déjeûné avec madame de Puisieulx, chez madame d'Egmont la jeune (1). Cette dernière, quand elle n'est pas souffrante ou préoccupée, est aussi agréable à entendre qu'à regarder; son esprit ressemble à son charmant visage, il est rempli de grâces et de finesse. Durant cette conversation, madame d'Egmont m'a confirmée dans l'opinion que j'avois sur le testament du cardinal de Richelieu, elle nous a dit que le maréchal de Richelieu avoit écrit et répété à Voltaire qu'il étoit inconcevable qu'il s'obstinât à révoquer en doute l'acte le plus authentique, dont l'original existoit, etc.; mais qu'à tout cela Voltaire avoit répondu que, dans cette occasion, la vérité étoit si peu vraisemblable qu'il ne se rétracteroit point.

Comment se fait-il qu'un homme, avec une jolie figure, infiniment d'es-

(1) Fille du maréchal de Richelieu.

prit, des talens agréables, de la douceur et de la bonté, soit ennuyeux et ridicule?..... C'est M. de P*** qui me cause cet étonnement; point de goût, peu d'usage du monde, et beaucoup d'amour-propre : voilà, je crois l'explication de cette espèce de phénomène.

Le seul beau visage de soixante ans que j'aye jamais vu, c'est celui de la duchesse de la Vallière; quoiqu'elle ait dans la taille un défaut très-visible, sa figure a dû être céleste. On dit que lorsqu'elle parut à la cour, le vieux duc de Gèvres, bossu comme Esope, s'écria, en la voyant : *Nous avons une reine!*

Il y a des manières de parler et des phrases vulgaires qui méritent d'être méditées, car elles ne sont devenues aussi communes, que parce qu'elles ont un sens d'une profonde moralité : par exemple, rien n'exprime mieux que les deux phrases suivantes, les différences de qualités et de conduite, qui

doivent se trouver entre les hommes et les femmes.

Il a fait parler de lui, est toujours un éloge, cela veut dire qu'un homme s'est distingué par ses talens ou ses actions.

Elle a fait parler d'elle, est toujours un blâme... Cette phrase signifie que la conduite d'une femme n'est pas irrépréhensible!.... Il est donc évident que, pour nous, la véritable gloire ne sera jamais dans la célébrité!...., Cela fait rentrer en soi-même.

J'ai passé hier une délicieuse soirée chez mon amie la comtesse d'Har.... nous étions tête à tête, elle m'a lu une charmante comédie de sa composition; je lui proposai d'en faire une lecture à sept ou huit personnes de notre connoissance: Non, m'a-t-elle répondu, c'est une indiscrétion d'amour-propre, qui n'est excusable qu'avec ses amis intimes. Madame d'Har.... ne veut pas *faire parler d'elle*: que cela est sage!

On cite d'un monsieur de Laitre, homme d'esprit, mort il y a quelques années, des traits singuliers d'égoïsme; en voici un qui, selon moi, surpasse tous les autres.

M. de Laitre étoit l'ami de madame de B***, et durant un hiver, livré à la dissipation du grand monde, il fut long-temps sans la voir, quoiqu'il la sût malade. Quand il retourna chez elle, il la trouva sur sa chaise longue. Elle lui reprocha son absence, en ajoutant qu'ayant toujours été malade, elle avoit souffert les plus cruelles douleurs. —Mais, depuis quand êtes-vous donc malade? demanda M. de Laitre.—Depuis six semaines. — Bon Dieu! six semaines! comme le temps passe!....

Ce même M. de Laitre contoit un jour l'histoire suivante: —Vous savez comme j'aime S*** : j'étois hier à la chasse avec lui; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avois un saisissement affreux. Je dégageai

S*** de dessous son cheval; il n'avoit aucune blessure, mais il étoit d'une pâleur effrayante; je vis qu'il alloit s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie; je le tirai de ma poche et je l'avalai, car je sentis que j'allois moi-même me trouver mal.

Ainsi, dans l'émotion même d'une vive pitié; cet homme trouvoit encore le moyen d'être profondément égoïste.

— Mademoiselle Sainval (la cadette), qui m'a donné des leçons de déclamation, me demanda, ces jours passés, d'aller à la comédie française lui voir jouer Chimène, j'y fus. Mademoiselle Sainval me parut charmante dans ce rôle; mais je lui dis, le lendemain, que je n'approuvois point qu'elle vînt demander vengeance avec autant de force et de chaleur que si le meurtrier lui eût été indifférent. J'aurois désiré qu'en remplissant ce devoir de pitié filiale,

en criant : « *Sire, Sire, justice* » ! elle eût joué de manière à faire entrevoir ce qu'elle devoit souffrir en demandant la mort de son amant. — On a déjà fait cette remarque, m'a répondu mademoiselle Sainval; mais il n'est permis à aucune actrice d'y avoir égard, une tradition très-respectable nous en empêche. Nous savons que le grand Corneille défendit expressément à l'actrice qui jouoit Chimène, de mettre dans ce rôle la nuance que vous désiriez, parce que, dit-il, Chimène vient de voir le corps de son père dont *le sang fume encore*, et qu'après un tel spectacle, et dans un tel moment, rien ne peut en elle rappeler le souvenir de son amour; elle doit être toute entière à la nature.

— Cette explication m'a fait rougir de ma critique. Quelle est belle cette tradition! Il faut louer aussi les comédiens qui savent la respecter comme ils le doivent à tous égards.

M. de Chauvelin, l'ami du roi (1), a été frappé d'apoplexie dans les petits appartemens, et est mort subitement en jouant avec le roi. Il est universellement regretté. Il joignit à beaucoup de finesse dans l'esprit, le caractère le plus aimable. Peu de jours après sa mort; le roi fut à Choisy, un des chevaux de son attelage s'abattit et mourut sur la place. Quand on vint dire cet accident au roi, il répondit : *C'est comme ce pauvre Chauvelin!* Tout le monde cite avec indignation ce mot étrange, et peut-être n'a-t-il pas l'atrocité qu'on y trouve; ce n'est peut-être qu'une bêtise, qu'une espèce de naïveté ridicule. Quelqu'un qui étoit dans la voiture du roi, m'a protesté qu'il a fait cette odieuse comparaison avec *attendrissement*, Cependant le roi ne manque pas d'esprit. On cite de lui plusieurs bons mots, et il écrit, dit-

(1) Louis XV.

on, fort bien. Mais on juge trop légèrement les rois sur des mots irréfléchis et sur des phrases déplacées qui leur échappent quelquefois. On ne songe pas qu'ils n'ont *aucun usage du monde*. Ils ne causent point; quand ils parlent, c'est beaucoup, c'est tout. Leurs mauvaises plaisanteries ne tombent point; ils ne sont jamais rectifiés par une répartie piquante, ni formés par la conversation. D'après tout cela, il faut avouer qu'un roi qui a du goût et qui n'en manque en rien, est une espèce de prodige. Voilà ce qu'était Louis XIV, quoiqu'il eût eu l'éducation la plus négligée. Mais aussi, loin de craindre les gens d'esprit, il se plaisoit à les rassembler autour de lui, et toutes les femmes qu'il aima furent très-distiguées par leur esprit.

— Je viens de lire une satire en vers de M. C******, contre certains académiciens et les encyclopédistes.

Quoi! dit l'auteur,

Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent (1), Condorcet ennuyeux,
Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence
Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immense!

La *bouche immense* de M. Thomas est une expression très-plaisante, et qui peint à merveille l'emphase de cet écrivain. Nous avons bien encore quelques auteurs qui ouvrent aussi des *bouches immenses* pour dire pompeusement des trivialités, ou pour se louer eux-mêmes, ou pour débiter des phrases inintelligibles.

— J'ai dîné aujourd'hui avec M. de Rhullière. Il a beaucoup d'esprit; mais la manie de tirer des résultats piquans des plus petites choses, le fait souvent tomber dans la puérilité. Il me semble que son esprit a plus de finesse que

---

(1) Dorat n'étoit ni académicien, ni encyclopédiste. *Note de l'Éditeur.*

d'étendue. Il est de ces gens qui se croient *observateurs*, parce qu'ils sont curieux et malins. Je croirois que, pour bien observer, il faut surtout une parfaite impartialité, et la méchanceté n'est jamais impartiale. Pandant le dîner, M. de Rhullière m'a conté que, voyageant il y a quelques années, il se trouva dans une voiture publique avec une très-jeune relegieuse; il lui demanda à quel âge elle avoit fait ses vœux. — Ah! monsieur, répondit-elle en soupirant, il y a un an, j'avois seize ans, j'étois bien jeune alors!.... Ce trait est joli, je répondrois qu'il est vrai; je ne crois pas que M. de Rhullière puisse inventer un mot naïf.

Je viens de passer trois semaines à Rambouillet, j'ai obsevé que les étiquettes sont beaucoup plus rigoureusement suivies là que chez les autres princes, et cela doit être : les princes

légitimés ont toujours une sorte d'inquiétude vague sur leurs prérogatives, que ne sauroient avoir les véritables princes du sang. Cette réflexion n'a certainement pas pour objet M. le duc de Penthièvre, qu'une vertu parfaite (parce qu'elle vient de la véritable source de la perfection) met au-dessus de toutes les petitesses de l'orgueil. L'observance minutieuse des étiquettes n'est en lui qu'une habitude contractée dès l'enfance, et entretenue, à dessein, par les gens qui lui sont attachés. Mais ce qu'il ne doit qu'à ses propres lumières et à la sagesse de son esprit, c'est cette politesse exacte, attentive, qui le distingue entre tous les princes : il n'y a point de particulier qui en ait une aussi recherchée, et nul homme de la société ne montre aux femmes plus d'égards, et ne les traite avec plus de respect : aussi la noblesse (toujours en querelle avec les princes, ne lui a-t-elle jamais rien disputé, M. le duc de

Penthièvre est trop pieux, trop charitable pour avoir du faste. Il ne donne point de fêtes, point de bals; il donne rarement de grands soupers. Il sait faire de sa fortune un autre usage, et cependant, dès qu'il ouvre sa porte, tout le monde y court avec empressement; en lui rendant des hommages, on ne pense point se soumettre à une vaine formalité, on croit remplir un devoir indispensable. Disons, à la gloire des gens du monde, que si l'intérêt et le plaisir leur font faire tant de démarches, la vertu bien reconnue les attire aussi : ils y croient difficilement; mais lorsqu'elle ne leur paroît ni douteuse, ni suspecte, ils savent l'honorer.

J'ai vu à Rambouillet mademoiselle Bagarotti, sur laquelle le chevalier de Boufflers a fait une chanson si plaisante; elle m'a conté d'un de ses amis, un trait qui m'a frappée. C'est un financier très-riche, qui n'a qu'un fils unique. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et de

l'intelligence, avoit une telle passion pour le jeu, qu'il employoit tous ses momens de loisir à jouer aux cartes, et sans cesse distrait par ce goût, il n'apprenoit rien. Cette passion bien avérée (l'enfant avoit alors douze ans), le père lui ôta tous ses maîtres, et lui dit : « Je » vois avec peine que vous n'avez de » goût que pour le jeu ; vous n'aurez » par conséquent aucun agrément dans » la société; mais, comme vous serez » joueur, je veux du moins que vous » ne soyez dupe que le moins possible. » Ainsi, au lieu des maîtres que vous » aviez, je vous en donnerai de tous » les jeux imaginables ». En effet, on lui donna des maîtres de piquet, de wisk, de quadrille, de tri, d'hombre, de comète, de trictrac, d'échecs, de dames, etc. On le réveilloit avec le jour pour prendre ses leçons, on ne le laissoit pas un moment en repos, il falloit jouer sans relâche du matin au soir; ce qui lui inspira une telle aversion

pour le jeu, qu'il l'a toujours détesté depuis. Il demandoit avec instance ses anciens maîtres, on se fit long-temps prier; enfin, on les lui rendit au bout de six mois. Il se remit à l'étude avec ardeur et constance. Il a maintenant vingt-deux ans, et est un excellent sujet.

Si jamais je deviens auteur, je ferai un ouvrage sur la mythologie, mais avec un système tout nouveau, et dont la simplicité me plaît. Il me semble qu'en citant un trait d'histoire ou de fable, il faudroit bien examiner, avant d'y chercher un sens allégorique, si le fait par lui-même est possible ou non. Mais les mythologues veulent surtout donner des *explications ingénieuses*, et dans ce dessein, tout leur paroît énigmatique. L'amour du merveilleux a sans doute mêlé beaucoup de fables à l'histoire, mais la fureur de commenter, de découvrir et d'expliquer des allégories, a mé-

tamorphosé en fables une multitude de faits très-réels; et voilà ce que je m'attacherois à prouver, si j'écrivois sur la mythologie. Par exemple, les diverses explications que des auteurs très-savans ont données de la fable du Jardin des Hespérides, ne me paroissent ni heureuses ni vraisemblables. Celle de Varron, citée par Chambers, est étrange; il prétend que ces pommes d'or *n'étoient autre chose que des moutons* (1). D'autres soutiennent que ces pommes étoient des oranges : pour moi, malgré mon ignorance, j'ai là-dessus une opinion toute particulière; je crois que tout simplement ces fameuses pommes étoient en effet des pommes d'or, et voici sur quoi je me fonde. C'étoit une chose fort commune chez les anciens, de voir, dans les temples et dans les palais, des arbres et des fruits d'or. Quand Nicias conduisit la pompe sacrée que

---

(1) Voyez *Cyclopædia by Chambers.*

les Athéniens envoyaient tous les ans à Délos, il planta devant le temple *un superbe palmier de bronze*. Il y avoit dans le temple de Delphes une statue d'or, de Pallas. Elle étoit posée sur un palmier de métal dont le *fruit étoit d'or*. Les Métapontins, après le retour d'Aristée l'historien, qui vivoit du temps de Cyrus, lui consacrèrent un *laurier d'or*, qu'ils mirent dans la grande place de Métapont. Aristobule envoya à Pompée *une vigne* ou *un jardin d'or*, qu'on estima cinq cents talens; c'est-à-dire, à peu près quinze cent mille francs. Cette vigne fut ensuite consacrée dans le temple de Jupiter Olympien, etc., etc. Ainsi donc, sans avoir recours à des explications forcées, on peut croire qu'Atlas étoit un prince riche et magnifique, qui avoit dans son palais un pommier dont les fruits étoient d'or. Il me semble que cette opinion est beaucoup plus raisonnable que celles que j'ai citées, et qu'une

infinité d'autres dont je ne rends pas compte. Mais les idées les plus simples et les plus vraies ne se présentent guère qu'aux ignorans. Le bon sens vaudroit-il donc mieux que la science? Que cela seroit heureux et commode!

Il existe un homme, jeune, beau, sensible, né avec les passions les plus impétueuses et l'imagination la plus ardente; et cet homme, libre indépendant, presqu'entièrement livré à lui-même depuis dix ans, aimant le monde et la société, a toujours été à l'abri des piéges du vice et des séductions de l'amour et de la volupté. Qui peut donc le maîtriser ainsi? Les principes? — Non. Entièrement dominé par son imagination, il est incapable de réfléchir. — Une grande passion? — Non. L'ardeur de ses sens le porte sans cesse à l'inconstance; et la délicatesse de son goût, *l'exigence* naturelle d'une âme passionnée

que des sentimens foibles ne sauroient satisfaire, suffiroient encore pour le préserver d'un attachement véritable. Tout l'attire et rien ne le fixe : qui l'empêche donc de se livrer à l'attrait du plaisir? qui peut le garantir de la contagion de l'exemple ? — Raisonneurs et philosophes, humiliez-vous...... C'est un prestige qui le retient; c'est une folie qui produit en lui tous les résultats d'une profonde sagesse. Réfléchissez, analysez, dissertez, mais ne contestez pas; le fait est vrai. Ce seroit le sujet d'un beau roman : pour moi, je me borne à le conter avec précision et simplicité; le voici :

Le vertueux comte de ***, devenu veuf à cinquante ans, se retira du monde et des affaires, donna la démission de tous ses emplois, et il alla s'établir dans une terre éloignée de Paris, avec son fils unique âgé de cinq ans. Le comte avoit servi trente ans avec distinction; il crut avoir acquis le droit de vivre

enfin suivant son goût, et il se consacra, sans distraction et sans réserve, au devoir si doux d'élever son fils. Le jeune Gustave répondit parfaitement à ses soins, il joignoit aux plus heureuses dispositions, un attachement passionné pour son père : et qu'elle éducation peut manquer de réussir, lorsque l'élève, par son cœur et par son esprit, est en état d'apprécier le dévouement d'un excellent instituteur ! Gustave devint un jeune homme accompli. Quand il eut atteint sa dix-huitième année, son père voulut le faire voyager, et désirant qu'il connût, avant tout, son propre pays, il le mena d'abord à Paris. Mais au bout de trois semaines, le comte y tomba malade ; et bientôt réduit à l'extrémité, il ne s'abusa point sur son état, et il eut besoin de toute sa piété pour se résigner, non à quitter la vie, mais à laisser son fils sans mentor et sans guide, à l'époque dangereuse où toutes ses passions se développoient avec énergie. Le comte,

fils d'un Allemand et veuf d'une Irlandaise, n'avoit point de parens en France; et son cœur se déchiroit, en pensant à tous les dangers qui alloient environner l'unique objet de son affection et de ses espérances; mais la religion, toujours utile et secourable, en lui commandant de se soumettre, lui offrit les seules consolations qu'il fût en état de recevoir. Il remit, avec confiance, son fils sous la protection de l'Être tout-puissant, et ses mortelles inquiétudes se calmèrent. Quelques instans avant d'expirer, il appela son fils, pour l'embrasser encore, et pour lui donner sa dernière bénédiction. Le désolé Gustave, se précipitant à genoux au chevet du lit, saisit la main glacée de son père, et l'arrosa de larmes. Mon fils, dit le vieillard mourant, je t'ai consacré quinze années de ma vie, afin de jeter dans ton âme les semences de la vertu; j'ai mis en usage tout ce que Dieu m'avoit donné de talens et de lumières; je n'ai pensé

que pour toi, je n'ai vécu que pour ton avenir. La mort ne sauroit rompre ces liens d'amour et de reconnoissance qui nous unissent; tes vertus m'appartiennent, j'en recevrai le prix dans l'éternité, ce sera jouir de mon ouvrage; oui, mon fils, dans ce livre de vie, où toutes nos œuvres sont retracées en caractères ineffaçables, tes bonnes actions me seront comptées, tu n'en feras point dont je ne doive partager avec toi la récompense. Mon père, s'écria Gustave, que deviendrai-je, et que serai-je sans vous?. . . . . Mon fils, reprit le comte, je veillerai sur toi. . . . O mon vertueux père! interrompit Gustave avec enthousiasme, si jamais je suis tenté de m'égarer, daignez m'apparoître sous cette forme vénérable et chérie, et je reprendrai le sentiment de mes devoirs et l'amour sacré de la vertu. A ces mots, le vieillard élevant vers le ciel ses mains défaillantes : Grand Dieu! s'écria-t-il, écoute la voix de cet enfant. . . Au pied

du tribunal suprême, où je vais paroître, s'il est permis d'espérer un prodige, j'oserai te demander d'exaucer le souhait formé par l'innocence craintive et par la piété filiale, et... tu ne rejetteras point ma prière. Ces paroles, prononcées avec force, émurent Gustave jusqu'au fond de l'âme; elles restèrent gravées dans sa mémoire, et produisirent sur son imagination une impression profonde et ineffaçable.....

Il se souleva pour embrasser son père expirant; et au moment même, il reçut son dernier soupir....

La douleur de Gustave fut violente et durable. Il passa une année entière dans la retraite, et dans cette solitude, se rappelant sans cesse le dernier discours de son père, il acheva, par ses méditations mélancoliques, d'égarer son imagination et de la frapper sans retour. Le comte, par son testament, avoit donné pour tuteur à son fils un homme d'une probité parfaite, mais

d'un caractère indolent et facile, qui ne lui permettoit ni de surveiller, ni de guider son pupille. Il l'introduisit dans le monde et daus la bonne compagnie; ensuite il cessa totalement de s'occuper de lui. Gustave, aimable, intéressant, d'une figure charmante, eut les plus brillans succès dans la société. Il se lia intimement avec un jeune homme sans mœurs et sans principes, mais d'un extérieur agréable et doux; il se nommoit Selnange. Un jour, il mena Gustave au concert spirituel, pour lui faire entendre une Italienne nouvellement arrivée, qui chantoit d'une manière ravissante. Gustave aimoit la musique avec passion; la cantatrice étoit jeune et belle, il en devint éperdûment amoureux. Selnange, amant d'une sœur de la chanteuse, donna le lendemain un grand souper, où les Italiennes qui possédoient différens talens furent invitées, et Gustave s'y trouva. Rosara, c'est ainsi que se nommoit la canta-

trice, acheva de séduire Gustave par ses talens, ses grâces et ses agaceries. Gustave n'ignoroit pas que sa Rosara n'étoit qu'une courtisane; mais il n'avoit jamais vu réunis tant de charmes et de moyens de plaire. Rosara n'étoit occupée que de lui; elle avoit de la décence et de l'ingénuité dans les manières, avec une physionomie pleine d'expression et de sentiment; il n'en faut pas tant pour tourner une tête de dix-neuf ans. Gustave promit d'aller chez elle le lendemain, et Selnange se chargea de l'y conduire, car sa maîtresse, sœur de Rosara, logeoit dans la même maison.

Le jour suivant, à dix heures du soir, Gustave, mené par Selnange, se rendit dans la rue Traversière, où demeuroient les deux Italiennes. La voiture ne pouvant entrer dans la cour, on s'arrêta devant la porte, on descendit. Gustave étoit ému de plus d'une manière; un souvenir frappant qu'il vouloit vainement repousser, troubloit tout le bon-

heur qu'il se promettoit...... Le cocher demande les ordres de Selnange, qui lui répond : *A trois heures du matin*..... On entre dans la maison, la cour n'étoit point éclairée; au milieu d'une obscurité profonde, à peine Gustave a-t-il franchi le seuil de la porte, à peine a-t-il fait les premiers pas dans le sentier du vice, qu'il recule en frémissant; son imagination frappée lui présente un objet imposant et terrible....... Il voit la figure vénérable de son père, percer la terre, s'élever lentement, se placer sur son chemin, et s'arrêter devant lui, dans une effrayante immobilité, comme pour l'obliger à retourner en arrière..... Gustave chancelle et s'appuie contre le mur. Un cri de terreur s'échappe de sa bouche..... Qu'est-ce donc? lui demande Selnange. Dieu!..... dit Gustave d'une voix étouffée, Dieu! c'est lui, c'est lui-même, il est là!...... Eh quoi! reprit Selnange, que vois-tu donc?.... Ah!... s'écria Gustave éperdu, je vois.... je

vois ma conscience. En prononçant ces mots, il tomba évanoui dans les bras de Selnange. Ce dernier n'entendit pas les paroles étranges que venoit de proférer Gustave, il attribua cet accident à des causes purement physiques. Il appela du secours, un domestique accourut avec une lumière. On porta Gustave dans la maison; là, Gustave reprit aussitôt l'usage de ses sens. Son ami lui dit qu'il n'avoit point fait avertir Rosara, dans la crainte de l'inquiéter. Ce nom de *Rosara* ranima Gustave. Quoi! dit il, est-elle ici?....... Viens, répondit Selnange, sa vue seule achèvera de te guérir. En parlant ainsi, il entraîna Gustave troublé, égaré, n'osant résister, mais cédant avec crainte et remords...... A la porte d'un cabinet, Selnange s'arrête, ouvre cette porte et disparoît. Gustave se trouve à l'entrée d'un cabinet délicieux qui lui parut le temple de l'Amour, au fond duquel il aperçut la belle Rosara assise sur un canapé.

Transporté hors de lui, il alloit oublier sa terreur et son père, Rosara elle-même lui rendit ses remords; elle se leva pour aller à sa rencontre, elle auroit dû l'attendre..... Elle s'avança vers lui les bras ouverts. Gustave ne vit plus en elle qu'une courtisane...... Au même instant il pâlit, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête..... il apercevoit le fantôme tutélaire se plaçant entre lui et Rosara..... Oh! pardonne, s'écria-t-il, pardonne... je vais t'obéir. A ces mots, laissant Rosara pétrifiée d'étonnement, il s'élance hors du cabinet, traverse les appartemens comme un éclair, descend rapidement l'escalier, et sort de cette dangereuse maison pour n'y rentrer jamais.

Depuis cette aventure, l'imagination de Gustave a toujours reproduit à ses yeux le spectre de son père, toutes les fois qu'il a voulu s'écarter de ses principes. Il s'est marié; et quoiqu'il n'ait point d'amour pour sa femme, il est

le plus fidèle des époux, car il est le plus irréprochable de tous les hommes. Il est donc quelquefois des illusions salutaires.

Tous les gens distraits réussissent dans le monde; chacun les aime, non-seulement parce qu'ils amusent et fournissent sans cesse de nouveaux sujets de conversation, mais aussi parce qu'ils sont hors d'état de feindre et de dissimuler. Les deux hommes les plus distraits que je connoisse, sont M. d'Osmond et M. de Roquefeuille; le dernier m'a dit que son frère est infiniment plus distrait que lui, ce qui est difficile à croire; il m'en a conté une infinité de traits : j'en citerai deux assez plaisans. Le comte de Roquefeuille fut nommé par M. le duc de Penthièvre, gouverneur de M. le prince de Lamballe, âgé alors de sept ans. Le soir même de cette nomination, M. de Roquefeuille, suivant l'usage, vint s'établir dans la cham-

bre du jeune prince pour y passer la nuit. Le prince dormoit depuis longtemps, lorsque le nouveau gouverneur, qui joignoit à sa distraction une vue extrêmement basse, voulant se coucher, se trompa de lit, et prenant son élève endormi pour un grand chien danois, qui jusqu'alors avoit couché dans sa chambre, il poussa de toutes ses forces le prince, et le culbuta rudement dans la ruelle, en criant : *A bas, Patau.* Le prince, froissé, meurtri, jeta des cris perçans, toute la maison fut en rumeur. Heureusement que l'enfant en fut quitte pour quelques légères contusions, et M. de Roquefeuille pour la plus vive frayeur qu'il eût éprouvée de sa vie. Le lendemain, il s'agissoit de présider aux leçons; on étoit en hiver, et à cinq heures après midi. Le prince, le précepteur et M. de Roquefeuille passèrent dans un petit cabinet; le gouverneur s'assit auprès d'une table sur laquelle étoient posées deux bougies, et le pré-

cepteur commença une lecture tout haut. M. de Roquefeuille qui, jusqu'à cette époque, avoit eu la coutume, lorsqu'il étoit couché, de faire lire tous les soirs son valet de chambre, se crut dans son lit, et sentant qu'il alloit céder au plus doux sommeil, tout à coup il interrompit le lecteur, en disant : *C'est assez;* en même temps, il souffla les deux bougies, et s'endormit profondément. Il ne fut réveillé que par les éclats de rire et les niches de son élève, qui trouvoit cette manière de présider aux lectures, beaucoup plus amusante que les lectures même.

La guerre est plus terrible que jamais entre les *Gluckistes* et les *Piccinistes*. Les deux partis écrivent, déraisonnent, se disent des injures; personne ne s'entend, mais l'on se hait avec fureur. C'est une odieuse et ridicule chose que l'esprit de parti, ou, pour mieux dire,

l'amour-propre qui produit tous ces excès. Je ne m'accoutume point à voir des gens qui ne sauroient pas déchiffrer un air, ni distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonnance, juger du mérite d'une *partition*. Je m'afflige de voir le chevalier de Chastelux, qui n'a pas la moindre notion de musique, déclamer d'une manière si extravagante contre *Alceste* et *Iphigénie*, et soutenir que Gluck est un *barbare*. L'autre jour, en présence de beaucoup de témoins, il voulut engager une dispute sur ce sujet avec le marquis de Clermont, qui est très-bon musicien (1). Mon ami, lui répondit M. de Clermont, je vais te chanter un air, et si tu peux en battre juste la mesure, je disputerai ensuite avec toi tant que tu voudras sur Gluck et sur Piccini. Le chevalier eut la prudence de se défier assez

(1) Celui qui fut depuis ambassadeur à Naples.

de son oreille pour ne pas accepter cette embarrassante proposition. Et c'est cette oreille si *délicate* qui ne peut supporter la musique *baroque* d'Iphigénie !

Gluck vient toujours, deux ou trois fois la semaine, passer les soirées chez moi. Sans voix, sans doigts, il est ravissant lorsqu'il chante ses beaux airs en s'accompagnant du piano. Le génie n'a besoin ni d'agrément, ni de fini ; du moins il peut s'en passer. Quand on est profondément touché, que peut-on désirer encore !

Gluck parle de Piccini avec justice et simplicité. On sent que c'est sans ostentation qu'il est équitable. Cependant il disoit hier, que si le *Roland* de Piccini réussit, il le refera. Ce mot est remarquable, mais il est d'un genre qui ne me plaira jamais. Un langage constamment modeste est de si bon goût !

J'ai passé toute ma matinée à Saint-Denis. Madame la duchesse de Chartres alloit aux Carmélites, faire une visite à madame Louise ; j'ai désiré la suivre, elle a bien voulu m'y mener. De tout temps, les personnes qui ont assez de force dans le caractère pour renoncer au faste et à la grandeur, ont excité l'admiration et la curiosité de tous les hommes. Il y a dans les *abdications* une sorte de magnanimité qui frappe et qui console le vulgaire : on aime à voir mépriser le rang où l'on ne peut atteindre. Il n'a fallu souvent que de l'audace et du bonheur pour s'élever au trône ; mais pour en descendre volontairement, pour le quitter avec calme et réflexion, il faut une âme peu commune et une véritable philosophie. Et quelle *abdication* que celle de la fille d'un souverain, d'un roi de France, quittant, sans retour, le palais de Versailles, pour habiter, jusqu'au tombeau, une cellule! . . . . Mon imagination me

présentoit tous les détails de ce sacrifice, et je ne pouvois concevoir qu'une personne de trente-cinq ans, élevée dans la pompe et dans la mollesse, pût supporter le genre de vie de ces austères récluses. Ces pensées m'occupoient sur la route de Saint-Denis, et je suis entrée avec émotion dans le parloir des Carmélites. Un instant après, le rideau de la grille a été tiré, et madame Louise a paru. Je ne puis exprimer la surprise que j'ai éprouvée en jetant les yeux sur elle. Madame Louise, qui étoit si maigre et si pâle, est extrêmement engraissée : elle a le teint le plus frais, et des couleurs très-vives....... O paix de l'âme! doux accord des opinions et des sentimens avec les actions, la conduite et le genre de vie! c'est vous qui formez le bonheur! c'est vous qui donnez cette sérénité céleste qui maintient l'équilibre de nos forces, qui conserve le mouvement égal et salutaire des ressorts de notre existence! Lorsque rien de ce

qu'on voit et de ce qu'on entend ne peut blesser et contrarier, que tout ce qui nous entoure est en harmonie avec nous, que nulle discordance, nulle opposition, ne troublent le calme de nos pensées, que tout doit fixer notre imagination et nos regards sur l'objet qui nous touche et sur le but vers lequel nous courons; lorsqu'enfin l'exemple universel nous soutient dans notre marche, n'est-on pas aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre ?...... Madame Louise permet les questions et y répond brièvement, mais avec bonté. Je désirois savoir quelle est la chose à laquelle, dans son nouvel état, elle a le plus de peine à s'accoutumer. Vous ne le devineriez jamais, a-t-elle répondu en souriant : c'est de descendre seule un petit escalier. Dans les commencemens, a-t-elle ajouté, c'étoit pour moi le précipice le plus effrayant; j'étois obligée de m'asseoir sur les marches, et de me traîner, dans cette attitude, pour descendre.

En effet, une princesse qui n'avoit descendu que le grand escalier de marbre de Versailles, en s'appuyant sur le bras de son *chevalier d'honneur*........ et entourée de ses pages, a dû frémir en se trouvant livrée à elle-même sur le bord d'un escalier bien roide, en colimaçon. Elle connoissoit long-temps d'avance toutes les austérités de la vie religieuse; pendant dix ans elle en avoit secrètement pratiqué la plus grande partie dans le château de Versailles, mais elle n'avoit jamais pensé aux *petits escaliers*. Ceci peut fournir le sujet de plus d'une réflexion sur l'éducation ridicule, à tant d'égards, que reçoivent en général les personnes de ce rang, qui, dès leur enfance, toujours suivies, aidées, escortées, sifflées, prévenues, sont ainsi privées de la plus grande partie des facultés que leur a données la nature (1).

(1) Les princes, aujourd'hui, sont mieux éle-

Pendant le dernier voyage de l'Isle-Adam, on a joué tous les jours au pharaon. Un soir, madame de ***, en se mettant au jeu, fit une corne à l'une de ses cartes. Que faites-vous donc là, madame? s'écria le banquier. Monsieur, répondit-elle tranquillement, c'est un empressement bien pardonnable à un ponte. Avec du sang-froid et un tour plaisant dans l'esprit, on se tire heureusement de tout.

Voici un joli mot de la comtesse Amélie. Quoiqu'elle ait une conduite irréprochable, elle se permet quelquefois des plaisanteries sur les ridicules de son mari. Un jour qu'elle s'en moquoit en présence de sa belle-mère : Vous oubliez, lui dit cette dernière, que vous parlez de mon fils. Il est vrai, maman, répondit la comtesse Amélie, je croyois ne parler que de votre gendre.

---

vés, surtout en Angleterre, en Prusse, etc.; mais l'auteur écrivoit ceci en 1773.

M. le prince de Conti (1) est le seul des princes du sang qui ait le goût des sciences et de la littérature, et qui sache parler en public. Il a une beauté, une taille et des manières imposantes. Personne ne sait dire des choses obligeantes avec plus de finesse et de grâce; et malgré ses succès auprès des femmes, il est impossible de découvrir en lui la plus légère nuance de fatuité. Il est aussi le plus magnifique de nos princes, on est chez lui comme chez soi. Dans les grands voyages de l'Isle-Adam, chaque dame a des chevaux et une voiture à ses ordres, et n'étant obligée de descendre dans le salon qu'une heure avant le souper, elle est maîtresse de donner à dîner tous les jours, dans sa chambre, à sa société particulière. Comme le prince ne dîne point, il veut épargner aux femmes la peine de descendre dans une salle à manger, et l'en-

---

(1) Le père de celui qui est en Espagne.

nui de s'y trouver avec cent personnes. La représentation est réservée pour le soir ; mais on a joui durant toute la journée d'une liberté parfaite et du charme d'une société intime. Quel dommage que ce prince aimable ait l'étrange manie d'affecter quelquefois un despotisme et une dureté qui ne sont nullement dans son caractère! Voici un trait dont j'ai été témoin : Un jour que nous passions d'un salon dans une pièce voisine pour aller entendre la messe, M. de Chabriant arrêta M. le prince de Conti pour lui demander ses ordres sur un braconnier qu'on venoit de prendre. A cette question, M. le prince de Conti, élevant extrêmement la voix, répondit froidement : *Cent coups de bâton et trois mois de cachot*, et il poursuivit son chemin avec l'air du monde le plus tranquille. Ce sang-froid, uni à cette cruauté, me fit frémir. L'après-midi, me trouvant auprès de M. de Chabriant, il me fut impossible

de ne pas lui parler du pauvre braconnier et de l'arrêt barbare prononcé par le prince. Bon ! répondit en riant M. de Chabriant, *il ne parloit que pour la galerie* ; je connois cela, jamais un seul de ces ordres tyranniques donnés en public n'a été exécuté ; et, quant au braconnier qui vous intéresse, il sera seulement banni de l'Isle-Adam pour deux mois, et pendant ce temps, monseigneur prendra secrètement soin de sa famille qui est très-nombreuse. Voilà l'ordre qu'il m'a donné tout bas en sortant de la messe. Quoi ! repris-je, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui fait prononcer ces odieuses sentences ? — Non, c'est seulement *une prétention* ; il veut de temps en temps paroître redoutable et terrible.

On a trop loué M. le prince de Conti sur son *caractère*, sur sa *fermeté* ; cette louange est enivrante pour un prince de la maison de Bourbon ; c'est la seule (depuis M. le régent) que la

flatterie n'ait pu prodiguer ; et pour la mériter, M. le prince de Conti *joue le tyran*, tandis qu'au fond de l'âme il est rempli d'humanité.

Madame de Rochambeau m'a conté de lui un joli trait de galanterie et de magnificence. Madame de B*** , dans sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince, qu'elle voulait avoir le portrait en miniature de son serin, dans une bague ; M. le prince de Conti offrit de faire faire le *portrait* et la bague, ce que madame de B*** accepta, à condition que la bague seroit montée de la manière la plus simple, et qu'elle n'auroit aucun entourage. En effet, la bague n'eut qu'un petit cercle d'or ; mais au lieu de cristal pour recouvrir la peinture, on employa un gros diamant que l'on rendit aussi mince qu'une glace. Madame de B*** s'aperçut de cette magnificence, elle fit démonter la bague et renvoya le diamant ; alors M. le prince de Conti fit broyer et réduire en

pondre ce diamant, et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit à ce sujet à madame de B***.

Le marquis de *** est revenu d'Italie, ce qui fournit à sa conversation un peu plus de lieux communs et un peu plus de pédanterie qu'avant son voyage. Je lui ai demandé s'il avoit fait un journal; il m'a répondu qu'il en avoit rapporté tous *les matériaux*, et que dans ce moment il faisoit le plan de cet important ouvrage. Le chevalier de ***, qui soupoit ce soir-là avec nous, et qui avoit écouté cette conversation, vint me voir le lendemain, et me présentant un petit cahier de son écriture: Voilà, me dit-il, le *Voyage d'Italie* de M. le marquis de ***; on me l'a communiqué, et j'ai sur-le-champ copié ce précieux manuscrit, afin de vous l'offrir; il vous apprendra dans quel esprit il faut voyager, et comment il faut écrire aujour-

d'hui dans ce genre pour plaire aux lecteurs philosophes, et pour intéresser les cœurs sensibles.

Les moqueries du chevalier de *** ont presque toujours une certaine originalité qui m'amuse; celle-ci m'a fait rire, je la transcris sur mon livre de *Souvenirs*.

Journal du Voyage d'Italie

Comme je voyage rapidement, ne pouvant passer que deux mois en Italie, je n'ai pas le temps de faire un journal détaillé; je n'écrirai que les choses principales, et souvent même que des indications : je ne veux tracer ici que le canevas d'un ouvrage philosophique et profond que je ferai à mon retour à Paris.

De Nice. Description pittoresque de la mer et des montagnes. Chapitre mélancolique et sentimental. J'y placerai une rêverie amoureuse, sur le bord de

la mer; j'en serai tiré tout à coup par un orage, ce qui me fournira des réflexions morales et philosophiques.

De Gênes. Éloges de l'envoyé de France, qui m'a logé, et de toutes les personnes qui m'ont accueilli. Anecdotes particulières que je composerai à tête reposée; il faudra les faire piquantes, gaies et malignes, afin de *contraster* avec mon chapitre de Nice.

De Reggio. Détails sur la cour de Modène. Récit de tout ce que les princes et princesses m'ont dit d'obligeant.

De Mantoue. Souvenir de Virgile. Rappeler les plus beaux morceaux de l'Énéide, en citer quelques vers. Je ferai faire ce chapitre par mon secrétaire.

De Venise. A l'occasion du sénat de Venise, grand morceau sur le despotisme. Semer ce chapitre d'idées hardies sur la liberté, et pour cela, ex-

traire à loisir Montesquieu, Rousseau et Raynal.

De Bologne. Quelques détails sur l'institut de Bologne. Mon secrétaire fera ce chapitre.

De Terni. Extase à la vue de sa cascade. Chapitre d'un grand genre. Description poétique. Ensuite admiration passionnée pour les beautés de la nature, et finir par une espèce d'hymne à l'Etre suprême.

De Rome. Enthousiasme pour l'antiquité et pour les arts. Il faut que tout ce premier chapitre sur Rome soit surtout écrit avec feu, avec énergie, que la grandeur et la hardiesse des pensées annoncent l'auteur fait pour apprécier et digne de décrire le Panthéon et le Colisée. Ce genre ne demande ni pureté ni clarté de style; au contraire, l'incorrection en ôte la froideur insipide de la régularité; elle prouve l'indomptable indépendance du génie, et cet abandon d'une âme ardente qui se

livre *à l'entraînement* des mouvemens passionnés qu'elle éprouve. L'obscurité donne au style un ton mystérieux et prophétique qui ressemble à l'inspiration. C'est la divinité qui, trop éclatante pour se montrer sans nuage, s'enveloppe, comme la statue, d'Isis d'un voile épais que *nul mortel ne peut lever* (1). Enfin, comme la nuit qui semble agrandir tous les objets, et qui souvent prête à de vaines ombres une apparence imposante et terrible, l'obscurité du style rend les idées plus frappantes, et donne un tour d'originalité à la pensée la plus commune et même la plus fausse. Avant de faire ce chapitre, je relirai avec attention Thomas, Diderot et quelques autres.

Second chapitre, sur Rome, d'un genre tout différent. De la légèreté, de

(1) Cette statue voilée portoit cette inscription : *Nul mortel ne peut lever le voile qui me couvre.*

la moquerie, des épigrammes sur les prêtres et sur la religion. Anecdotes un peu libres sur les dames romaines. Je n'ai pas eu le temps d'en recueillir une seule; mais je n'en suis pas fâché, car, dans ce genre, il est plus facile d'inventer que de broder avec agrément.

De Naples. Détails de ma présentation à la cour.

Mont-Vésuve. Placer là un morceau d'un genre sombre et philosophique.

Du lac Agnano. Description poétique et gracieuse. Il faudra décrire mes sensations avec charme. Je me rappellerai ma maîtresse, ce qui amènera naturellement un joli morceau sur l'amour, l'absence et les femmes.

De Florence. Détail de ma présentation à la cour. Description pittoresque et passionnée de la Vénus de Médicis; trois pages en style coupé, chaque ligne offrant une pensée neuve et brillante.

De Turin. Détail de ma présentation à la cour.

Du Mont-Cenis. Description élégante et sentimentale, dans laquelle je montrerai le goût de la botanique et de la solitude; une teinte mélancolique de misanthropie doit être répandue dans ce chapitre, que je terminerai par une tirade touchante sur l'amitié.

Pont de Beauvoisin. Je le passai la nuit et je dormais; mais il faudra me supposer au point du jour, dépeindre une belle aurore, et rendre compte de mes sensations en rentrant en France, de mon émotion en touchant la terre natale, et finir par des réflexions intéressantes sur l'amour de la partie. J'intercalerai dans ce voyage trois ou quatre pages d'érudition, et sept ou huit sur l'histoire naturelle; je ferai faire ce travail aride par mon secrétaire, et j'ose croire que cet ouvrage, aussi instructif qu'agréable et varié (que je ne manquerai pas d'intituler *Voyage pit-*

toresque), sera placé par le public au rang des ouvrages les plus célèbres que nous ayions dans ce genre.

Le Roi est à toute extrémité (1); outre la petite-vérole, il a le pourpre; on ne peut entrer sans danger dans sa chambre. M. de Letorière est mort pour avoir entr'ouvert sa porte afin de le regarder deux minutes. Les médecins eux-mêmes prennent toutes sortes de précautions pour se préserver de la contagion de ce mal affreux, et Mesdames, qui n'ont jamais eu la petite-vérole, qui ne sont plus jeunes, et dont la santé est naturellement mauvaise, sont toutes trois dans la chambre, assises près de son lit et sous ses rideaux; elles passent là le jour et les nuit. Tout le monde leur a fait à ce sujet les plus fortes représentations; on leur a dit que c'étoit plus que d'exposer leur vie, que c'étoit

(1) Louis xv.

la sacrifier, rien n'a pu les empêcher de remplir ce pieux devoir.

Versailles offre dans ce moment un spectacle curieux. Le voile de bienséance qui couvre les visages, leur donne à tous, au premier coup-d'œil, à peu près la même physionomie ; mais quand on les examine avec attention, que de nuances différentes on découvre! Les gens en place et en faveur sont bien véritablement affligés ; ils cherchent à dissimuler leur inquiétude, comme pour prolonger un peu leur empire. D'ailleurs, leur chagrin ressemble à l'humiliation ; ils ont un air abattu et surtout désœuvré qui me frappe ; ils sont déjà déchus, et beaucoup plus polis. Ceux auxquels cet évènement donne de grandes espérances ont un assez bon maintien ; mais ils ont quelque chose de si animé dans le regard, ils traversent les galeries avec une mine si affairée, d'un pas si ferme ; ils sont si préoccupés, si distraits !... Le vulgaire

des courtisans se rapproche déjà d'eux; les uns les accueillent avec une maladresse grossière et comique, les autres leur font mille petites avances délicates; quand on ne prétend à rien, il est très-amusant d'observer tout cela. Personne sûrement, dans ce vaste palais, ne dormira cette nuit!...... Mais il est affligeant de penser que le ressentiment et la haine y veilleront avec ambition, et que bien des noirceurs se trament en secret, que des vengeances éclatantes se préparent!... Je partirai après souper, j'irai coucher à Paris.....

Je suis partie hier de Versailles à une heure et demie après minuit, et j'étois à la place de Louis XV à trois heures; j'ai passé devant la statue du roi; les réverbères qui l'entourent ne jetoient plus qu'une lueur défaillante.... Cette vue m'a frappée, en pensant que, dans ce moment même, la vie du roi était aussi

prête à s'éteindre !.... J'ai levé, en soupirant, un œil respectueux sur cette image imposante ; c'étoit un dernier hommage que j'aimois à rendre à celui qui nous a gouvernés si long-temps..... Honorer son maître, c'est ennoblir sa dépendance.... Les vrais esclaves sont ceux qui obéissent avec haine ou murmure : se soumettre et maudire est à la fois une folie et une lâcheté.

J'apprends dans l'instant, que le roi est mort. C'est un grand évènement que la mort d'un roi ! de celui que nous étions accoutumés à craindre et à respecter depuis l'enfance, et pour lequel nous avions un attachement naturel, à moins qu'il ne fût un tyran. Je n'avois ni à me plaindre, ni à me louer de celui-ci ; mais, après un si long règne, qui ne doit pas quelque reconnoissance à son roi, du moins indirectement, pour ses parens, pour ses amis ?.... Quand on est venu me dire, *le roi est mort*, j'ai tressailli ; les larmes me sont venues aux

yeux. Je me rappelle cette figure si *royale!* Il étoit bien beau! jamais homme n'eut de tels yeux, et un regard si imposant et en même temps si serein et si doux!...

Ainsi que les vieillards décrépits de la cour, nous parlerons donc aussi *du feu roi*, il me semble que cela va me vieillir, que nous allons commencer un autre siècle,

J'ai vu aujourd'hui une personne de la vieille cour (madame de Puisieulx), elle pleure bien sincèrement le feu roi. C'est elle qui lui fit un jour une des plus jolies réponses que je connoisse. Madame de Puisieulx a été la plus belle personne de la cour; elle étoit de l'âge du roi; elle se maria à treize ans; et lors du couronnement du roi, étant depuis quelques jours à Sillery, près de Reims, elle alla au sacre du roi qui avoit douze ans : malgré son extrême jeunesse, elle fixa sur elle tous les regards,

et même ceux du jeune roi qui fut extrêmement frappé de sa beauté.

Trente ans après, le roi lui dit, un jour, qu'il n'avoit jamais vu de figure aussi parfaite que la sienne à son sacre. Ah! sire, répondit madame de Puisieulx, c'est vous qu'il falloit admirer; vous étiez beau alors...., *beau comme l'espérance!....*

M. de Montesquiou, qui étoit aujourd'hui chez madame de Puisieulx, nous contoit un beau trait du feu roi, et c'est un fait dont il a été témoin. On soutenoit sur mer, contre les Anglais, une guerre désastreuse; un homme qui avoit retrouvé le funeste secret du *feu grégeois*, le donna au roi. L'expérience se fit sur le grand canal de Versailles (M. de Montesquiou y étoit), et elle réussit parfaitement; le feu, dans un instant, fut mis sous l'eau aux bateaux. Le roi fit venir l'inventeur dans son cabinet, et lui défendit, avec menaces,

de jamais publier cet affreux secret, en ajoutant qu'il croiroit lui-même commettre un crime atroce en s'en servant contre ses ennemis. Le roi fit donner à l'inventeur le brevet d'une pension de mille écus; et c'est ainsi qu'une invention si pernicieuse fut, par l'humanité de ce prince, ensevelie dans l'oubli une seconde fois.

Le feu roi étoit dans un tel état de corruption, que les chirurgiens déclarèrent qu'il étoit imposible de faire l'ouverture de son corps; M. le duc*** qui est d'année, s'est écrié qu'il seroit inouï que le roi ne fût pas embaumé. Eh bien! monsieur le duc, lui a dit la Martinière, comme premier chirurgien du feu roi, c'est à moi à faire l'ouverture du corps; mais vous, comme premier gentilhomme de la chambre, vous devez vous trouver à cette opération, et recevoir dans une boîte d'or le cœur du roi que je vous présenterai, et j'ai

l'honneur de vous prévenir que ni vous, ni moi, ni aucun de ceux qui assisteront à cette cérémonie, ne serons vivans huit jours après. M. le duc*** n'a pas insisté.

C'est une choses véritablement miraculeuse que Mesdames, à leur âge, malgré leur mauvaise santé et leur vive et profonde douleur, malgré les longues veilles qui ont dû leur allumer le sang (étant restées attachées nuit et jour au chevet du lit de leur père, et jusqu'à son dernier soupir), et atteintes toutes les trois de cette horrible maladie, n'aient pas été plus malades que de l'inoculation la plus heureuse. Tous les médecins disent que c'est un miracle. Une telle piété filiale méritoit bien de l'obtenir.

M. de *Nédonchel* est extrêmement anglomane. Hier, il étoit à cheval à la portière de la voiture du roi qui alloit

à Choisy. Il avoit fait de la pluie, et M. de *Nédonchel* trottant dans la boue, éclaboussoit le roi qui, mettant la tête à la portière, lui dit : M. de *Nédonchel*, vous me crottez : *Oui, sire, à l'anglaise*, répondit d'un air très-satisfait de lui-même, M. de *Nédonchel* qui, au lieu du mot *crottez*, avait entendu *vous trottez*. Le roi, sans connoître cette erreur, s'est contenté de lever la glace, en disant avec une bonhomie très-aimable : *Voilà un trait d'anglomanie qui est un peu fort.*

Il y a présentement dans le grand monde *deux sectes* très-distinctes : celle des gens à *grands sentimens*, qui affichent une délicatesse particulière de goût, de ton, de manières, de principes. Ils ont d'extrêmes prétentions à la considération, à l'esprit, à la sensibilité; ils se piquent d'être *philosophes*, métaphysiciens; ils ne causent point, ils décident avec empire et laconisme, ou

bien, ils dissertent longuement; ils sont tranchans, frondeurs, dédaigneux, et froidement polis avec le *vulgaire*, mais passionnés, enthousiastes, *éloquens*, avec leurs amis. Ils ont de l'affectation, ils sont quelquefois ridicules, mais c'est cependant parmi eux que l'on retrouve encore les traces de cette politesse noble et délicate qui distinguoit les gens de la cour du siècle dernier : on ne doit pas les prendre pour modèles. Néanmoins il est utile de les étudier; d'ailleurs, on apprend d'eux de *vieilles traditions* qu'on ne trouve point dans les livres et qui peuvent servir à former le goût d'une jeune personne. On ne les aime pas parce qu'ils sont dénigrans, et surtout parce qu'ils en imposent. Pour moi, je les rencontre avec plaisir, je m'en moque quelqefois; mais j'avoue volontiers que plus souvent je m'instruis avec eux. J'ai, au contraire, une aversion naturelle pour la *secte* ennemie de celle-ci; elle est composée de personnes qui,

pour déjouer leurs adversaires, affectent une insouciance qui ne ressemble que trop souvent à la dureté; ils traitent tout avec légèreté; trop vivement frappés du ridicule de l'exagération, ils se sont jetés dans un autre excès infiniment plus vicieux; ils se moquent, par système, de l'amitié, de la sensibilité, de la vertu; ils mettent encore de la grâce, et par conséquent de la mesure dans ce pernicieux genre de plaisanteries, et c'est un danger de plus; on les trouve aimables, et leur parti s'augmente et se fortifie : afin de jeter du ridicule sur les prétentions à l'esprit, ils font profession de mépriser les gens de lettres et de littérature, et ils se sont imposé la loi de ne jamais causer un instant raisonnablement. Leur frivolité ne sauroit se décrire : aussi cette phrase, inventée par eux, *avoir de l'enfance dans l'esprit*, exprime, dans leur opinion, le genre d'agrément le plus désirable. Ils se rassemblent en petit comité, avec l'inten-

tion positive de ne dire que des *enfances et des bêtises;* projet toujours parfaitement exécuté. Je m'y trouve souvent, et je conviens, à ma honte, que non-seulement je m'y amuse, mais que je ne ris véritablement que là; et ceux que j'y vois rire autant que moi, et ne point se lasser de ces puérilités, ont certainement beaucoup plus d'esprit que je n'en ai. Cette gaîté est très-*innocente* sous tous les rapports; je ne crois pas avoir jamais entendu dire dans la société, à un homme de bonne compagnie, une chose libre; mais on a peine à concevoir que des gens qui ont le sens commun puissent trouver constamment un tel charme à renoncer ainsi à leur raison, et même à leur esprit. Voilà où nous ont conduits l'affectation et les prétentions outrées de la secte raisonneuse et sentimentale. On est si excédé des conversations métaphysiques et des belles phrases, qu'on cherche à se délasser par un véritable enfantillage. Ceci

rappelle madame de Sévigné qui disoit, en parlant d'une précieuse qui l'ennuyoit : *Quand je l'écoute, elle me jette dans des grossièretés, de peur de lui ressembler.* Au milieu de tout cela, que deviendront les lettres, le bon goût et la morale ?.... Voilà donc M. de Maurepas, à soixante-seize ans, revenu tout-puissant à la cour, le voilà, *de fait*, premier ministre : c'est recommencer bien tard une nouvelle carrière d'ambition. Ce vieillard étoit si heureux à Pontchartrain, avec une femme d'un esprit supérieur, qu'il aime uniquement depuis près de cinquante ans, et qui a toujours eu pour lui le même attachement! Madame de Puisieulx les appeloit *Baucis et Philémon*. Madame de Maurepas lui disoit tristement aujourd'hui : *Il n'y a plus de Baucis à Versailles, je ne vois plus M. de Maurepas, et tout ce travail le tuera.* Voilà une femme. Mais M. de Maurepas est rayonnant, je le trouve ra-

jeuni. Voilà les hommes, leur ambition ne s'use point. L'exil, le temps, un demi-siècle ne font que la concentrer.

Le roi n'avoit nullement le projet de placer là M. de Maurepas, ni, à la mort du feu roi, la moindre idée sur aucun autre ; il n'y avoit pas pensé. Madame Adélaïde lui proposa sur-le-champ le cardinal de Bernis : *Non*, répondit brusquement le roi, *il a fait des vers, c'est un poëte, je n'en veux point.* Madame Adélaïde insista, en représentant que depuis vingt-six ans le cardinal n'avoit pas fait un seul vers ; le roi répondit avec sécheresse : *Je ne veux point d'un poëte, je ne veux point d'un bel esprit.* Dans cette même conversation, le roi témoigna qu'il étoit fort embarrassé, relativement au cérémonial qu'il devoit prescrire pour les obsèques du feu roi, et pour tout ce qu'il avoit à faire dans cette occasion : dans l'instant madame Adélaïde, qui aimoit M. de

Maurepas, le désigna comme l'homme le plus *profondément* instruit de l'étiquette du cérémonial, etc. M. de Maurepas fut appelé; le roi eut, tête à tête avec lui, un long entretien sur le *cérémonial*, mais ne lui dit pas un seul mot des affaires. M. de Maurepas ayant annoncé qu'il avoit encore plusieurs choses à dire, obtint un second rendez-vous. Dans cette conversation, il prit sur lui de faire quelques questions; le roi y répondit avec bonhomie, et bientôt avec confiance; M. de Maurepas donna des conseils qui parurent bons; il fut encore rappelé, et voilà comment il a eu sa place. Je sais ces détails avec certitude. M. de Maurepas n'est pas *poëte*, il n'a pas fait de jolis vers, il n'a fait que de mauvaises chansons satiriques, et les *Étrennes de la Saint-Jean*. Ces petites productions, bien plates et bien ignobles, ne sont pas tout à fait innocentes; mais c'est un genre qui ne donne pas de célébrité, cela ne fait pas

recevoir à l'académie, et cela ne nuit point à la cour.

Je reviens à la campagne, je m'y suis fort amusée; la gaîté y étoit extrême, mais orageuse; chaque jour on s'y j'étoit à la tête les oreillers de tous les canapés de la maison, et l'eau de toutes les cruches; puis on jouoit à colin-maillard et à la *guerre panpan*. Ce genre de gaîté n'est pas ingénieux, mais il est très-sain, il fait prendre beaucoup d'exercice; il faut, pour s'y livre, être leste et robuste.

Toutes les dames de la cour, dans ce moment, raffolent de la chanson de M. le marquis de*** sur *les chaises percées*, que l'auteur a la délicatesse d'appeler *les baronnes*. Dans le siècle dernier, Benserade chantoit les beautés de la cour; M. de*** chante *les chaises percées*, et avec le plus grand succès: le goût varie suivant les temps.

M. de B*** est toujours amoureux de sa femme, qui ne partage point du tout ce sentiment. Un jour, après lui avoir reproché le ton froid et les manières cérémonieuses qu'elle a constamment avec lui, il la conjuroit de le tutoyer : *Eh bien!* repondit madame B***, *va-t-en.*

PERSONNE, à mon avis, ne conte aussi bien que M. D*** et dans tous les genres, talent que je n'ai vu qu'à lui. Il est aisé de faire rire en contant ; mais il est bien difficile d'étonner, d'émouvoir, de toucher dans la conversation, et M. D*** produit à son gré toutes ces impressions. Sa physionomie douce et fine, la flexibilité de sa voix, la simplicité, en même temps la vérité parfaite de ses inflexions et de l'expression de son visage, font, sans doute, le plus grand charme de ses récits. Je l'ai souvent entendu, avec un intérêt inexpri-

mable, conter le canevas de mauvais romans modernes dont on n'auroit pu supporter la lecture. Mon ami La Bruyère a dit : *conteur, mauvais caractère*, il a raison ; mais il veut parler de ceux qui *content*, parce qu'ils sont bavards et médisans, ou de ceux qui, dans l'impuissance de jouer un rôle raisonnable dans la société, ont pris celui de bouffon. M. D*** n'a rien de commun avec ces conteurs-là ; il n'a ni commérage, ni méchanceté, il est même naturellement silencieux et réservé. Il ne conte qu'à propos, et dans le cercle d'une société intime, et jamais des traits scandaleux et malins n'entrent dans ses récits, qui sont toujours variés, toujours intéressans ou piquans. Il fut charmant hier au soir au Palais-Royal. Le chevalier de*** lui rappela une anecdocte bizarre, qu'il conta de manière à faire *frissonner* les femmes qui l'écoutoient, et moi surtout, qui n'ai jamais entendu de sang-froid une histoire de revenans,

fût-elle contée par une femme de chambre : celle-ci étoit annoncée d'une manière frappante, en présence d'un témoin. En voici le fond :

Mademoiselle de Sens, princesse du sang, mourut. M. D***, n'ayant jamais été de sa société particulière, eut envie de l'aller voir sur son lit de parade. Il y fut un soir, avec le chevalier de***. Ils y arrivèrent tard, ils trouvèrent une grande foule, et ne purent approcher du lit; mais ils virent parfaitement, à la lueur d'une multitude de cierges, la princesse morte, assise dans son lit, appuyée sur des oreillers. Elle avoit du rouge et des gants blancs, et elle étoit très-parée. M. D***, la regardoit fixement, lorsque, tout à coup, il la vit lever le bras, et passer la main sur son visage.... Etrangement surpris de cette vision, il la regarda avec plus d'attention encore, et il vit distinctement la princesse qui paroissoit tenir un mouchoir, le passer une seconde fois sur sa

figure. Ce mouvement, fait avec rapidité, fut remarqué d'un grand nombre de personnes, qui tressaillirent en faisant diverses exclamations de surprise et d'effroi... Une jeune femme qui se trouvoit à côté de M. D***, s'écria : *Bon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?....* M. D*** se retourna vers le chevalier, en lui disant : *Avez-vous vu?....* Oui, répondit le chevalier, cela est singulier..... Tenez, cela recommence... En effet, la princesse passoit encore la main sur son visage.... Dans ce moment, plusieurs femmes épouvantées se précipitèrent vers la porte pour s'enfuir. Sortons, dit le chavalier, je connois la première femme de chambre de la princesse, elle nous fera passer derrière le lit; nous pourrons examiner de près ce prodige. Ils sortirent, et après avoir fait le tour de l'appartement, ils entrèrent dans un cabinet dont la petite porte dérobée donnoit dans l'alcôve de la princesse; alcôve

immense, soutenue par des colonnes, et séparée de la chambre, comme toutes celles de ce genre, par une balustrade à hauteur d'appui. Là, le mystère fut dévoilé. Les femmes de chambre en donnèrent l'explication. La princesse morte rendoit un abcès par le nez, et pour épargner au public le dégoût que devoit causer un tel objet, on avoit imaginé de placer derrière l'oreiller de la princesse, une femme de garde-robe dont on ne voyoit que les bras gantés, qui paroissoient être ceux de la princesse, parce qu'ils étoient passés sous son manteau de dentelles; et cette femme, qui tenoit un mouchoir, avoit reçu l'ordre d'essuyer, de minute en minute, le bas du visage de la défunte..... Mais beaucoup de personnes qui n'eurent point cette explication, contèrent le soir, dans leurs familles, une histoire miraculeuse très-attestée, et que vraisemblablement leurs enfans croient encore.

J'ai vu chez une personne de ma connoissance, de jolis vers de Marmontel qui ne sont point connus. Il y a vingt ans que deux amans, guéris d'une longue passion, et devenus *amis*, firent faire un petit tableau qui représente l'Amitié éplorée, enchaînant l'Amour endormi dont elle brise le carquois. Marmontel fit sur ce sujet les vers suivans :

Amour, cruel Amour, dans les bras du sommeil,
C'est la tendre Amitié qui vous donne des chaînes;
Elle brise, en pleurant, vos flèches inhumaines,
Et craint encor votre réveil.

On se plaint de l'exagération des gens du monde, et l'on n'a pas tort ; elle augmente tous les jours ; la politesse des jeunes personnes prend un ton sentimental qu'elle n'avoit pas il y a quelques années ; et lorsqu'elle passe l'expression de la simple bienveillance, elle n'est plus que de la fausseté. Cependant le ton de la bonne compagnie a

été certainement jadis beaucoup plus exagéré dans ce genre qu'il ne l'est maintenant. Il changea sous Louis XIV. Le bon goût de sa cour établit cette politesse parfaite dans toutes ses nuances, que l'on a tâché d'imiter dans toute l'Europe; mais sous Louis XIII, l'exagération n'avoit point eu de bornes. Il est à croire que la cour militaire du plus brave et du plus loyal de tous nos rois, n'offrit rien de semblable, et que ce ton complimenteur ne devint à la mode qu'après la mort de Henri IV; peut-être fut-il introduit par les Italiens, favoris de Marie de Médicis : quoi qu'il en soit, il devint jusqu'au règne de Louis le Grand, tous les jours plus ridicule, comme on peut le voir par les lettres de Voiture et de Balzac; la politesse alors n'étoit autre chose que la flatterie la moins ménagée et la plus extravagante; ses formules remplissoient presqu'entièrement toutes les lettres, qui finissoient toujours par l'assurance d'un

attachement, d'un dévouement *passionné*. On étoit *avec passion*, on étoit *passionnément le plus humble des serviteurs*. Ces phrases se retrouvent constamment à la fin de toutes ces lettres. Quand on profane ainsi le langage le plus véhément du cœur, la passion, l'amour et l'amitié n'ont plus d'expression pour se peindre ; tous les mots de leur vocabulaire, affoiblis et flétris, ont perdu leur signification. Alors on a recours aux images, aux métaphores, aux hyperboles ; on compose une espèce de *langue sacrée* que les initiés seuls peuvent comprendre, et qui toujours meurt avec eux....... Le ton, les manières, et tout ce qui forme ce qu'on appelle usage du monde et politesse, ont donc sur les mœurs et sur la littérature, plus d'influence qu'on ne le croit communément......

Je viens d'apprendre une chose qui me paroît si touchante, que je voudrois

pouvoir la publier et en instruire toute la terre.... Mais j'ai promis de n'en point parler ; du moins, il m'est permis de l'écrire dans ce livre consacré, surtout, aux souvenirs intéressans. Je ne veux point que ce secret meure avec moi. On aime tant les anecdotes, qu'il m'est permis de croire qu'un jour on en cherchera quelques-unes dans ce journal ; et quel trait peut mériter mieux d'être recueilli que celui-ci ?

Il faut convenir, à notre gloire, qu'aujourd'hui toutes les femmes lisent, ou du moins qu'elles ont toutes un livre dans leur sac à parfiler, et ce livre n'est presque jamais un roman. Aujourd'hui, au Palais-Royal, après le dîner, le comte de Schomberg a fait une remarque obligeante sur ce goût de lecture. Je n'étois pas comprise dans cet éloge, car je ne parfile point, et je n'avois pas de sac. Quand les sacs ont été posés sur la table, M. de Schomberg a témoigné le désir de voir le titre des livres

qu'ils contenoient. On s'est empressé de satisfaire sa curiosité, à l'exception de madame *** qui a prodigieusement rougi, et qui, au lieu d'ouvrir son sac comme les autres, a mis ses deux mains dessus, comme si elle eût craint qu'on y touchât. Ce mouvement a causé beaucoup d'étonnement; car, comment soupçonner une personne si pure et si pieuse de lire un livre licencieux ? Cependant, pourquoi cette vive rougeur et cet embarras? Madame n'a point de livre? a demandé quelqu'un. Pardonnez-moi, a répondu madame ***; mais je ne veux pas le montrer. Elle a prononcé ces paroles en rougissant à l'excès, et avec une telle émotion qu'elle en avoit les larmes aux yeux. On s'est regardé avec une surprise inexprimable. Il y a eu un moment de silence, et, tout à coup, la marquise de P*** s'est mise à rire, en disant : Eh bien! madame, nous croirons que vous lisez des sottises. A la bonne heure, a répondu madame ***,

en s'efforçant de sourire; mais on me fera plaisir de parler d'autre chose. On a changé de conversation. Madame ***, a ouvert son sac pour travailler. Nous y avons toutes, au même moment, jeté un œil curieux. Nous avons entrevu un livre relié en veau qui a été caché tout de suite. Tout le monde, successivement, s'en est allé, et chacun a emporté l'idée que madame *** lisoit un ouvrage très-libre; ce qui seroit assurément en elle la plus étrange inconséquence. Quand nous avons été tête à tête, je ne lui ai point dissimulé mon étonnement et ma curiosité; et après m'avoir fait promettre un secret inviolable: Je vais, dit-elle, vous avouer la vérité..... Vous savez peut-être que tous les chevaliers de l'ordre font serment, à leur réception, de lire tous les jours l'office du Saint-Esprit?..... — Eh bien?.....—Eh bien!...... *Il ne le dit pas*, et pour expier cette faute, j'ai fait vœu de le dire régulièrement......

— Et depuis quand? — Depuis que je suis mariée. Et ce livre est l'office du Saint-Esprit?.... — Oui, tenez, regardez.

J'ai pris le livre, je l'ai ouvert avec tout le saisissement de la plus profonde admiration, et mes larmes sont tombées sur la page où j'ai lu *Office du Saint-Esprit*.

Il faut au moins deux heures pour lire cet office.

Et l'on prétend que la religion dessèche l'âme!..... Non, elle se confond naturellement avec tous les sentimens vertueux, elle les fortifie, elle les exalte, et tout ce qu'elle inspire est touchant et sublime comme elle.

En priant Dieu, en implorant avec une foi vive le souverain maître, celui qui peut tout, s'oublier soi-même!....., remplir avec tant de constance le devoir d'un autre!....... se faire une obligation sacrée de le remplacer chaque jour, et toujours à son insu!...... et avec cet éclat

de jeunesse, dans un tel rang, au milieu de tant de dissipation!....

Que dirai-je, après ce trait? Ah! rien ce soir; j'ai oublié, d'ailleurs, tout ce que j'ai entendu aujourd'hui.

Quand on pourra me citer d'une femme *esprit fort*, un trait de sentiment aussi touchant que celui-ci, *je deviendrai philosophe.*

Nous sommes accablés d'éloges funèbres; il n'y a point de mort qui ne laisse *un ami* prêt à *jeter des fleurs sur son tombeau.* Huit jours après la mort de madame Geoffrin, nous avons vu paroître son éloge par d'Alembert; ainsi l'éloge, composé pendant la maladie, étoit *tout prêt* à l'instant de la mort, tant l'amitié est prévoyante!

Le proverbe dit: *Dieu nous préserve du jour des louanges*; j'y ajouterois: *et de certaines louanges*; de ces louanges que l'esprit invente pour

briller, qui ne peuvent ni toucher, ni persuader, et dont l'exagération ridicule ne sert qu'à faire réfuter des éloges si maladroits ou à donner l'envie de s'en moquer. Mais ce qui me choque le plus dans ces panégyriques, c'est l'affectation de sensibilité des orateurs. Arranger, combiner des phrases sur sa douleur, chercher une manière ingénieuse de la peindre, ou placer dans un jardin, *pour l'embellir*, *une fabrique* qui rappelle la mort d'une personne qu'on a aimée, voilà des choses qui paroîtront toujours révoltantes aux yeux de toutes les personnes qui sont véritablement sensibles. Honorons la mémoire de ceux que nous avons aimés, c'est un devoir touchant et doux à remplir; mais ne parlons point de notre douleur, elle n'a nul droit à l'intérêt public; quiconque vante la sienne, en fait douter: c'est l'éloge de notre ami qu'il nous est permis de faire, et non le nôtre.

On parloit à l'auteur de l'éloge de

feu M. ***, d'un passage dans lequel il détaille les derniers momens de son ami : J'avoue, dit cet auteur, avec l'air et le ton de l'amour-propre satisfait, que je suis content de ce morceau-là. Quel *aveu !*

M. de la *** a fait élever, dans son jardin, une pyramide surmontée d'une urne sépulcrale, monument qui retrace, dans son inscription, la mort tragique de ses fils ; j'ai entendu quelqu'un lui dire : Cette pyramide fait là un très-bon effet.... Dans la société, les satires les plus sanglantes sont faites communément, non par les gens malins, mais par les sots ou par les étourdis.

Madame de *** a perdu son frère, elle a fait faire en miniature la façade de l'église qui renferme son tombeau, et elle a mis cette triste peinture dans un beau médaillon entouré de diamans, qu'elle porte à son cou ; elle expliquoit aujourd'hui cette parure sentimentale à la comtesse de ***, qui lui dit étourdi-

ment : Mon Dieu, madame, que ferez-vous de cela au bal et au spectacle?

Young méditoit sur les tombeaux de sa femme et de ses enfans d'adoption; mais Young n'alloit point au bal. Il avoit renoncé, sans retour, au monde; il se nourrissoit de sa douleur, et la piété la plus exaltée en étoit le contre-poison.

Il est légitime, il est raisonnable de chercher à se distraire de sa douleur; mais si vous voulez me persuader que vous aimez à conserver la vôtre; si vous vous entourez de cyprès, de tombes, de monumens funéraires, fuyez, cachez-vous, quittez le monde; la bienséance ne défend-elle pas d'y paroître à ceux qui portent le grand deuil? Et les enseignes de douleur et de mort que vous étalez avec tant d'ostentation, ne sont-elles pas plus frappantes, plus tristes qu'un habit noir?

Si jamais je deviens auteur, j'attaquerai, sinon avec talent, du moins

avec courage et persévérance, deux choses que je hais : l'impiété intolérante, et la fausse sensibilité. Je me ferai beaucoup d'ennemis; mais quand on ne s'attire la haine que des gens qu'on n'estime pas, c'est un bien petit mal.

Je vois que dans le grand monde la *fausse sensibilité* a presque totalement anéanti la bonté; il ne s'agit plus, pour avoir la réputation d'être humain et sensible, de faire des fondations bienfaisantes, ou d'autres bonnes actions; il suffit d'inventer des *emblêmes*, de jouer quelques *pantomimes*, de *pleurer* aux drames *pathétiques*, et d'apprendre par cœur une douzaine de phrases.

La fausse sensibilité gâte le goût et déshonore la littérature; elle produit des ouvrages remplis de sentimens forcés, exagérés, et souvent aussi dangereux que chimériques. Jamais l'amour n'a eu moins d'influence sur la vie que de nos jours, et jamais, dans les ouvrages

d'imagination, son langage n'a été si véhément, si chargé d'hyperboles outrées; tous les amans sont des énergumènes, et les *amantes* des pythonisses sur le trépied; elles parlent d'une manière inintelligible, elles improvisent, prophétisent; elles ont une énergie qui tient de la fureur.... Je ne sais pas si ces femmes-là doivent exciter l'admiration, mais je suis certaine qu'elles ne sont pas faites pour inspirer l'amour.

Il s'est établi parmi les littérateurs une prétention à *la force, à la grandeur* et *à la chaleur*, qui est aussi fatigante pour les lecteurs que pour ceux qui composent. Chaque écrivain veut *brûler le papier*, et le lecteur reste froid et dit en bâillant : *Il y a de l'énergie dans ce morceau, l'auteur a du génie;* car, dans les idées reçues maintenant, point de génie sans une force prodigieuse et sans un feu dévorant; enfin, un athlète en fureur, voilà l'homme de génie, et par conséquent, La Fontaine,

Boileau, Fénélon, Richardson, n'avoient point de génie. Voltaire n'a-t-il pas dit que La Fontaine *n'a que le charme du naturel*, que Boileau n'est qu'un *bel-esprit*, que la prose de *Télémaque est traînante*, et que *Clarisse* est le plus sot de tous les romans?...

Le public est-il donc si blasé qu'il ne puisse plus sentir le charme de la simplicité, et celui des grâces, des nuances délicates? Des tableaux, des développemens touchans et vrais, un style doux, harmonieux dans les ouvrages de sentiment, n'ont-ils plus le droit de lui plaire? Non, rassurons-nous; par bonheur, les novateurs sont ridicules; ils n'ont point corrompu le goût, ils n'ont, jusqu'ici, gâté que la foule des littérateurs vulgaires; le public juge bien encore, il se moque des sentimens alambiqués, gigantesques, et du galimatias; il n'achète en général que les ouvrages qu'on peut relire.

Quintilien disoit, avec raison, que la première qualité d'un orateur ou d'un écrivain est d'être clair. Cette maxime a *bien vieilli* pour certains beaux-esprits; mais elle est justifiée et consacrée par le suffrage de tous les siècles. Sans une parfaite clarté d'idées et d'expressions, il est impossible de bien écrire; nul ouvrage mal écrit ne conservera de la réputation : voilà des réflexions qu'il seroit bon d'offrir de temps en temps aux jeunes littérateurs.

Je lis les lettres de Balzac, et je ris quand il parle si gravement de sa *gloire*, et de l'éclatante renommée qui le prive du repos. Dans cent ans, nos petits enfans riront aussi en lisant certains ouvrages modernes, où le même orgueil se montre avec la même emphase. Celui de Balzac, plus excusable, étoit du moins fondé sur l'admiration universelle de ses contemporains. Quel goût que celui de ce siècle qui précéda celui

de Louis XIV! Balzac, dans une de ses lettres écrites à un évêque, rappelle, comme une chose sublime, un passage d'un de ses discours adressés à Louis XIII avant la naissance de Louis XIV. Voici ce singulier passage que je n'ai vu cité nulle part :

« Si vous voulez, sire, que la tran-
» quillité publique ait un fondement
» assuré, et que vos victoires soient
» éternelles, il ne faut plus que vous
» parliez d'agir puissamment, ni de
» faire des coups d'état qu'avec la
« reine. »

Voilà certainement une manière très-neuve d'exprimer à son souverain, dans un discours public, le désir de voir naître un héritier du trône. Ces lettres de Balzac sont d'ailleurs excessivement ennuyeuses; néanmoins on y trouve beaucoup d'esprit, et quelques pensées qui annoncent un homme observateur, entr'autres celle-ci : *La malice est injuste, mais l'ignorance l'est davan-*

tage. Enfin ce Balzac a dit d'excellentes choses sur les femmes (1).

Avec de l'esprit et de l'âme, plus on a vu de choses, plus on a éprouvé de sensations différentes, et plus on aura d'idées, mieux on saura peindre. On ne peint rien avec vérité quand le sentiment ou un souvenir vif ne nous guide pas. Si l'on veut bien parler de la vertu, il faut être vertueux; si l'on veut toucher, il faut être sensible. Il est donc nécessaire qu'un auteur voyage, observe; qu'il ait vécu avec des gens de tous les états, qu'il ait vu des malheureux, et qu'il s'attache surtout à perfectionner sa raison, son caractère; et même s'il avoit éprouvé des injustices et de grands malheurs, son talent y gagneroit.

Le chevalier de Chastelux m'a lu une comédie manuscrite, intitulée *les*

(1) Dans ses lettres à sa sœur.

Prétentions : elle n'est pas bonne, mais l'idée en étoit excellente. Ce sont des gens qui ont *des prétentions* tout à fait opposées à leurs caractères; ils ne sont nullement hypocrites; l'amour-propre leur persuade qu'ils possèdent véritablement les qualités qu'ils affectent; ils sont les dupes d'une vanité ridicule; on ne voit que cela dans le monde, et cela n'a pas été peint.

L'harmonie du style n'est autre chose que l'imitation juste et vraie d'une bonne déclamation; le style doit être doux, vif, serré, simple, pompeux, suivant le genre et suivant ce qu'il exprime. Lorsqu'on éprouve de l'impatience, de la colère, qu'on est dominé par des sentimens impétueux, on parle avec volubilité, et l'auteur qui veut peindre ces mouvemens violens ou passionnés, doit en général employer un style rapide et coupé. Ce même style convient encore parfaitement dans le genre épi-

grammatique qui demande du *trait* et de la saillie. Cependant, lorsque dans la critique on emploie une ironie soutenue, un style plus doux, des phrases plus *arrondies* font beaucoup plus d'effet, parce que, dans la réalité, les personnes qui se moquent ironiquement, ont l'accent, le ton de la simplicité et d'une feinte douceur; enfin, on parle avec lenteur ou avec une sorte de mollesse, lorsqu'on est plus touché qu'ému, lorsqu'on se plaint sans emportement et avec sensibilité, ou lorsqu'on fait le récit d'une scène agréable et d'un genre gracieux. L'écrivain, pour peindre les mêmes choses, doit employer un style plein de douceur, ce style harmonieux qui jadis exprima toutes les pensées et tous les sentimens de l'auteur de *Télémaque*, et que nos brillans écrivains modernes appellent *une prose traînante*.

J'ai soupé avec six personnes aimables et spirituelles; on n'a point joué, toute la soirée s'est passée à causer, après avoir fait un peu de musique. On a parlé du sauvage amené par M. de Bougainville, et M. de Thiars a dit que si ce sauvage est né avec de l'âme et de l'esprit, et que l'on parvienne à le civiliser, il sera intéressant de savoir quelle est la chose qui parmi nous lui causera le plus de surprise. Nous avons voulu deviner quel seroit ce grand sujet d'étonnement. Chacun a fait part de son opinion à cet égard; madame de F*** a dit que ce qui paroîtroit le plus surprenant à cet homme de la nature, en le supposant sensible; seroit sans doute notre indifférence pour les infortunés que nous rencontrons à chaque pas, et l'emploi que nous faisons des richesses. En effet, on pourra facilement faire comprendre à ce sauvage que l'inégalité des talens a dû très-justement établir dans la société l'inéga-

lité des fortunes et des rangs, et que si l'on n'eût pas assuré aux hommes supérieurs et industrieux le droit de transmettre leurs biens à leurs descendans, on eût ôté à l'amour du travail le but qui l'encourage, à l'ambition son plus puissant mobile, et les motifs qui l'ennoblissent et la justifient. Il est doux de penser que l'homme, n'agissant que pour lui seul, manqueroit en général d'audace et d'énergie ; c'est quand il travaille pour ses enfans qu'il est infatigable ; la loi qui le condamneroit à l'égoïsme, le voueroit à la paresse. Ce n'est pas assez pour lui de s'occuper de la famille qui l'entoure, son cœur paternel porte sa touchante sollicitude sur un avenir éloigné ; il passe les mers, il se consacre aux travaux les plus pénibles pour des enfans qu'il ne verra jamais, pour des enfans qui naîtront des siens!..... Malheur au législateur qui voudroit éteindre ou réprimer de tels sentimens!..... Notre sauvage compren-

droit tout cela, il ne s'étonneroit donc point de voir des riches et des pauvres; mais pourroit-il concevoir que des gens sensibles et vertueux eussent un goût si passsionné pour le faste le plus frivole, lorsqu'ils n'ont point ces emplois éclatans qui obligent à une grande représentation? Pourquoi, diroit-il, cet énorme souper, préparé pour cent personnes qui ont bien dîné, lorsque dans ce quartier six cents personnes meurent de faim et manquent d'alimens depuis deux jours? Pourquoi cette fête où tout le monde s'ennuie, et qui coûte tant d'argent, quand cette même somme rendroit la vie à deux cents familles désespérées? Pourquoi cette jeune dame qui montre tant de sensibilité, et qui verse tant de pleurs à la Comédie Française, voit-elle d'un œil sec le vieillard infirme qui lui demande l'aumône, et la mère infortunée couverte de haillons, qui l'implore aussi avec son petit enfant dans les bras? Comment ces

tableaux ne lui déchirent-ils pas le cœur? — C'est qu'elle les voit continuellement. — L'habitude peut-elle endurcir sur des scènes si déplorables? Mais cette jeune dame va sans cesse à la comédie, et elle y pleure toujours? —Il est impossible de donner à tous les pauvres qu'on rencontre. — Raison de plus pour être ému, touché et profondément affligé. Mais d'ailleurs cette jeune dame ne donne pas autant qu'elle le pourroit; pourquoi dépense-t-elle tant d'argent chez mademoiselle Bertin et chez M. Baulard? — Mon ami, quand vous serez plus instruit, quand vous aurez acquis de la grâce, de l'élégance, un bon ton et de l'usage du monde, vous ne ferez plus des questions aussi déplacées. — Si toutes ces choses-là doivent m'ôter mon étonnement, je n'en veux point, etc., etc... Combien cet importun sauvage seroit plus pressant, s'il avoit lu l'Évangile! combien sa surprise augmenteroit!.... Ce qu'il y a de terrible

dans tout ceci, c'est que cet interrogatoire qu'il nous feroit, il faudra le subir un jour devant un tribunal tout-puissant et sans appel!.... Un juge suprême nous les fera, toutes ces questions! Que répondrons-nous?...

Il me semble que les valets et les soubrettes de comédie sont des personnages tout à fait épuisés. Les anciens les peignoient d'après nature, c'étoient les *esclaves favoris*, qui, élevés avec leurs jeunes maîtres, avoient reçu une sorte d'éducation qui leur donnoit un bon langage, de la finesse, de l'adresse et de la ruse. Molière, Regnard et quelques autres, les ont mis sur notre scène avec un talent supérieur, mais sans aucune vraisemblance; car, dans nos mœurs, les Crispins et les Martons sont des êtres imaginaires; tout ce qui n'est pas une imitation de la nature, doit nécessairement s'épuiser avec le temps. On peindra toujours avec succès des ta-

bleaux représentant des paysages, des fleurs et des hommes, tandis que l'architecture, qui est un art de convention et non un art imitatif, doit finir par n'offrir que des copies serviles, ou des inventions bizarres. Il paroît même que, depuis le siècle de Louis XIV, toutes les combinaisons les plus belles et les plus savantes sont épuisées. Il en est ainsi des Crispins, des Frontins, etc. Les auteurs ne trouvant point de modèles existans, se contentent de copier; et comme on sait d'avance avec certitude que ces personnages sont intéressés, poltrons, intrigans et fourbes, on les devine trop pour qu'ils puissent paroître amusans ou piquans. Il faut pourtant des confidens un peu subalternes; ne pourroit-on pas employer avec succès les *demoiselles de compagnie* et les *secrétaires* des grands seigneurs qui n'écrivent point? et les chimistes, les botanistes, les petits savans attachés à tant de gens riches qui ont des cabinets et

des laboratoires, mais qui d'ailleurs ne savent ni la chimie, ni la botanique? On pourroit peindre, d'après nature, ces nouveaux personnages; ces peintures du moins seroient vraies et seroient variées; enfin, avec ces nouveaux confidens, on auroit encore la ressource, pour compléter les intrigues, des véritables femmes de chambre et des vrais domestiques que l'on n'a jamais bien peints, parce qu'on n'a jamais fait jusqu'ici que suivre la tradition laissée par les anciens auteurs.

L'abbé Arnaud est aimable, quoiqu'il ait de l'affectation dans l'esprit, parce qu'il a du naturel dans le ton et dans les manières, et toutes ses phrases les plus apprêtées ont une heureuse apparence d'originalité. Il intéresse quand il parle, mais il ne faut ni le lire, ni se rappeler ce qu'il a dit; on l'écoute avec plaisir, le souvenir détruit cette impression; ce n'est que lorsqu'il est *pré-*

sent que l'on peut aimer son esprit, mais *absent, il a toujours tort.* Madame de*** est précisément tout le contraire; elle dit des choses fines, sensées, délicates; mais elle a un ton pédant, rempli d'afféterie, et tout le monde la trouve une précieuse ridicule. Elle a pourtant beaucoup de justesse dans l'esprit.

Quel dommage que M. de Lauzun ne sache pas apprécier la femme angélique et charmante que le ciel lui a donnée!.... Il a d'ailleurs tant d'excellentes qualités et tant d'esprit!... Quelqu'un se moquant de son goût pour mademoiselle Laurent, il convint qu'elle n'est point jolie, et qu'elle joue fort mal la comédie. Mais, ajouta-t-il, si vous saviez comme elle est bête et comme cela est commode! on peut parler devant elle des choses les plus importantes avec une sûreté!....

Madame de***, coquette encore à

cinquante ans, eut ces jours-ci une violente dispute avec le marquis de G***, et comme elle s'emportoit à l'excès : Calmez-vous, lui dit le marquis de G***; car je vous défie de me dire la plus piquante de toutes les injures : vous ne m'appellerez pas une vieille femme.

Madame de*** a toute la beauté qu'on peut avoir sans jeunesse, et avec une extrême maigreur, sa figure est noble, imposante et régulière. Le baron de Breteuil qui revient d'Italie, a dit d'elle en la voyant : C'est le *Colisée!* Malgré la majesté de cette image, on peut douter que madame de*** soit flattée d'un tel éloge. Quelle femme de quarante ans s'enorgueilliroit d'être comparée à la plus belle ruine du monde?

A la dernière course de chevaux, M. de*** a perdu sept mille louis. M. le comte de*** en a gagné six mille, et le

roi a parié un petit écu. C'est une leçon bien douce et de bien bon goût, sur l'extravagance des paris; mais personne n'en profitera. Je méprise tous les jeux où l'on peut se ruiner; ainsi je hais ces courses de chevaux; d'ailleurs, il me paroît affreux de chasser de leurs champs d'innocens bergers et leurs troupeaux, pour transformer une belle pelouse verte en un tapis de jeu : c'est profaner la nature. C'est bien assez de jouer dans les palais, dans les maisons, sans donner encore si publiquement ce pernicieux exemple à la classe d'hommes la plus innocente et la plus vertueuse.

Une louange donnée aux dépens d'un ami, quelque flateuse qu'elle puisse paroître, ne sauroit plaire qu'à la personne dont l'amour-propre a gâté le cœur.

Il y a des gens qui n'ont de succès dans le monde que par leurs défauts.

S'ils se corrigeoient de l'humeur, du caprice, de la brusquerie, ils deviendroient si communs, si médiocres, qu'on ne les remarqueroit plus. Il faut pourtant qu'ils ayent une sorte d'esprit, et que quelque circonstance particulière les ait mis à la mode. Si la marquise de*** n'avoit pas été long-temps dame d'honneur d'une grande princesse, si elle avoit une laideur moins extraordinaire, si elle étoit plus mesurée dans ses discours, si elle avoit des manières moins étranges, elle n'auroit certainement pas cette grande réputation d'esprit qui me paroît peu fondée, et elle ne passeroit pas pour la personne du monde la plus originale et la plus piquante. Elle a du naturel, mais on l'a tant louée, à cet égard, qu'elle en a trop; le naturel n'est véritablement agréable, dans une femme, que lorsqu'il s'allie avec la grâce, la douceur et la délicatesse. La marquise de*** peut paroître aimable lorsqu'elle est dans ses bons jours et

qu'on la rencontre rarement ; quand on la voit de suite, elle fatigue, parce qu'elle se répète et qu'elle n'a qu'un ton, une sorte de plaisanterie brusque, plus comique par ses manières et ses mines, que par ce qu'elle exprime. Lorsqu'elle a de l'humeur, elle devient absolument un enfant gâté; elle boude, grogne, hausse les épaules et tourne le dos sans répondre. Toutes ces choses sont plaisantes dans un beau grand salon, au milieu d'un cercle ennuyeux de personnes bien compassées et bien parfaitement uniformes par leur maintien. Cette disparate offre un contraste amusant qui fait rire; mais, dans une société intime, ce caractère fantasque et bourru ne peut qu'impatienter et déplaire. Les bons mots que l'on cite d'elle sont surtout remarquables par une certaine grossièreté d'expressions qui lui est particulière. En voici un qui a fait fortune. Madame de L***, toujours en mouvement, est étonnamment agis-

sante et leste pour une personne de soixante-huit ans. Quelqu'un la louant à ce sujet : *Oui*, dit la marquise de***, *elle a toute la vivacité que donnent les puces*.

Madame de F....., dans un autre genre, a des manières tout aussi singulières que celles de la marquise de***. Elle est légère, étourdie, et elle a des accès de gaîté qui ressemblent un peu à la folie ; mais, quoiqu'on ait la perfidie de s'amuser de ses travers, et de les exciter autant qu'on peut, ils ne réussissent point; elle est jeune et jolie, et elle trouve dans les femmes de sévères censeurs. Il est vrai aussi que la jeunesse et la beauté donnent à ces tournures extraordinaires quelque chose d'indécent. Si madame de F..... qui ne manque point d'esprit, étoit bien laide, elle ne paroîtroit qu'originale. C'est un Anglais qui a fait d'elle la meilleure critique. M. Horace Walpole, soupant avec elle, pour la première fois, en nom-

breuse compagnie, et voyant tout le monde occupé d'elle, et rire de ses folies, dit à l'oreille de son voisin : *Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison ?* Il n'est que trop commun dans la bonne compagnie de rencontrer des personnes qui manquent de principes, mais chacun y respecte cette morale de tradition dont l'opinion fait la seule base, cette espèce de code de société qui sert à conserver quelques idées estimables et délicates, à cacher plusieurs vices, et à rendre la vertu plus aimable. Les inclinations, les passions, les habitudes particulières, l'intérêt même, tout cède à cette morale de convention, tout s'y soumet. Par exemple, l'homme le plus ambitieux et le moins sensible ne sollicitera point la place que demande celui qui passe pour être son *ami intime*. La femme la plus humoriste et la plus dédaigneuse sera toujours chez elle polie, obligeante. Cette espèce d'hospitalité est mieux exercée en France

que dans aucun autre pays; c'est peut-être une des choses qui contribuent le plus, parmi nous, à l'agrément de la société. *On ne se fâche point, on ne se formalise point, on ne se moque point chez soi; on n'y montre ni humeur, ni dédain, ni sécheresse:* voilà des maximes qui sont généralement reçues et suivies. Madame de V*** est une preuve frappante de cette vérité: avec beaucoup d'esprit, elle est la personne du monde la plus moqueuse, la plus capricieuse et la plus dénigrante avec les gens qui ne lui plaisent pas. Rien de tout cela ne s'aperçoit chez elle; qui ne la verroit que là, seroit persuadé qu'elle est d'une politesse aimable et constante, d'une parfaite égalité d'humeur, et qu'elle est remplie de bonhomie. Il faut pourtant se faire une extrême violence pour savoir se composer ainsi. Nous avons tous assez de force pour nous vaincre, quand nous croyons véritablement que cet effort est

nécessaire. Ce propos vulgaire, *cela est plus fort que moi*, est une plate et mauvaise excuse. Avec tous ses défauts et une figure étrange, madame de V*** a, dit-on, inspiré de grandes passions et en inspire encore, à ce qu'on assure, quoiqu'elle ait près de cinquante ans. Elle a les plus jolis pieds (*chaussés*) et les plus jolies mains de Paris; d'ailleurs, elle est fort laide; elle a le plus grand nez connu de la ville et de la cour; elle fait elle-même sur cette espèce de difformité des plaisanteries qui ont beaucoup de grâce; elle prétend que son nez, exactement mesuré, est plus long que sa pantoufle, et ce fait singulier ne paroît à personne une exagération. La belle madame C***, qui n'a pas de quoi comprendre que l'esprit puisse dédommager du manque de beauté, ne regarde jamais le nez de Madame de V***, son amie, sans éprouver une pitié déchirante; et pour la consoler de ce malheur, elle lui parloit sans cesse de ses

mains et de ses pieds. Ces éloges, continuellement répétés, ont fini par excéder madame de V***, qui, pour s'en délivrer, pria secrètement le président de Périgni, de lui faire un jour une scène sur son nez, quand madame C*** recommenceroit ses louanges accoutumées. En effet, à la première occasion, et devant huit ou dix personnes qui n'étoient point dans cette confidence, Périgni coupa la parole à madame C***, qui se récrioit sur la délicatesse et la blancheur des mains de madame de V*** : Pour moi, dit-il, ce n'est point du tout là ce qui me charme dans madame de V***, je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés ; ce que j'aime le mieux en elle, c'est son nez. A cette incartade, tout le monde s'étonna, et madame C*** frémit : Oui, continua le président, son nez ; il est de si bonne amitié, si prévenant ; il me fait toujours des avances, tandis que ses mains et ses pieds me repoussent..... Le

président de Périgni dit des bons mots et fait de bonnes actions ; c'est l'un des hommes de la société le plus gai, le plus spirituel et le plus loyal. Puisque j'ai parlé de lui, je veux conter l'histoire du fameux fidéi-commis de madame de L***. J'en tiens les détails du président même, et de l'amie incomparable que j'ai perdue, et qui en fut l'héroïne.

Madame de L***, l'une des plus riches veuves de la finance, eut une conduite plus que légère, dont le scandale même devint apparemment une sorte de leçon morale pour ses deux filles, qui furent l'une et l'autre deux personnes si vertueuses et si parfaitement irréprochables. L'aînée, qui épousa M. de Louvois, étoit la plus petite femme que j'aye vue ; mais la taille la mieux proportionnée, de petites mains ravissantes, un beau teint, un joli visage, un air enfantin, rendoient cette petite figure charmante. La cadette avoit la beauté imposante et ma-

jestueuse de Minerve. Cette belle figure, qui, dès l'âge de seize ans, annonçoit la sagesse, n'étoit pas trompeuse. Mademoiselle de L***, élevée chez une mère coquette et galante, avec l'éducation la plus négligée, n'entendant que des entretiens frivoles ou dangereux, et ne recevant que de pernicieux exemples, devint la personne la plus pieuse, la plus austère pour elle-même, et la plus indulgente pour les autres. Un livre d'Évangiles qu'elle relisoit sans cesse, et qu'elle méditoit profondément, produisit ce miracle. Elle étoit si attachée à ce livre, d'une impression fine, et ne formant qu'un petit volume, qu'elle le portoit toujours dans son sac ou dans ses poches, et qu'elle l'a soigneusement conservé toute sa vie..... Il a malheureusement passé dans mes mains ; je ne possède rien de plus précieux et qui me soit plus cher..... (1).

(1) On verra, dans la suite de ces *Souvenirs*,

L'unique talent (celui de la danse) que madame de L*** désirât donner à sa fille, fut précisément la seule chose que mademoiselle de L*** ne voulut pas apprendre; on ne la contraignit point à cet égard dans son enfance; mais lorsqu'elle eut quatorze ou quinze ans, le maître de danse reparut : il ne fut pas mieux accueilli. Madame de L***, la questionnant sur cette répugnance si constante, sa fille lui répondit : *Je veux me réserver une bonne raison pour ne jamais aller au bal.* On fut très-effrayé de cette réponse : madame de L*** en conclut que sa fille avoit le projet de se faire religieuse; elle chargea Périgni, son ami intime, de l'interroger à cet égard. Mademoiselle de L*** assura qu'elle avoit le désir de se conduire sagement dans le monde,

---

ce que devint ce livre dont il est parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage. *Note de l'Éditeur.*

et non le dessein d'y renoncer. Le résultat de cet entretien fut que le président lui promit de lui donner secrètement les sermons de Massillon et de Bourdaloue, qu'elle n'avoit jamais lus. Quelques jours après, il les lui apporta mystérieusement. Depuis ce moment, Périgni devint le confident et l'ami de mademoiselle de L***. Il avoit cinquante ans, et elle entroit dans sa seizième année.

M. et madame de Louvois logeoient chez madame de L*** : c'étoit même une des conditions du mariage, madame de L*** n'ayant pas voulu se séparer de cette fille chérie, qu'elle aimoit beaucoup mieux que l'autre. M. de Louvois eut avec sa belle-mère des manières légères et des procédés ridicules; madame de L*** prit de l'humeur, et sut mauvais gré à sa fille de ne pas la partager. Madame de Louvois adoroit son mari; cette tendresse étoit à tous égards si peu fondée, que l'on pouvoit

presque la regarder comme une foiblesse; mais une mère surtout devoit la respecter : c'est ce que ne fit pas madame de L***. Dans son dépit contre son gendre, elle eut assez peu de principes et de raison pour instruire sa fille des infidélités et des déréglemens de son gendre. Par cette indigne conduite, elle perdit entièrement la confiance de madame de Louvois, et elle fit son malheur sans la guérir. L'aigreur réciproque devint extrême, les tracasseries et les explications de mauvaise foi se multiplièrent; enfin, un jour que madame de L*** étoit allée dîner à la campagne, M. de Louvois, qui avoit secrètement loué une maison, quitta brusquement celle de sa belle-mère, sans l'en avoir prévenue; il déménagea en quelques heures, et emmena sa femme. Ce procédé bizarre et malhonnête mit le comble au ressentiment et à la colère de madame de L*** : en vain madame de Louvois écrivit les lettres les plus

soumises, et vint se présenter chez sa mère, on lui renvoya ses lettres toutes cachetées ; la porte lui fut toujours fermée ; madame de L*** lui fit dire qu'elle ne la recevroit et ne lui pardonneroit jamais ; et malheureusement elle tint parole. Elle résista avec une fermeté extravagante et barbare aux représentations de ses amis, aux pleurs et aux supplications de mademoiselle de L***, qui intercéda avec ardeur et persévérance pour sa malheureuse sœur ; mais, victime de sa propre rigueur, elle éprouva un dérangement de santé, qui devint une maladie chronique très-dangereuse ; plus ses forces s'affoiblissoient, plus son ressentiment sembloit s'accroître ; ou, pour mieux dire, sa haine dénaturée achevoit de détruire en elle les principes de la vie ; une mère implacable peut-elle vivre ?... Lorsqu'on vit sa fin approcher, on lui reparla de madame de Louvois, elle imposa silence. On tâcha, mais avec

aussi peu de succès, de ranimer en elle quelques sentimens religieux. Le curé de sa paroisse vint sans être appelé; il lui parla de sacremens, elle ne répondit rien; il prononça le nom de madame de Louvois, et madame de L*** lui dit d'un ton terrible : *Sortez, monsieur.* Il s'éloigna, et resta dans un cabinet voisin. Cependant mademoiselle de L*** avoit fait entrer furtivement sa sœur, et la tenoit cachée. Dans un moment qu'elle crut favorable, elle se jeta à genoux au chevet du lit de sa mère, et, baignée de larmes, elle implora pour sa sœur un pardon maternel. *Taisez-vous*, fut la seule réponse qu'elle obtint. Madame de Louvois passa quatre jours et quatre nuits sur une chaise de paille dans l'antichambre de sa cruelle mère..... Madame de L*** n'admit dans sa chambre que Périgni et sa fille cadette; cette dernière recueillit plusieurs discours qui lui firent penser que sa mère méditoit une vengeance qui

pût lui survivre...... Le cinquième jour madame de L*** étant à la dernière extrémité, mais avec toute sa connoissance, demanda son notaire, et fut enfermée avec lui plus de deux heures. Durant ce temps, mademoiselle de L*** voulut entretenir Périgni sans témoins, et elle lui tint ce discours : Vous êtes, monsieur, l'homme du monde que j'estime le plus, et j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. Je n'ai nulle connoissance des affaires; mais je sais qu'il est des moyens d'éluder les lois, et qu'en les employant, ma mère pourroit déshériter ma sœur, et je crois que tel est son projet. Toutes mes intentions sont droites ; cependant je n'ai que dix-sept ans : à cet âge on peut se démentir, ou suivre de mauvais conseils ; je veux me lier par un engagement irrévocable.... Vous, monsieur, que je regarde comme un père, recevez donc la parole d'honneur que je vous donne solennellement, de rendre à ma sœur, si elle est

déshéritée, non pas une partie du bien, mais la moitié tout entière qui lui reviendroit naturellement. Maintenant, continua-t-elle, je suis tranquille sur ce point; me voilà dans l'impossibilité de manquer à ce devoir. Périgni fut profondément attendri de cette démarche; ce qui le frappa le plus dans cette jeune personne, qui toute sa vie avoit montré le caractère le plus ferme, fut cette modeste et vertueuse défiance d'elle-même, et la précaution qu'elle prenoit de se lier de manière à ne pouvoir changer de résolution. En effet, ce trait est admirable, il peint une âme angélique, et une vertu véritablement chrétienne. Le soir de ce même jour, mademoiselle de L*** et le président firent une dernière tentative en faveur de madame de Louvois; ils osèrent déclarer qu'elle veilloit dans l'antichambre depuis cinq jours : alors, madame de L***, élevant la voix, prononça avec fureur ces horribles paroles :

Je la maudis. Sa malheureuse fille, placée contre la porte entr'ouverte, les entendit, et s'évanouit..... Après ce dernier effort d'une haine monstrueuse, madame de L*** tomba dans une effrayante et longue agonie; elle mourut au point du jour. Si elle eût eu de la religion, si elle eût voulu recevoir ses sacremens, elle auroit reçu sa fille dans ses bras, et, malgré l'inconcevable dureté de son cœur, elle auroit pardonné.....

Mademoiselle de L*** voulut aller dans un couvent, on la conduisit à Pantemont.

Par son testament, madame de L***, donnoit au président de Périgni toute sa fortune (environ cent mille livres de rentes), ses terres, ses revenus, son mobilier, ses diamans; enfin, sans exception, tout ce qu'elle avoit possédé. Périgni accepta ce *fidéi-commis*, et suivant l'intention de la testatrice, il remit toute cette fortune à mademoi-

selle de L***, qui partagea avec sa sœur, et si scrupuleusement que, dans le compte de l'argenterie, elle fit rompre en deux une cuillère de vermeil qui formoit un nombre impair, afin d'en envoyer une moitié à madame de Louvois. Cette dernière mourut sans enfans peu d'années après, et toute sa fortune retourna dans les mains pures et généreuses qui la lui avoient cédée. Mademoiselle de L***, un an après la mort de sa mère, épousa le comte de Custines. Nulle jeune personne n'est entrée dans le monde avec une réputation plus désirable, et n'y fut accueillie d'une manière plus distinguée et plus flatteuse. Sa conduite avec sa sœur, dont Périgni avoit publié tous les détails, inspiroit pour elle l'admiration la mieux fondée. Il étoit dans sa destinée de ne devoir qu'à elle seule ses vertus et sa réputation; elle n'eut, pour la conduire dans le monde, ni guide, ni mentor; sa belle-mère vivoit en Lorraine; et cependant

sans surveillance et sans conseils, elle ne fit pas une faute; parce que, ferme dans ses principes et timide dans ses démarches, elle ne fit pas une étourderie. Elle avoit infiniment d'esprit, et elle ne l'employa jamais qu'à perfectionner sa raison et son caractère : riche, jeune et belle comme un ange, elle mena toujours une vie sédentaire, n'allant à la cour que par devoir, aux spectacles que par complaisance, ne paroissant jamais au bal; et quoiqu'elle eût beaucoup de vivacité, elle étoit si indulgente, elle avoit tant de douceur et de simplicité, que son goût pour la retraite et son austérité ne ressembloient qu'à la paresse. Lorsqu'on paroissoit le croire, elle en étoit charmée : J'aime mieux, disoit-elle à ses amis, que l'on m'accuse d'indolence que de singularité. Elle n'étoit ni une épouse, ni une mère, ni une amie *indolente*. On n'a jamais eu plus d'activité pour remplir ses devoirs domestiques et pour obliger

et servir ses amis. Ce portrait, loin d'être flatté, est bien inférieur à son modèle. Il me reste une amie charmante, la comtesse d'Har***, qui fut aussi la sienne, et qui peut dire combien je suis loin d'exagérer..... Madame de Custines vécut six ans dans le monde avec la considération personnelle et l'existence d'une femme de quarante ans, dont la conduite auroit toujours été parfaite. Une fluxion de poitrine termina en cinq jours cette vie si pure et si exemplaire. Son mari étoit à cent lieues, et madame d'Har*** dans une terre. J'étois à Paris, je ne la quittai ni jour ni nuit; et quand je ne l'aurois pas aimée passionnément, je n'oublierois jamais cette mort édifiante..... Elle eut toujours toute sa tête, et ne s'abusa pas un moment sur son état. Chaque jour, je lui faisois tout haut de longues lectures de piété, dans son petit livre d'Evangiles ou dans l'Imitation. Elle étoit calme, douce, silencieuse; elle ne faisoit point

de phrases, il n'y avoit rien à citer d'elle; mais Raphaël ou le Poussin auroient voulu la peindre; sa physionomie exprimoit tout ce qui pouvoit toucher profondément dans sa situation, la pieuse résignation, le sentiment et la sérénité. Sur la fin du quatrième jour, M. Tronchin jugea qu'elle ne passeroit pas le cinq. Ce jour terrible étoit un dimanche, elle avoit reçu tous ses sacremens la veille, et à sept heures du matin, elle me conjura d'aller à la messe. Elle ne souffroit plus, elle étoit si belle, si tranquille, que je ne pouvois me persuader qu'elle fût à la mort. Pressée par elle d'aller à l'église, je demandai des *Heures* à une de ses femmes; madame de Custines me dit de prendre son livre chéri d'Évangiles, à la tête duquel se trouvoit l'ordinaire de la messe. Une pensée confuse et douloureuse me rendit immobile; je savois qu'elle ne *prêtoit* jamais ce livre..... Je la regardai, et ses grands yeux noirs, si expressifs

et si parlans, ne me confirmèrent que trop ce que j'avois pressenti.... Sa femme de chambre me donnant le livre : Prenez-le donc, répéta-t-elle d'un ton ému .... Je le reçus, ce livre sacré, avec un sentiment inexprimable : hélas! c'étoit un don!..... Tremblante, et ne pouvant parler, je m'approchai du lit, j'embrassai mon angélique amie avec toute la tendresse et toute la douleur qu'on peut ressentir. Elle me serra dans ses bras, en me disant à voix basse : *Gardez-le toujours*..... Mes pleurs inondèrent son visage... Je m'échappai, et je ne la revis plus; quand je revins, elle avoit cessé d'exister.... On regrette doublement une personne dont tout l'avenir offroit une si douce perspective. Son mari est un honnête homme, un brave et bon militaire; il remplira sûrement une carrière honorable : ses enfans sont charmans à tous égards; ils annoncent tant d'esprit et de vertus! elle eût été une épouse et une mère si

heureuse!.... Ah! pourquoi la Providence n'a-t-elle pas accordé à cette femme si pieuse et si parfaite, ce bonheur promis au juste, celui de voir les enfans de ses petits-enfans!.... (1)

Les princes français meurent de peur de manquer de grâces.

Les princes étrangers ne craignent que de ne pas paroître affables et obligeans : aussi sont-ils parlans et polis, tandis que les nôtres sont timides et ne savent pas dire un mot à ceux qu'ils connoissent peu. Ils aiment mieux avoir l'air dédaigneux, que de paroître gauches. Si j'élevois des princes, je ne leur parlerois jamais de *grâces*, et je les accoutumerois, de bonne heure, à causer sur toutes sortes de sujets, avec des

(1) Pour lui épargner l'horreur de voir périr sur un échafaud son mari et son fils. *Note de l'Editeur.*

gens du monde, des savans, des hommes de lettres et des artistes.

Le jeu *des bateaux* est toujours fort à la mode. On vous suppose dans un bateau prêt à périr avec les deux personnes que vous aimez, ou que vous devez aimer le mieux, et ne pouvant en sauver qu'une; et l'on a l'indiscrétion et la cruauté de vous demander quel choix vous feriez! Ce jeu, qui ne me paroît pas fort gai, plaît beaucoup dans ce moment. On a fait, pour la comtesse Amélie, un bateau bien embarrassant; il étoit rempli par sa mère, qui ne l'a point élevée, qu'elle connoît à peine, et par sa belle-mère qu'elle aime avec la plus vive tendresse. Elle a répondu: *Je sauverais ma mère, et je me noierois avec ma belle-mère.*

La langue française a des noms pour tous les vices, et pour tout ce qui en dérive. Elle est complète et riche à cet égard, mais elle est pauvre dans le genre contraire. Par exemple, nous

avons le mot *remords*, et nous ne pouvons pas exprimer, par un seul mot, la satisfaction intérieure que fait éprouver le souvenir d'une action magnanime. Nous avons le mot *envieux*, et le caractère opposé n'a point de nom. Il est vrai que si ce mot existoit, on ne pourroit l'employer que bien rarement, mais assurément on l'appliqueroit à M. d'Anteroche. C'est un homme qui n'a reçu de la nature ni assez d'esprit, ni assez d'agrémens pour attirer sur lui l'attention des autres; il a très-peu de fortune: ainsi son existence, dans le monde, n'est nullement brillante. Il est bon, mais il ne comprend guère les raffinemens de la délicatesse et de la sensibilité. Comme il n'a jamais causé d'ombrage, il n'a jamais eu d'ennemis, et il ne connoît ni ne conçoit la haine. N'ayant inspiré ni passion, ni grand attachement, l'amitié n'est pour lui que de la bienveillance. Il jouit d'une santé parfaite; on lui voit toujours un

visage épanoui, riant et fleuri. Il n'est pas joueur, il n'est pas chasseur; il n'a qu'un goût, celui de la bonne chère en nombreuse compagnie; il a des idées extrêmement simples sur les plaisirs de la société; il les fait consister, non dans le choix des personnes, mais seulement dans un grand rassemblement d'hommes et de femmes, dans un beau salon bien éclairé. Je ne crois pas que, durant toute sa vie (il a 50 ans), il ait été admis dans un petit cercle particulier, ni qu'il l'ait désiré. Certain de n'être jamais remarqué, il ne craint pas de se perdre dans la foule; au contraire, il la cherche comme l'asile qui lui convient; et par un heureux instinct, il ne se plaît que là. Sa naissance lui assure l'entrée de toutes les grandes maisons ouvertes. Il est invité aux noces, aux fêtes, aux cérémonies de la société. Sa vie n'est remplie que des événemens qui arrivent dans le monde, et son bonheur se compose, sinon de celui des autres, du

moins de tout ce qui le forme dans son opinion. Se marie-t-on, sa joie est extrême, il ira à la noce. Une femme accouche-t-elle heureusement, il est charmé; au bout de trois semaines elle recevra, sur sa chaise longue, les visites de tous ceux qui se présenteront. Meurt-on, il s'afflige réellement, il suivra l'enterrement (ce qui est une petite consolation); mais la maison sera fermée pendant plusieurs semaines, ou même plusieurs mois : aussi les *veuvages*, surtout, lui causent une véritable peine. Mais comme il est heureux, lorsqu'il y a un compliment à faire! Il y a vingt ans qu'il a quitté le service, et il n'en prend pas moins d'intérêt à toutes les promotions qui se font; il n'existe pas un colonel et un brigadier qu'il n'ait félicités avec effusion de cœur; sa joie est toujours proportionnée à l'élévation du grade, et pour celui de maréchal de France, elle va presque jusqu'au transport. Ce ca-

ractère lui fit faire, il y a deux ou trois ans, un plaisant quiproquo. On faisoit une promotion. A cette même époque, M. de ***** découvrit les déréglemens inconcevables de sa femme, et avec un tel éclat, que tout Paris en fut instruit. M. de ***** dit publiquement qu'il va demander une lettre de cachet pour faire enfermer dans un couvent cette malheureuse jeune personne, âgée de vingt-deux ans; il écrit en conséquence au ministre. Le lendemain il part pour Versailles. Tout le monde savoit ce qu'il venoit y solliciter. M. d'Anteroche, qui ne s'informe jamais des nouvelles scandaleuses, ignoroit parfaitement tout cela; mais, comme à son ordinaire, très-curieux d'apprendre les noms de ceux qui ont obtenu des grades, il arrive à Versailles, chez le ministre, en même temps que M. de *****. Il y avoit à cette audience un monde prodigieux. Le ministre fait sa ronde, et en approchant de M. de *****, qui

étoit à côté de M. d'Anteroche, il lui dit : *Monsieur, votre affaire est faite.* Il parloit de la lettre de cachet de madame de ***; mais M. d'Anteroche, croyant qu'il s'agissoit de la promotion, et que M. de **** y étoit compris, embrasse ce dernier avec transport, en s'écriant : Mon ami, je t'en fais mon compliment, cela ne me surprend point : tu n'as que ce que tu mérites assurément bien, cela ne pouvoit te manquer..... M. de **** rougit, pâlit, veut s'esquiver ; M. d'Anteroche le retient de force, en s'extasiant sur sa *modestie*, et en répétant que cet événement est très-simple, que tout le monde s'y attendoit, et que lui, qui parle, l'a prédit..... Enfin, le malheureux M. de **** s'échappe ; toute l'assemblée éclate de rire, et M. d'Anteroche sort sans être désabusé, en disant : Je soutiendrai toujours que ceci n'est qu'une justice rendue à M. de ****, et dont personne ne devroit s'étonner.

On se moque beaucoup des gens de finances qui font rapidement une immense fortune; sur les théâtres et dans la société, on s'acharne à les couvrir de ridicule; je trouve bien que ces prodigieuses fortunes, acquises si promptement, peuvent paroître un peu suspectes, mais rien n'autorise à blâmer sans connoissance de cause et sans preuves : aussi les sarcasmes sur nos millionnaires ne tombent communément que sur leur personnel et sur l'emploi qu'ils font de leurs richesses. Il est surprenant que, depuis tant de siècles, les inépuisables plaisanteries faites sur le luxe des parvenus, n'en ayent pas corrigé quelques-uns du goût de la magnificence. On *étale* pour briller; et quand l'*étalage* ne produit constamment que d'amères moqueries, comment ne prend-on pas une apparence modeste! On ne pardonnera jamais le faste éclatant aux financiers, puisqu'on ne le pardonne pas aux nôtres, qui sont en général de meil-

leure compagnie que dans les autres pays, et qui font, à beaucoup d'égards, un emploi noble de leur fortune. M. de Montmartel étoit mort quand je suis entrée dans le monde; mais j'ai entendu conter de lui des traits admirables de bonté et de générosité. On en cite aussi de Samuel Bernard. M. de la Poplinière, que Voltaire a surnommé *Mécène* un peu légèrement, a eu le tort de ne *protéger* que des chanteurs et des musiciens, et d'en remplir sa maison; mais il avoit beaucoup d'esprit; il a fait un roman agréable (1), de jolies chansons, et plusieurs comédies de société. Ce qui vaut mieux encore, il étoit bienfaisant, et marioit tous les ans six pauvres filles.

On a fait les vers suivans, pour être mis au bas de son portrait gravé :

Ce sage, des arts le Mécène,
Par ses propres talens, pleins de célébrité,
Est au sein de Plutus l'homme de Diogène,
Et le plus tendre ami qu'ait eu l'humanité.

---

(1) Intitulé *Daïra*.

Cet éloge étoit exagéré, mais il n'étoit pas ridicule, et c'est beaucoup. M. de la Borde est simple dans ses manières, d'un commerce agréable et d'une extrême obligeance.

M. de Beaujon est aussi bon, aussi généreux que magnifique; sa vaste maison est une petite république, dans laquelle tout le monde est heureux. Loin d'avoir la tyrannie, si commune, de forcer ses gens au célibat, il les engage tous à se marier, et il loge et nourrit leurs femmes et leurs enfans. Quand ces derniers sont en âge de travailler, il les place chez des artisans, et paie leur apprentissage. Il recueille le fruit de cette bonté touchante; il a des domestiques sages, sédentaires et affectionnés; enfin, M. de Beaujon a fondé un hospice pour les pauvres malades; ne faut-il donc pas lui pardonner de coucher dans un lit qui représente une corbeille de roses! on doit avoir des idées si douces et si riantes, quand on peut faire

autant de bien!.... Pour moi, si je voulois peindre la douceur du sommeil de l'homme bienfaisant, je le représenterois couché sur un lit de fleurs; c'est lui qui dort paisiblement, c'est pour lui qu'on auroit dû inventer tous ces emblêmes gracieux, consacrés à l'Amour et à la Beauté... Les passions ne dorment point, ou dorment si mal!.... La volupté du sommeil et le charme des songes ne sont goûtés que par l'innocence et la vertu.

J'aime la société des vieilles personnes spirituelles qui ne parlent point d'elles, qui en même temps se plaisent à conter des anecdotes du temps passé: outre que je m'instruis agréablement avec elles, j'ai remarqué que toutes ces personnes-là sont franches, bonnes et sensibles. Une autre observation que j'ai faite, c'est qu'en général toutes les femmes de soixante ans, dont la jeunesse a été souillée par des honteux égaremens, sont très-froides et très-

silencieuses sur le passé, ou n'en parlent qu'avec sécheresse, et souvent même, avec une sorte de morosité. Les souvenirs, pour elles, sont remplis d'amertume, et naturellement elles les repoussent.

La vieille marquise de Rochambeau, qui a toujours été une personne très-vertueuse, est, à soixante-quinze ans, une aimable *conteuse*. J'ai recueilli d'elle, aujourd'hui après dîner, un trait assez drôle de feu madame la duchesse d'Orléans. Voici cette espiéglerie : *Le père* (M. d'Etréhan) (1), qui avoit alors environ cinquante ans, et cette figure étrange et ridicule qu'il devoit avoir à vingt-cinq, un jour, après dîner, au Palais-Royal, s'endormit profondément dans le salon, au coin du feu, ce qui ne produisit au-

(1) On ne l'appeloit dans la société que *le Père*, quoiqu'il n'eût jamais eu de femme ni d'enfans.

cune sensation dans la société, tant qu'il y eut du monde, parce que, suivant sa coutume, il ne s'étoit nullement mêlé de la conversation, et qu'il ne se trouvoit là que pour attendre l'heure de l'opéra. Tout le monde s'en alla, il ne resta, avec madame la duchesse d'Orléans, que madame de B***. Cette dernière se mit à rire en apercevant cette figure endormie. On chercha quelle niche on pourroit lui faire, et on imagina de le coiffer avec un petit bonnet à *papillons*, fait en carcasse, comme on les portoit dans ce temps; on y ajouta une jolie rose artificielle, posée coquettement sur l'oreille; madame la duchesse d'Orléans et madame de B*** lui attachèrent tout cela délicatement et solidement sur sa perruque, sans le réveiller; ensuite, elles lui mirent du rouge et une demi-douzaine de mouches, appelées alors des *assassins*. Pendant cette toilette, il ronfla sans discontinuer; et lorsqu'on

eût fini, on fit dire aux valets de chambre et aux valets de pieds de ne témoigner aucune surprise, lorsque M. d'Etréhan passeroit pour s'en aller. Alors on le réveille, et on l'avertit que l'opéra étoit commencé. Il s'y rendit sur-le-champ, en passant par les appartemens et les petits corridors du palais. Sa loge étoit au premier rang, près le théâtre et très en vue; en y entrant, il ne manqua pas de se pencher en avant, pour voir si la salle étoit pleine, et pour lorgner les petites loges des gens de sa connoissance. Aussitôt, à l'aspect de cette singulière figure, un rire général s'éleva dans la salle; *le Père*, pour découvrir la cause de cette gaîté, se montra mieux encore au public, en sortant le corps à moitié de sa loge, et en regardant de tous côtés; les rires redoublèrent, de longs applaudissemens s'y joignirent, et l'on fit un tel tapage, que le spectacle en fut interrompu....... *Le Père* répétoit toujours :

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?..... Mademoiselle Fel, une chanteuse, entrant dans sa loge, en lui présentant un miroir, le lui apprit.....

M. d'Etréhan est un vieillard qui se porte fort bien, qui n'a jamais manqué une représentation d'opéra ; on croiroit que c'est un vœu qu'il a fait, tant son exactitude, à cet égard, est scrupuleuse. Tout ce qu'il se permet, c'est de sacrifier un acte ou deux, mais il faut qu'il comparoisse dans sa loge. D'ailleurs, il n'arrive dans une maison que pour dîner ou pour souper; il mange, et ne parle point, à moins qu'il ne soit question de l'opéra; il dit alors quelques mots, surtout si l'on parle des *ballets*, car c'est la chose qui l'intéresse le plus. Il n'a pris aucun parti dans la querelle des Gluckistes et des Piccinistes : pourvu qu'il y ait toujours des opéras et des ballets, c'est tout ce qu'il lui faut; il ne manque pas un bal masqué, il s'y promène gravement, sans

attaquer personne ; il n'y va que par *bienséance*, parce que cela s'appelle *le bal de l'Opéra*. Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé *le Père ;* car il n'a rien de vénérable ni dans ses *mœurs* ni dans sa personne. Si une femme ne l'appeloit pas *mon Père*, elle auroit l'air d'une provinciale, ce qui oblige, en quelque sorte, à se lier avec lui, afin d'acquérir le droit de lui donner ce titre. Ainsi ce surnom lui a valu, dans le monde, une sorte de considération qu'il n'auroit jamais eue sans cela. Sa constance pour l'opéra ne lui a pas été inutile sous ce rapport, on en rit, on en parle ; au défaut d'agrément ou de caractère, une singularité sert souvent à donner dans la société une espèce d'existence. Il n'y a rien de pis qu'une complète insipidité qui ne fournit rien à la conversation ; le ridicule même vaut mieux que la nullité.

Je ne connois rien de moins spirituel que tous les *surnoms* donnés et reçus

dans la société. M. de Saint-Chamand, surnommé l'*Amour*, a toujours été fort laid, et le peu de soin qu'il prend de sa personne, ajoute à cette disgrâce naturelle un défaut plus désagréable encore. Un jour que, voulant aller au bal, il demandoit un conseil pour se bien déguiser, on lui répondit : Mon ami, mets une chemise blanche. Le surnom de *Poule*, donné à madame de Flavacour, qui a, dit-on, été si belle, n'est pas plus heureux.

On a surnommé le marquis de Choiseul, *le beau Danseur*, parce qu'en effet il danse à merveille; mais on pouvoit lui donner un surnom plus intéressant, qu'il a bien mérité par un caractère très-estimable et par une action noble et touchante, que je conterai demain, car il est trop tard pour l'écrire ce soir.

M. DE CHOISEUL (surnommé *le beau Danseur*), veuf depuis quelques mois, après deux ans de mariage, est, avec raison, inconsolable de la mort de sa femme, qui étoit, par sa beauté, par son caractère et par sa conduite, l'une des plus charmantes personnes que j'aye jamais connues. M. de Choiseul a très-peu de fortune, et sa femme en avoit une immense. Mais il fut stipulé sur son contrat de mariage, que si elle mouroit sans enfans, non-seulement tout son bien retourneroit à sa famille, mais encore *tous les bijoux, tous les diamans qu'elle se trouveroit avoir au jour de son décès*, clause singulière dont on a beaucoup parlé dans le monde, parce que ses parens, malgré leur richesse, ne lui donnèrent pas pour deux mille écus de diamans. Cette clause n'empêcha pas le marquis de Choiseul de donner à sa femme, quelques jours après la noce, de très-beaux bracelets de diamans. Cette jeune personne qu'il

aimoit avec passion, eut mal à la poitrine un an après son mariage; le mal ne fit point de progrès pendant six mois, mais, au bout de ce temps, elle tomba tout à coup dans un état qui fit tout craindre pour sa vie. Elle n'avoit point eu d'enfans. On assaya en vain tous les remèdes; les plus grands médecins, consultés, déclarèrent enfin à M. de Choiseul que sa maladie étoit parvenue au dernier période, qu'il n'y avoit plus d'espérance, et que madame de Choiseul n'avoit pas quinze jours à vivre. Cependant, par un bonheur commun dans cette maladie, madame de Choiseul, jusque-là n'avoit point eu d'inquiétude sérieuse; elle conservoit toute sa tête, toute sa tranquillité d'esprit, et elle avançoit doucement vers la tombe, avec la sérénité de l'innocence, et toutes les illusions de l'espérance et de l'amour. Néanmoins elle s'aperçut que son mari, qu'elle adoroit, ne pouvoit ni vaincre ni dissimuler sa pro-

fonde tristesse : ce fut pour elle un trait de lumière, elle vit sa mort dans les yeux éteints et rouges de celui qu'elle aimoit, et elle la vit avec horreur ! M. de Choiseul l'étudioit avec trop de soin pour ne pas remarquer qu'elle étoit enfin éclairée sur son état; et son cœur fut déchiré en pensant que cette connoissance empoisonneroit ses derniers jours, et sans doute en précipiteroit le terme. Alors, faisant sur lui-même un effort surnaturel (s'il en est de tels quand on les croit utiles à ce qu'on aime), il parut chez sa femme avec une physionomie ouverte et le ton de la gaîté; il lui fit la fausse confidence d'un chagrin imaginaire qu'il prétendoit avoir eu, et il parvint, sinon à la tranquilliser entièrement, du moins à diminuer ses craintes. Le lendemain, il fit en quelques heures l'acquisition d'un superbe collier de diamans, qui lui coûta quarante-huit mille francs; et il engagea, pour l'acheter, la petite

terre qu'il possédoit. Ce marché fait, il alla trouver sa femme : Mon amie, lui dit-il, voilà une emplette que je viens de faire pour toi ; ce collier ne m'a coûté que deux mille louis, il vaut davantage ; c'est pourquoi je me suis pressé de l'acheter, quoique nous ne soyons qu'au mois de septembre, et que je sache que tu ne pourras t'en parer que cet hiver, car tu n'as plus maintenant que la foiblesse inséparable d'une longue maladie ; mais dans deux mois, j'en suis certain, tu seras en état de sortir, et ce collier sera une belle parure pour les bals de la cour.... Pendant ce discours, madame de Choiseul regardoit avec ravissement son mari, l'espérance et la joie renaissoient dans son cœur, tout ce qu'elle éprouvoit se peignoit sur son visage, et M. de Choiseul jouit pendant quelques instans de l'illusion qu'il causoit, quoiqu'il ne pût la partager. Depuis ce jour, madame de Choiseul n'eut pas la moindre inquié-

tude ; elle montroit ses diamans à tout ce qui venoit la voir : outre le plaisir qu'elle éprouvoit à faire valoir la magnificence de son mari, il sembloit qu'elle assurât, en la produisant, cette preuve prétendue de sa prochaine guérison. Elle vécut encore près de trois semaines, elle goûta la vie jusqu'au dernier moment, elle expira doucement entre les bras de son mari.... Après sa mort, sa famille voulut rendre le collier de diamans à M. de Choiseul, il le refusa avec toute la fierté de la douleur. L'accepter eût été détruire en quelque sorte une action si noble et si délicate (1).

Voici un trait singulier du fameux médecin Chirac, que je tiens de M. de Schomberg. Chirac étoit à l'extrémité,

(1) M. de Choiseul s'est remarié. Il eut le bonheur de trouver une seconde femme digne de le consoler de la perte de la première.

de la maladie dont il mourut; après quelques jours de délire, la tête lui revint à moitié; tout à coup il se tâte le pouls : J'ai été appelé trop tard, s'écrie-t-il ; l'a-t-on saigné? Non, lui répond-on. Eh bien ! reprit-il, c'est un homme mort. Et il dit vrai.

Le baron de Buzenval est très-aimable, il a du naturel, de la grâce dans l'esprit et de la gaîté ; il est Suisse pourtant. Voici un joli mot de sa jeunesse, qui est *très-français*. Il revenoit sain et sauf de l'armée, et il envioit les jeunes gens qui, dans cette campagne, avoient eu l'honneur d'être blessés. Il fut à la chasse, et par la maladresse d'un des chasseurs, il reçut une blessure assez considérable à l'épaule. Comme on l'en plaignoit : En effet, dit-il, c'étoit à l'armée qu'il falloit recevoir cela, *mais c'est toujours un coup de fusil.*

Le chevalier de D*** est certainement

l'homme de la société qui a poussé le plus loin l'éxagération de démonstrations et d'expressions. Ces jours passés, l'ambassadeur de Suède, louant un air de l'opéra nouveau, ajouta : Cet air est véritablement divin. Cette louange parut froide au chevalier : Qu'appelez-vous *divin !* s'écria-t-il ; non-seulement il est divin, mais il est..... Il fut forcé de s'arrêter, maudissant la langue française qui ne lui fournissoit pas une seule expression plus forte que ce mot si foible *divin*. Eh bien ! cet homme enthousiaste et passionné ne sait point la musique, ne l'aime point, ne l'écoute pas. Il est à cet égard, ainsi que sur toutes les autres choses qui le transportent, comme ces écrivains dépourvus de sensibilité, qui, ne pouvant parler le doux langage du cœur, tâchent de prendre le ton véhément d'une passion désordonnée, car il est plus facile de feindre le délire que le sentiment.

Madame la comtesse de C*** est encore belle. Rien n'est plus piquant que le contraste de sa figure et de ses manières avec le genre de son esprit. Elle a une beauté majestueuse, quelque chose d'imposant et d'un peu dédaigneux dans son maintien; elle parle avec lenteur et l'air de la nonchalance, et elle est accueillante quand on lui plaît; elle a l'imagination très-vive, et en général sa conversation est remplie de saillies plaisantes. On la craint, parce qu'elle n'épargne pas ceux dont elle croit avoir à se plaindre, et qu'elle est capable, contre tout usage, de se venger par un mot insultant, au milieu même du cercle le plus nombreux. M. M*** avoit mal parlé d'elle, et elle se promit de lui faire une scène publique; elle tint parole. Un soir, elle arriva au Temple, chez M. le prince de Conti; c'étoit un lundi, jour des grands soupers; il y avoit cent cinquante personnes, et, entr'autres, M. M***.

Madame de C***, arrivée près de M. le prince de Conti, lui dit qu'en traversant la salle, au milieu de tant de monde, elle avoit pensé s'en aller, tant elle étoit troublée : En effet, madame, répondit en riant M. le prince de Conti, vous êtes si timide !.... Jugez-en, monseigneur, reprit-elle ; j'avois tellement perdu la tête, que j'ai fait la révérence à M. M***. Ce trait n'est pas délicat, je ne le cite que parce qu'il prouve qu'il est de certains caractères qui ont l'intrépidité de braver les convenances avec un sang-froid que je ne conçois pas. Madame de C*** n'ignoroit certainement pas qu'une scène semblable étoit la chose du monde la plus étrange, et ce fut par cette même raison qu'elle la fit. Il ne faudroit pas mettre un trait de ce genre dans un ouvrage d'imagination, il n'auroit nulle vraisemblance aux yeux de ceux qui connoissent le monde ; il donne l'idée d'un caractère très-singu-

lier, mais il ne peint point du tout le monde.

Je ne connois rien d'insipide comme madame de **. On ne peut même lui savoir gré de ses bonnes qualités : elle n'est pas médisante, parce qu'elle ne voit rien, n'est frappée de rien. Elle n'est pas haineuse, elle n'a ni rancune, ni humeur, parce qu'elle oublie tout et n'est sensible à rien. Elle a des torts sans pouvoir s'en douter, faute de délicatesse; elle imite, sans en avoir le projet, les gens avec lesquels elle vit, comme une glace qui représente les objets qui passent devant elle.

Il y a des gens que l'on peint en entier, en disant : *Ils sont bas*. Ils ne sont ni méchans, ni vindicatifs, ni dépravés, *ils sont bas*. S'ils manquent d'esprit, il faut dire : *ils sont plats*.

Les femmes sont *tenaces* en amour,

cela est tout simple; qui veut perdre de grands frais?..... Et les hommes, qu'ont-ils risqué?

J'ai mis les devises à la mode. J'en ai donné beaucoup. D'autres personnes en ont inventé de fort jolies. La meilleure de toutes est celle de madame de Meulan; c'est un brin de violette à moitié caché sous l'herbe, avec ces mots: *Il faut me chercher.* Cette charmante devise convient parfaitement à une personne si réservée et si aimable, quand on la connoît (1). Madame de S*** a pris pour devise une épingle, avec ces mots: *Je pique, mais j'attache.* J'étois brouillée avec une personne que j'estimois et que j'aimois, M. M*** nous a raccommodées; il m'a demandé un cachet avec une devise, j'ai fait graver

(1) C'est la mère de l'aimable auteur du roman plein d'esprit et d'intérêt, intitulé *la Chapelle d'Ayton.*

sur le cachet une aiguille à coudre, avec ces mots : *Je raccommode, je réunis.* J'ai donné pour devise, à une jeune bonne mère de mes amies, un nid d'oiseau, rempli de petits nouvellement éclos; la mère, posée sur le bord du nid, leur apporte un petit rameau qu'elle tient dans son bec. Voici l'*âme* de cet emblême : *Pourvu qu'ils vivent!*..... Un homme de lettres (M. de Champfort) a pris cette devise : Une tortue ayant la tête hors de son écaille, et étant atteinte d'une flèche qui la lui perce; et pour *âme*, des mots latins, dont le sens est : *Heureuse, si elle eût été entièrement cachée* (1). Une belle devise fut celle du régiment de cavalerie du grand

(1) Cette devise est très-remarquable, en ce qu'elle fut prophétique. Si cet homme infortuné avoit été obscur, ou s'il avoit pu se *cacher* dans le temps de la terreur, il vivroit encore. Cette devise rappelle celle de Fouquet, qui eut le même genre de singularité. Fouquet avoit dans ses armes un écureuil; il prit pour devise

Condé, elle représentoit un feu qui commence à s'allumer, avec ces mots ;

Splendescam, da materiam.
Plus j'aurai de matière, et plus j'aurai d'éclat.

Une femme de ma connoissance, voulant exprimer qu'elle est *soucieuse* et *pensive*, a pris pour devise un bouquet de *soucis* et de *pensées*, ce qui est de très-mauvais goût. Les fleurs et les plantes ne peuvent être des symboles que par leurs propriétés naturelles, ou par celles que la mythologie leur attribue, ou enfin par l'usage consacré par les anciens. Ainsi l'aphodèle est une plante funéraire, le cyprès est l'emblême de la douleur, le laurier est celui

cet écureuil, qu'il plaça entre huit lézards et un serpent, animaux qui se trouvoient dans les armes de Colbert et de Le Tellier, ses ennemis. L'*âme* de cette devise étoit : *Je ne sais où ils m'entraînent*. En effet, il fut *entraîné* où il n'avoit pas prévu qu'on pût le conduire.

de la gloire, etc.; mais prendre le *souci* pour le symbole des *soucis moraux*, c'est faire un jeu de mots très-ridicule. L'*immortelle* est un bon emblême de la constance, parce que son nom ne lui vient que d'une propriété naturelle, celle de ne point se flétrir, de durer toujours. — Je voudrois que l'usage de prendre une devise fût universel. Chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret, ou prend une sorte d'engagement.

Je compte partir incessamment pour la Suisse.

L'EMPEREUR, dans son voyage en France, a gagné tous les cœurs. Durant mon séjour à Rome, j'avois déjà entendu beaucoup parler de ce prince dont tout le monde faisoit l'éloge, même les artistes, qui assuroient que nul amateur ne se connoissoit mieux en peinture et ne parloit si bien des arts. Ce

seroit un petit mérite dans un souverain, s'il n'avoit que celui-là; mais il est certain qu'il a d'ailleurs des connoissances solides et très-étendues. Le cardinal de Bernis m'a dit qu'il avoit infiniment d'esprit. Il m'a conté que lorsque l'Empereur entra au Conclave, il quitta son épée, suivant l'usage, et la remit au cardinal de Bernis, qui la lui rendit en lui disant : *Sire, gardez-la pour défendre l'église.*

Ici, l'Empereur a eu les plus grands succès, par sa politesse, sa simplicité, et l'instruction qu'il a montrée. Il a été accueilli avec anthousiasme dans toutes les provinces de France qu'il a parcourues. On prétend qu'à Cherbourg, se promenant sur le port, un des officiers, chargé de l'accompagner, écartant rudement le peuple, l'Empereur lui dit: Calmez-vous, monsieur, il ne faut pas tant de place pour faire passer un homme. On a beaucoup loué ce mot; il ne me plaît pas, il manque de vérité.

Un souverain sait très-bien qu'il lui faut *plus de place* qu'à un homme ordinaire. Sa modestie consiste à ne point s'enivrer des éloges, et non à rabaisser ses prérogatives. Son affabilité n'est aimable que lorsqu'il est impossible de la soupçonner d'hypocrisie, et qu'elle lui laisse toute la dignité qui peut donner l'éclat à ce rang suprême. Il me semble qu'un souverain doit être populaire, non par des manières et un ton vulgaires, mais par une bonté solide, utile, paternelle : les trônes sont si au-dessus de nous, que le seul bon goût pourroit faire desirer que ceux qui les occupent eussent toujours quelque chose d'imposant dans leur maintien, dans leur extérieur, dans leur langage; il me paroîtroit tout simple qu'ils ne parlassent qu'en beaux vers. Le grand Condé disoit qu'*il n'y a pas de plaisir à obéir à un sot* : on pourroit dire aussi qu'il n'y a pas de plaisir à rendre des hommages à celui qui les reçoit sans no-

blesse et sans dignité ; les recevoir ainsi, est même une sorte d'insulte ; c'est paroître les trouver exagérés et ridicules : et quel air dans un souverain ! Au reste, ces réflexions ne tombent qu'à demi sur l'Empereur, puisqu'il n'étoit qu'*incognito* à Cherbourg. A Nantes, il partit de son auberge à la petite pointe du jour ; il trouva, dans la cour, sa voiture entourée de toutes les jeunes dames de la ville, toutes excessivement parées : l'Empereur, après les avoir saluées, dit, en les regardant : *Voilà une si charmante aurore, qu'elle promet plus d'un beau jour.*

Un trait que j'aime mieux que tout cela, est celui-ci :

Il passa le bois de Rosny, tandis qu'il dormoit dans sa voiture ; quand il se réveilla, il en étoit à un quart de lieue. Se rappelant que Sully avoit, durant les guerres civiles, vendu ce bois pour en donner l'argent à Henri IV, alors dénué de tout, l'Empereur ordonna aux pos-

tillons de retourner sur leurs pas et de rentrer dans le bois, voulant mesurer, par ses yeux, l'étendue du sacrifice qu'un grand homme et un sujet affectionné avoit fait, dans un moment de détresse, à l'un de nos plus grands rois (1).

Je pars demain pour la Suisse.

De Berne.

J'AI été voir Michel Shuppach, empyrique célèbre, fixé avec sa famille sur le haut d'une montagne, où l'on respire l'air le plus pur, et d'où l'on découvre une vue admirable. Cet homme n'a, dit-on, aucune instruction ; il n'a point fait d'études, mais il guérit presque tous les malades qui vont se mettre en pension chez lui, ce qu'on attribue

---

(1) Ce bois est immense : Sully en retira trente mille francs, somme énorme dans ce temps, qu'il donna tout entière à Henri IV.

au régime qu'il prescrit et à la salubrité de l'air de sa montagne. On appelle cela de la charlatanerie; mais les vrais charlatans ne cherchent point la solitude, ils sont dans les villes. Michel Shuppach fait faire à ces malades de longues promenades; il les oblige à se coucher de bonne heure, à se lever avec le jour, à travailler à la terre à des heures réglées, à se contenter d'une nourriture simple et saine; tout cela ne vaut-il pas mieux que des pilules et des médecines? Il y a dans la maison une chambre qu'on appelle *la chambre pour l'insomnie.* On n'y entend d'autre bruit que celui d'une chute d'eau qui va toujours, et qui, par son murmure monotone, doit en effet provoquer le sommeil. Voilà encore un remède que je préférerois à l'opium. Je désirerois dans cette maison un peu de bonne musique de temps en temps (car, comme remède, il ne faut pas la prodiguer), et je voudrois encore que Michel Shuppach sût bien par-

ler les langues vivantes, qu'il eût de l'esprit, de la sensibilité, une conversation agréable, et alors ce médecin philosophe, sur sa montagne, seroit le premier médecin de l'univers pour toutes les maladies chroniques.

De Lausanne.

Voici un trait intéressant, que m'a conté l'amie intime de M. Tissot (1). Ce dernir étoit en commerce de lettres depuis quinze ans avec le célèbre Zimmermann, premier médecin du roi d'Angleterre, et homme de lettres très-distingué. M. Tissot sollicitoit depuis long-temps son ami, qu'il n'avoit jamais vu, de venir passer quelques mois en Suisse. M. Zirmmermann s'y décida enfin; il quitte l'Angleterre, traverse

(1) Ce trait n'a été recueilli ni dans la vie de Zimmermann, ni dans celle de Tissot. Il est vrai dans tous ses détails, c'est pourquoi on le rapporte ici.

rapidement la Suisse, et arrive à Lausanne. Mais en entrant dans la maison de son ami, il apprend que M. Tissot est sans connoissance et à l'extrémité, d'une fièvre maligne; M. Zimmermann s'établit dans la chambre du malade, le soigna, le veilla et le guérit. M. Tissot, en revenant à la vie, connut tout ce qu'il devoit à l'amitié; mais à peine étoit-il convalescent, que M. Zimmermann tomba dangereusement malade, et M. Tissot lui rendit tous les soins qu'il avoit reçus de lui. M. Zimmermann recouvra la santé, et passa un an à Lausanne. La liaison de ces ces deux hommes vertueux et célèbres devint intime, et dura jusqu'à la mort.

De Genève.

Je compte aller demain à Ferney, voir M. de Voltaire. Je n'avois point pour lui de lettres de recommandation; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujous bien reçues. Je lui ai écrit pour

lui demander la permission d'aller chez lui; il n'y avoit dans mon billet ni esprit, ni prétentions, ni fadeurs, et j'ai daté du mois d'août. M. de Voltaire veut qu'on écrive du mois d'*Auguste*. Cette petite pédanterie m'a paru une flatterie, et j'ai écrit fièrement du mois d'août. Le philosophe de Ferney m'a fait une réponse très-gracieuse; il m'annonce qu'en ma faveur, il quittera ses pantoufles et sa robe de chambre, et il m'invite à dîner et à souper.

De Genève.

J'ai passé neuf heures avec M. de Voltaire; voilà une journée mémorable qui doit être détaillée dans le journal d'une voyageuse; je conterai avec simplicité, comme à mon ordinaire, ce que j'ai observé et ce que j'ai senti.

Quand j'ai reçu la réponse aimable de M. de Voltaire, il m'a pris tout à

coup une espèce de frayeur, qui m'a fait faire des réflexions inquiétantes. Je me suis rappelé tout ce qu'on m'a conté des personnes qui vont pour la première fois à Ferney. Il est d'*usage* (surtout pour les jeunes femmes) de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir, et même en général de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire; on se précipite dans ses bras, on balbutie, on pleure, on est dans un trouble qui ressemble à l'amour le plus passionné. Voilà l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y est tellement accoutumé, que le calme et la seule politesse la plus obligeante ne peuvent lui paroître que de l'impertinence ou de la stupidité. Cependant je suis naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens que je ne connois pas; je n'ai jamais eu le courage de donner une louange *en face* à ceux avec lesquels je ne suis pas intimement liée; il me semble qu'alors tout éloge est suspec

de flatterie, qu'il ne sauroit être de bon goût, et qu'il doit déplaire ou blesser. Je me promis pourtant, non pas de faire une scène pathétique, mais de me conduire de manière à ne pas causer un grand étonnement, c'est-à-dire que j'ai pris la résolution, pour n'être pas ridicule, de sortir de ma simplicité habituelle, et d'être moins réservée, et surtout moins silencieuse.

Je suis partie de Genève d'assez bonne heure, suivant mon calcul, pour arriver à Ferney avant l'heure du dîner de M. de Voltaire; mais m'étant réglée sur ma montre qui avançoit beaucoup, je n'ai connu mon erreur qu'à Ferney. Il n'y a guère de gaucherie plus désagréable que celle d'arriver trop tôt pour dîner chez les gens qui s'occupent et qui savent employer leur matinée; je suis sûre que j'ai coûté une ou deux pages à M. de Voltaire; ce qui me console, c'est qu'il ne fait plus de tragédies; je ne l'aurai empêché que d'écrire

quelques impiétés, quelques lignes licensieuses de plus........ Cherchant de bonne foi tous les moyens de plaire à l'homme célèbre qui vouloit bien me recevoir, j'avois mis beaucoup de soin à me parer; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs. J'avois un fâcheux pressentiment que mes prétentions en ce genre seroient les seules qui dussent avoir quelques succès. Durant la route, je tâchai de me ranimer en faveur du fameux vieillard que j'allois voir; je répétois des vers de la *Henriade* et de ses tragédies, mais je sentois que, même en suppposant qu'il n'eût jamais profané son talent par tant d'indignes productions, et qu'il n'eût fait que les belles choses qui doivent l'immortaliser, je n'aurois eu en sa présence qu'une admiration silencieuse. Il seroit permis, il seroit simple de montrer de l'enthousiasme pour un héros, pour le libérateur de la patrie, parce que, sans instruction et sans esprit, on peut appré-

cier de telles actions, et que la reconnoissance semble autoriser l'expression du sentiment qu'elles inspirent; mais lorsqu'on se déclare le partisan passionné d'un homme de lettres, on annonce qu'on se croit en état de juger souverainement tous ses ouvrages, on s'engage à lui en parler, à disserter, à détailler ses opinions : combien toutes ces choses sont déplacées dans la jeunesse, et surtout dans une femme!...... Je menois avec moi un peintre allemand qui revient d'Italie (M. Ott); il a beaucoup de talent et très-peu de littérature, il sait à peine le français, et il n'a jamais lu une ligne de M. de Voltaire; mais sur sa réputation, il n'en a pas moins pour lui tout l'enthousiasme *désirable*. Il étoit hors de lui en approchant de Ferney; j'admirois et j'enviois ses transports, j'aurois voulu pouvoir en prendre quelque chose. On nous a fait passer devant une église sur le portail de laquelle ces mots sont écrits :

Voltaire a élevé ce temple à Dieu.

Cette inscription m'a fait frémir, elle ne peut paroître que l'extravagante ironie de l'impiété, ou l'inconséquence la plus étrange. Enfin, nous arrivons dans la cour du château, nous descendons de voiture; M. Ott étoit ivre de joie, nous entrons; nous voilà dans une antichambre assez obscure. M. Ott aperçoit sur-le-champ un tableau, et s'écrie : *c'est un Corrége !* Nous approchons; on le voyoit mal, mais c'étoit en effet un beau tableau original du Corrége, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là. Nous passons dans le salon; il étoit vide. Je vis dans le château cette espèce de rumeur désagréable que produit une visite inopinée qui survient mal à propos; les domestiques avoient un air effaré, on entendoit le bruit redoublé des sonnettes qui les appeloient, on alloit et venoit précipitamment, on ouvroit et fermoit brusquement les portes; je regardai à

la pendule du salon, et je connus avec douleur, que j'étois arrivée trois quarts d'hure trop tôt, ce qui ne contribua pas à me donner de l'aisance et de la confiance. M. Ott vit à l'autre extrémité du salon un grand tableau à l'huile dont les figures sont en demi-nature; un cadre superbe et l'honneur d'être placé dans le salon annonçoient quelque chose de beau. Nous y accourons; et à notre grande surprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule, représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes, et en faisant des grimaces effroyables (1).

---

(1) Tout le monde a vu à Ferney cet étrange tablau, ainsi que tous les voyageurs qui ont passé dans ce lieu; j'ai même entendu dire que

M. Ott fut indigné du dessin et du coloris, et moi de la composition. Comment peut-on placer cela dans son salon! disois-je. Oui, reprenoit M. Ott, et quand on laisse un tableau du Corrége dans une vilaine antichambre!...... Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre génevois qui en a fait présent à M. de Voltaire; mais il me paroît inconcevable que ce dernier ait le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. Enfin, la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paroître madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, et madame de Saint-J..... Ces dames m'annoncèrent que M. de Voltaire viendroit bientôt. Madame de Saint-J......., qui est fort aimable, et que je ne connoissois pas du tout, est établie pour tout l'été à Ferney; elle appelle M. de Voltaire, *mon*

---

quelques anglais en avoient fait mention dans leurs ouvrages.

philosophe, et il l'apelle *mon papillon*. Elle portoit une médaille d'or à son côté; j'ai cru que c'étoit un ordre, mais c'est *un prix d'arquebuse* donné par M. de Voltaire, et qu'elle a gagné ces jours-ci; une telle adresse est un exploit pour une femme. Elle m'a proposé de faire un tour de promenade, ce que j'ai accepté avec empressement; car je me sentois si refroidie, si embarrassée, je craignois tellement l'apparition du maître de la maison, que j'étois charmée de m'échapper un moment afin de retarder un peu cette terrible entrevue. Madame de Saint-J.... m'a conduite sur une terrasse, de laquelle on pourroit découvrir la magnifique vue du lac et des montagnes, si l'on n'avoit pas eu le mauvais goût d'établir sur cette belle terrasse un long berceau de treillage tout couvert d'une verdure épaisse qui cache tout. On n'entrevoyoit cette admirable perspective que par de petites lucarnes où je ne pouvois passer

la tête; d'ailleurs, le berceau est si bas que mes plumes s'y accrochaient partout. Je me courbois extrêmement; et comme pour me rapetisser encore, je ployois beaucoup les genoux, je marchois à toute minute sur ma robe, je chancelois, je trébuchois, je cassois mes plumes, je déchirois mes jupons; et dans l'attitude la plus gênante, je n'étois guère en état de jouir de la conversation de madame de Saint-J...... qui, petite, en habit négligé du matin, se promenoit fort à son aise, et causoit très-agréablement. Je lui demandai en riant si M. de Voltaire n'avoit pas trouvé mauvais que j'eusse vulgairement daté ma lettre du mois d'août? Elle me répondit que non; mais elle ajouta qu'il avoit remarqué que je n'écrivois pas avec son ortographe. Enfin, on vint nous dire que M. de Voltaire entroit dans le salon; j'étois si harassée, et en si mauvaise disposition, que j'aurois donné tout au monde

pour pouvoir me trouver transportée dans mon auberge à Genève...... Madame de Saint-J...... me jugeant d'après ses impressions, m'entraîne avec vivacité; nous regagnons la maison, et j'eus le chagrin, en passant dans une des pièces du château, de me voir dans une glace; j'étois ébouriffée et toute décoiffée, et j'avois une mine véritablement piteuse et tout à fait décomposée. Je m'arrêtai un instant pour me rajuster, ensuite je suivis courageusement madame de Saint-J...... Nous entrons dans le salon, et me voilà en présence de M. de Voltaire....... Madame de Saint-J......... m'invita à l'embrasser, en me disant avec grâce, *il le trouvera très-bon*. Je m'avançai gravement avec l'expression du respect que l'on doit aux grands talens et à la vieillesse; M. de Voltaire me prit la main et me la baisa; je ne sais pourquoi cette action si commune m'a touchée, comme si cette espèce d'hommage n'étoit pas aussi vul-

gaire que banale; mais enfin je fus flattée que M. de Voltaire m'eût baisé la main, et je l'embrassai de très-bon cœur, intérieurement, car je conservai toute la tranquillité de mon maintien. Je lui présentai M. Ott, qui fut si transporté de s'entendre nommer à M. de Voltaire, que je crus qu'il alloit faire une scène; il s'empressa de tirer de sa poche des miniatures qu'il avoit faites à Rome; malheureusement, l'un de ces tableaux représentoit une Vierge avec l'Enfant Jésus, ce qui fit dire à M. de Voltaire plusieurs impiétés aussi plates que révoltantes; je trouvai qu'il étoit contre les devoirs de l'hospitalité et contre toute bienséance, de s'exprimer ainsi devant une personne de mon âge, qui ne s'affichoit pas pour *esprit fort*, et qu'il recevoit pour la première fois; extrêmement choquée, je me tournai du côté de madame Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle : il changea d'entretien, parla de l'Italie et

des arts comme il en écrit, c'est-à-dire sans connoissance et sans goût; je ne dis que quelques mots qui exprimoient que je n'étois pas de son avis. Il ne fut question de littérature, ni avant, ni après le dîner, M. de Voltaire ne jugeant pas, je crois, que cette conversation dût intéresser une personne qui s'annonçoit d'une manière aussi peu brillante. Néanmoins il soutint l'entretien avec politesse, et même quelquefois avec galanterie pour moi.

On se mit à table; et pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable; il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue-tête, avec une telle force, qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli; la salle à manger est très-sonore, et sa voix de tonnerre y retentissoit de la manière la plus effrayante. On m'avoit prévenue de cette manie qui est si hors d'usage devant des étrangers, et l'on voit parfaitement en effet que c'est une

habitude; car ses gens n'en paroissent tre ni surpris, ni le moins du monde troublés. Après le dîner, M. de Voltaire, sachant que j'étois musicienne, a fait jouer madame Denis du clavecin; elle a un jeu qui transporte, en idée, au temps de Louis XIV; mais ce souvenir-là n'est pas le plus agréable que l'on puisse se retracer de ce beau siècle. Elle finissoit une pièce de *Rameau*, lorsqu'une jolie petite fille de sept ou huit ans entra dans la chambre, et vint se jeter au cou de M. de Voltaire, en l'appelant *papa*; il reçut ses caresses avec grâce; et comme il vit que je contemplois ce tableau si doux avec un extrême plaisir, il me dit que cette enfant appartenoit à la petite-fille du grand Corneille qu'il a mariée : combien j'eusse été touchée dans ce moment, si je ne m'étois pas rappelé ses *Commentaires*, où l'injustice et l'envie se trahissent si maladroitement!....... Dans ce lieu on est à chaque instant blessé par des contrastes

bizarres; et sans cesse l'admiration y est suspendue et même détruite par des souvenirs odieux et par des disparates révoltantes. M. de Voltaire reçut plusieurs visites de Genève, ensuite il me proposa une promenade en voiture; il fit mettre ses chevaux, et nous montâmes dans une berline, lui, sa nièce, madame de Saint-J....... et moi; il nous mena dans le village pour y voir les maisons qu'il a bâties et les établissemens bienfaisans qu'il a formés : il est plus grand là que dans ses livres, car on y voit partout une ingénieuse bonté, et l'on ne peut se persuader que la même main qui écrivit tant d'impiétés, de faussetés et de méchancetés, ait fait des choses si nobles, si sages et si utiles. Il montre ce village à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il en parle simplement, avec bonhomie; il instruit de tout ce qu'il a fait, et cependant il n'a nullement l'air de s'en vanter, et je ne connois personne qui pût en faire au-

tant. En rentrant au château, la conversation a été fort animée; on parloit avec intérêt de ce qu'on avoit vu; je ne suis partie qu'à la nuit. M. de Voltaire m'a proposé de rester jusqu'au lendemain après dîner, mais j'ai voulu retourner à Genève. Tous les portraits et tous les bustes de M, de Voltaire sont très-ressemblans, mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux : je m'attendois à les trouver brillans et remplis de feu; ils sont en effet les plus spirituels que j'aye vus, mais ils ont, en même temps, quelque chose de velouté et une douceur inexprimable; l'âme de Zaïre est tout entière dans ces yeux-là; son sourire et son rire, extrêmement malicieux, changent tout à fait cette charmante expression. Il est fort cassé, et sa manière gothique de se mettre le vieillit encore; il a une voix sépulcrale qui lui donne un ton singulier, d'autant plus qu'il a l'habitude de parler excessivement haut, quoiqu'il ne soit pas sourd. Quand il

n'est question ni de la religion, ni de ses ennemis, sa conversation est simple et naturelle, sans nulle prétention; et par conséquent (avec un esprit tel que le sien) parfaitement aimable : il m'a paru qu'il ne supportoit pas que l'on eût, sur aucun point, une opinion différente de la sienne; pour peu qu'on le contredise, son ton prend de l'aigreur et devient tranchant; il a certainement beaucoup perdu de l'usage du monde qu'il a dû avoir, et rien n'est plus simple : depuis qu'il est dans cette terre, on ne va le voir que pour l'enivrer de louanges, ses décisions sont des oracles, tout ce qui l'entoure est à ses pieds; il n'entend parler que de l'admiration qu'il inspire, et les exagérations les plus ridicules dans ce genre, ne lui paroissent maintenant que des hommages ordinaires. Les rois même n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée, du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries; on n'entre point

en conversation avec eux, leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie, à la cour, est obligée d'avoir de la pudeur, et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney; elle y est véritablement grotesque; et lorsque, par l'habitude, elle peut plaire sous de semblables traits, elle doit nécessairement gâter le goût, le ton et les manières de celui qu'elle séduit. Voilà pourquoi l'amour-propre de M. de Voltaire est singulièrement irritable; et pourquoi les critiques lui causent ce chagrin puéril qu'il ne peut dissimuler. Il vient d'en éprouver un très-sensible. L'Empereur a passé tout près de Ferney; M. de Voltaire, qui s'attendoit a recevoir la visite de l'illustre voyageur, avoit préparé des fêtes, et même fait des vers et des couplets, et malheureusement tout le monde le savoit. L'Empereur a passé sans s'arrêter, et sans faire dire un seul mot. Comme il

approchoit de Ferney, quelqu'un lui demanda s'il verroit M. de Voltaire? L'Empereur répondit sèchement : *Non, je le connois assez;* mot piquant, et même profond; qui prouve que ce prince lit en homme d'esprit et en monarque éclairé.

De Zug, ce dimanche.

M. DE B*** est venu me chercher à sept heures du matin, pour me faire voir la chose la plus intéressante de ce lieu, le cimetière public. Je n'en ai vu la description dans aucun voyageur; c'est pourquoi je vais la faire ici.

Toutes les tombes de ce cimetière sont exactement semblables; une pierre carrée, grisâtre et polie, de trois pieds de haut, contenant l'épitaphe, et surmontée d'une grande croix bien travaillée, dorée et très-brillante : telle est la composition uniforme de tous ces

monumens. Chaque tombe est entourée des plus belles fleurs de jardin. On peut dire, sans figure, qu'elles sont arrosées de larmes; car la tendresse maternelle, la piété filiale, l'amour et l'amitié les cultivent. Tous ces tombeaux sont séparés par de petits fossés, afin que les fleurs, plantées et soignées par les parens et les amis, ne soient pas confondues ensemble. Le cimetière est vaste, entouré seulement d'une palissade à hauteur d'appui, par-dessus laquelle on découvre les montagnes majestueuses qui forment, de ce côté, une perspective admirable. Ce lieu sert de promenade publique; on y respire un air embaumé : je n'ai vu, dans aucun parterre, une telle profusion de fleurs odoriférantes. Malheur à la main profane qui oseroit en cueillir une! cette action seroit regardée comme une espèce de sacrilége. Les jours de fête, surtout, le cimetière offre un coup-d'œil enchanteur ; outre les arbustes qui entourent

les tombeaux, les croix dorées sont ornées de couronnes et de guirlandes de fleurs suspendues à leurs branches, et la pierre même des tombes en est couverte. Comme c'est aujourd'hui dimanche, j'ai joui de ce tableau, qui retrace les anciens usages de la Grèce; j'ai vu des jeunes filles et des vieillards apporter ces offrandes, et les déposer avec attendrissement sur les tombes : ils gardoient le silence, mais ce culte mélancolique et touchant n'a besoin ni d'hymnes ni de langage; l'action seule dit tant de choses! elle exprime la tendresse, le respect, les regrets et la fidélité : le costume pittoresque des habitans de la Suisse ajoute à l'intérêt de ce spectacle.

Toutes les épitaphes des tombes sont écrites en langue vulgaire, comme en Angleterre.

Ces hommages rendus à la mémoire de ceux qu'on a aimés, ont sans doute une grande influence sur les mœurs; ils

entretiennent les idées morales les plus touchantes et les plus utiles; ils font servir à l'instruction publique les plus grandes calamités de la vie humaine, la mort et la douleur. Les bornes de pierre placées sur les chemins, n'indiquent aux voyageurs que des distances; les tombeaux dispersés sur la terre, nous montrent le but inévitable de la route entière! Les méditations sur les tombeaux ne sont pas toujours lugubres; on peut en faire là de si consolantes! c'est là qu'on se sent détaché d'une multitude de petits intérêts qui tourmentent, sans produire une illusion de bonheur; c'est là qu'on pense avec plus de grandeur, et que les passions et la vanité se calment; c'est enfin là qu'on peut se résigner à l'injustice, au malheur, et pardonner l'ingratitude! La tombe n'est obscure et silencieuse que pour l'impie; mais pour l'âme religieuse, une lumière éclatante perce et dissipe les ténèbres de la mort, et l'on entend s'élever du fond

de cet abîme, la voix pénétrante de l'éternelle vérité......

Les anciens payoient des *pleureuses* mercenaires, qui suivoient les enterremens en déchirant leurs vêtemens et poussant de grands cris : cet usage antique se retrouve encore en Suisse. Il est probable qu'originairement les pleurs et les gémissemens n'étoient pas simulés; mais quand les mœurs s'altérèrent, les épouses, les filles et les mères prétendirent sans doute qu'elles étoient trop sensibles pour avoir le courage de suivre les convois; elles se dispensèrent de ce devoir, et les pleureuses à gages les remplacèrent (1). C'est encore quelque chose de conserver ces signes de douleur; c'est dire publiquement qu'on doit s'affliger pour de telles pertes : les peuples, moins vertueux, ont retran-

(1) On n'a jamais payé des *pleureurs*; chez tous les peuples, et dans tous les temps, la vive sensibilité n'a été attribuée qu'aux femmes.

ché toutes ces pieuses démonstrations. Si une nation parvenoit au dernier degré de corruption, elle retrancheroit encore les pompes funèbres et le deuil; alors, débarrassés des entraves de la bienséance, l'épouse sans pudeur et le fils dénaturé oseroient se montrer dans les fêtes publiques le lendemain même de la mort d'un époux ou d'une mère; alors on verroit à découvert toute la dureté des mauvais cœurs, et ce scandaleux exemple en pervertiroit beaucoup d'autres.

En France, on a, par degrés, diminué l'austérité du deuil; les veuves, jusqu'à ce qu'elles soient remariées, ne peuvent paroître en habit de cour qu'avec un voile noir, qui semble devoir interdire l'éclat d'une grande parure. J'ai ouï dire aux vieilles dames de la cour, qu'en effet jadis il eût été ridicule de porter des fleurs avec ce voile funèbre, fût-on quitte du deuil depuis plusieurs années : d'ailleurs, ce voile

étoit long et très-ample; aujourd'hui, il est si petit qu'on l'aperçoit à peine. Enfin, Louis XVI a diminué la durée des deuils presque de moitié; c'est, dit-on, en faveur de nos manufactures: nouvelle preuve que le luxe se trouve toujours en opposition avec les bonnes mœurs.

En Hollande, une veuve porte le deuil deux années, et durant les six premiers mois, elle est entièrement voilée lorsqu'elle sort.

Pourquoi la piété filiale est-elle, à la Chine, un sentiment si exalté? c'est que nulle nation ne rend aux morts des hommages plus éclatans, et que les Chinois ont conservé l'usage de porter, pendant trois ans, le deuil d'un père ou d'une mère.

Le lendemain de mon arrivée ici, j'ai vu Gessner; c'est un bon grand homme que l'on admire sans embarras, avec

qui l'on cause sans prétentions; et que l'on ne peut voir et connoître sans l'aimer. J'ai fait, avec lui, une promenade délicieuse sur les bords charmans de la Sil et de la Limmath. C'est là, m'a-t-il dit, qu'*il a rêvé toutes ses idylles*. Je n'ai pas manqué de lui faire cette question oiseuse que l'on fait toujours aux auteurs célèbres, afin de n'être jamais de leur avis, quelle que soit la réponse. Je lui ai demandé quel est celui de ses ouvrages qu'il aime le mieux; il m'a dit que c'est *le Premier Navigateur*, parce qu'il l'a fait pour sa femme, dans les commencemens de leurs amours. Cette réponse m'a désarmée, et je veux aussi préférer le *Premier Navigateur* à *la Mort d'Abel*.

Gessner m'a invitée à l'aller voir dans sa maison de campagne; j'avois une extrême curiosité de connoître celle qu'il a épousée par amour, et qui l'a rendu poëte; je me la représentois sous les traits d'une bergère charmante, et

j'imaginois que l'habitation de Gessner devoit être une élégante chaumière, entourée de bocages et de fleurs, que l'on n'y buvoit que du lait, et que, suivant l'expression allemande, *on y marchoit sur des roses*. J'arrive chez lui, je traverse un petit jardin, uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'églogues et d'idylles, qui furent tout à fait bouleversées, en entrant dans le salon, par une fumée de tabac qui formoit un véritable nuage, au travers duquel j'aperçois Gessner, fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse, et tricotant; c'étoit madame Gessner. Mais la bonhomie de l'accueil du mari et de la femme, leur union parfaite, leur tendresse pour leurs enfans, leur simplicité, retracent les mœurs et les vertus que Gessner a chantées; c'est toujours une idylle et l'âge d'or, non en brillante

poésie, mais en langue vulgaire et sans parure. Gessner dessine et peint supérieurement à la gouache, le paysage; il a peint tous les sites champêtres qu'il a décrits. Il m'a donné une gouache ravissante de son ouvrage.

J'ai vu aussi, à Zurich, le fameux Lawater. Je crois beaucoup aux physionomies, mais j'ai des *principes*, à cet égard, très-différens de ceux de Lawater; il tire les siens des *formes*, et son système est démenti par une infinité de visages; il est impossible de réfuter le mien, ce qui m'autorise à le croire parfait. Je ne juge que par l'expression du sourire, ma science ne peut se communiquer; elle n'a point de règles, elle est un don de la nature; au reste, je ne fais que la renouveler. Les Grecs l'ont connue, et lui donnèrent un nom qui signifioit *divination par le rire*. Les sourires de politesse et d'affabilité sont très-insignifians; mais le vrai sourire, le sourire bien naturel,

montre l'esprit, décèle la bêtise, la fatuité, et dévoile les inclinations ; c'est sans doute par cette raison que tous les poëtes ont attribué à l'Amour *un malin sourire*.

Lawater prétend que, de plus, il connoît parfaitement le caractère d'une personne en examinant son écriture. Si, du temps de Louis XIV, on eût fait de gros livres sur de telles sciences, on auroit fait interdire les auteurs; mais aujourd'hui les savans ont le droit de dire toutes les folies imaginables, sans rien perdre de leur considération ; ils en profitent.

Je n'ai point vu Haller à Berne, parce qu'il étoit fort malade. Haller est médecin et poëte, ainsi que Zimmermann. Le talent de faire des vers est fréquemment uni à la science de la médecine, en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Le dieu de la Médecine étoit, en effet, le fils d'Apollon, mais il ne fit point de vers; Hippocrate ne cultiva

point la poésie, et j'avoue que j'aimerois assez que mon médecin ne s'occupât que de médecine.

Aujourd'hui le chevalier de**** est entrré chez moi avec un petit manuscrit à la main. Le Journal du *Voyage d'Italie* du marquis de *** (1), m'a-t-il dit, a dû vous apprendre de quelle manière il faut voyager en Europe, au milieu des peuples policés; mais vous ne savez pas comment on doit voyager en Afrique et en Amérique, parmi les sauvages, et je veux vous en instruire. Je me trouvai, il y a quelques jours, chez un académicien (M. de ***); j'entendis les conseils qu'il donnoit à un jeune voyageur qui venoit d'Amérique, et qui veut faire imprimer son voyage. Cet entretien m'a paru curieux et très-instructif. En rentrant chez moi, j'ai

(1) *Voyez* page 82.

sur-le-champ écrit, de mémoire, ce dialogue, et je vous l'apporte.

Le chevalier de **** m'ayant donné ce dialogue, je le copie sur mon livre de *Souvenirs*.

DIALOGUE

ENTRE UN ACADÉMICIEN ET UN JEUNE VOYAGEUR.

L'ACADÉMICIEN.

VOILA le manuscrit de votre voyage, je l'ai lu d'un bout à l'autre......

LE VOYAGEUR.

Eh bien, monsieur?

L'ACADÉMICIEN.

Eh bien! cela est écrit purement et sagement. Les réflexions sont bonnes, les descriptions bien faites. Vous donnez une idée très-nette des différens pays que vous avez parcourus, mais cela ne réussira pas.

LE VOYAGEUR.

Après un jugement si favorable, je ne m'attendois pas à cette conclusion.

L'ACADÉMICIEN.

L'ouvrage tel qu'il est, se vendroit peut-être; il est instructif et par conséquent utile, mais il ne fera point d'effet, on n'en parlera point; cependant vous pouvez le rendre charmant en l'augmentant du double......

LE VOYAGEUR.

Comment?

L'ACADÉMICIEN.

Oui; il est en deux volumes, faites-en quatre.

LE VOYAGEUR.

Mais j'ai dit tout ce que j'ai vu, tout ce que je sais......

L'ACADÉMICIEN.

Il ne s'agit pas de cela, on veut de l'imagination.

LE VOYAGEUR.

Dans un voyage?....

L'ACADÉMICIEN.

Nous sommes assez instruits. La philosophie a tellement répandu les lumières, elle a rendu la science si vulgaire, que nous ne sentons plus qu'un besoin, celui de reposer notre esprit qui, après tant de méditations profondes, n'est plus capable de s'appliquer. Croyez-moi, refondez votre ouvrage, ôtez-en des descriptions qu'on ne lira point, mettez-y des détails intéressans...

LE VOYAGEUR.

Mais sur quel sujet?

L'ACADÉMICIEN

Sur les sauvages.

LE VOYAGEUR.

Les sauvages? j'en ai parlé.......

L'ACADÉMICIEN.

Oui; mais tout cet article est à re-

faire. Premièrement, il est beaucuup trop court.....

LE VOYAGEUR.

Je n'ai pourtant rien de plus à en dire.

L'ACADÉMICIEN.

Qu'importe, si vous avez de l'imagination! d'ailleurs, tant d'ouvrages de ce genre peuvent vous servir de modèles, les caractères des sauvages sont si connus! Il ne s'agit que de travailler dans le même sens, et de ne pas démentir des idées reçues, et des traditions qui plaisent. Nous nous figurons les femmes sauvages, semblables à ces demi-déesses, turbulentes et passionnées de la fable; elles sont toutes, pour nous, des Circé et des Calypso, c'est ainsi qu'il faut les peindre. Pour les sauvages, on doit les représenter grands parleurs, grands raisonneurs, penseurs très-profonds, en même temps caustiques, méprisans, rodomonts et sentencieux. Il faut que votre ouvrage soit

rempli de conversations intéressantes entre des sauvages et des Européens. Tous les principes de la morale seront discutés, analysés dans ces entretiens....

LE VOYAGEUR.

J'entends ; vous voulez que l'homme civilisé instruise le sauvage ?

L'ACADÉMICIEN.

Point du tout, ce seroit là une idée bien commune. Il faut au contraire que le sauvage instruise l'Européen, que tout l'avantage des discussions soit constamment du côté de l'*homme de la nature*, et pour parvenir à ce but, vous sentez qu'il ne faut pas donner trop d'esprit à l'Européen ; adresse que les voyageurs modernes possèdent supérieurement ; mais il faut que le sauvage soit éloquent et rempli de génie.

LE VOYAGEUR.

Oserois-je vous demander quel bien peut résulter de ce tableau fantastique?

L'ACADÉMICIEN.

Aucun; mais vous amuserez, vous serez lu. Ce cadre fournit des critiques inépuisables sur nos lois, sur nos institutions, et les épigrammes, dans ce genre, réussissent toujours.

LE VOYAGEUR.

Tout cela pourroit être fort agréable dans un roman; mais présenter des tableaux si faux dans un ouvrage dont l'exactitude et la vérité font le mérite principal!... Non, je ne dirai point que *l'homme brut*, l'homme sans aucune culture, soit supérieur à l'homme civilisé; ce système philosophique, si triste et si décourageant, est heureusement démenti par tous les faits. Je ne placerai point dans mon ouvrage mes *conversations* avec les sauvages, parce que les sauvages ne *causent* point, et que le seul bon sens fait présumer que leur langue doit être infiniment bornée: aussi, pour rendre un grand nombre

d'idées, ils sont souvent obligés de s'exprimer symboliquement et par signes. Enfin, quand leur langue seroit aussi riche que la nôtre, comme ils n'ont ni règles, ni livres, ni écriture, et qu'on ne vit point en société avec eux, quel Européen pourroit la connoître, n'ayant eu ni le temps, ni la possibilité de l'apprendre? Citer des sauvages de longs entretiens et des *discours éloquens*, seroit donc un mensonge dénué de toute espèce de vraisemblance. Les sauvages abrutis par des traditions absurdes, par une paresse d'esprit insurmontable, pervertis par des coutumes barbares, sont, beaucoup moins que nos paysans, les *hommes de la nature;* et loin d'offrir les traits primitifs du plus noble ouvrage du Créateur, ils ne nous présentent que le tableau dégoûtant de la dégradation humaine. Comme tous les Européens, je n'ai pu les apercevoir qu'à la dérobée, mais je les ai cherchés souvent, je les ai suivis avec curiosité

pendant cinq ans, et je ne les ai jamais vus dans leurs huttes enfumées, que se reposant en silence, ou dormant; dans leurs jeux, que s'enivrant ou se battant; et dans leurs vengeances, qu'exerçant constamment des cruautés atroces qui font frémir la nature. Ils font de fréquentes apparitions autour des habitations des colons, mais c'est toujours pour demander l'aumône qu'il est dangereux de leur refuser, car, dans ce cas, ils se vengent en détruisant les bestiaux des métairies, ou en faisant d'autres méchancetés plus cruelles encore (1). Tels sont les êtres avilis autant qu'infortunés, que vous me proposez de peindre comme des hommes intéressans, heureux et supérieurs à nous.

---

(1) On tient ces détails des personnes les plus dignes de foi, qui ont passé plusieurs années en Amérique, mais qui ne sont point *auteurs*, et qui n'ont point fait imprimer de voyages. Cependant on peut citer un voyageur moderne

L'ACADÉMICIEN.

Eh bien ! placez, au moins dans votre ouvrage un petit épisode d'amour avec une jeune sauvage bien passionnée.........

LE VOYAGEUR.

Mais ces femmes sauvages ne sont nullement passionnées, et elles sont hideuses, et elles ont les mœurs de nos courtisanes sans en avoir la séduction. Il est vrai qu'elles ne demandent pas de diamans, parce qu'elles ne les connoissent pas ; mais elles se vendent, tant qu'on veut, pour des colliers et des bracelets de verre....

L'ACADÉMICIEN.

Tout cela peut être; cependant je persiste à vous conseiller de ne point

---

(M. de Liancourt) qui ne s'est permis aucune des exagérations de ce genre, qu'on peut reprocher à tant d'autres ; véridique dans tous ses récits, il est fort éloigné de parler des sauvages avec enthousiasme.

publier ces détails, vous vous feriez beaucoup d'ennemis en les livrant à l'impression.

LE VOYAGEUR.

Quand on veut toujours être vrai, on est souvent obligé de contredire les gens même qu'on estime.

L'ACADÉMICIEN.

A quoi bon démentir tant de jolies relations, tant de beaux discours, pour nous offrir une si triste peinture ?

LE VOYAGEUR.

Je crois cette peinture utile ; elle peut servir à prouver l'insuffisance des lumières et de la loi naturelle ; elle peut encore ranimer le désir de civiliser les sauvages ; comment sera-t-on tenté d'entreprendre cet ouvrage difficile et bienfaisant, tant qu'on les regardera comme les plus sages et les plus fortunés des hommes ? Si l'on parvenoit à nous persuader que les mendians et les

vagabonds qui se trouvent parmi nous ont choisi le genre de vie le plus heureux, parce qu'ils sont exempts d'ambition et de mille soins qui nous occupent désagréablement, ne seroit-il pas utile d'éclairer ceux qui auroient cette étrange opinion? Enfin, Dieu n'a pas donné à l'homme des facultés intellectuelles si étendues, et une industrie si merveilleuse, pour que tant de dons précieux fussent enfouis et méprisés. La religion a consacré les arts. Le premier législateur des enfans du vrai Dieu les enseigna lui-même à son peuple, et quelques siècles après, l'industrie humaine, mieux sanctifiée encore, produisit un chef-d'œuvre des arts, qui fut élevé, construit, embelli par l'ordre de la divinité même.

L'ACADÉMICIEN.

Vous avez beau dire, nos *penseurs* ont prouvé que pour devenir heureux, il faudroit renoncer aux arts, aux sciences,

et secouer le joug des lois et de toute religion.

LE VOYAGEUR.

Ils ont *prouvé* cela?

L'ACADÉMICIEN.

Du moins, ils l'ont persuadé; et, n'en doutez pas, ces idées sont tellement reçues, qu'elles auront, sous peu de temps, une puissante *influence*....... (1).

LE VOYAGEUR.

Vous me décidez.

L'ACADÉMICIEN.

Comment!

LE VOYAGEUR.

Je vais faire imprimer mon ouvrage.

L'ACADÉMICIEN.

Ah! ah! vous avez la prétention de changer la disposition des esprits?.........

---

(1) Ceci fut écrit en 1778.

LE VOYAGEUR.

Hélas! non; je sais trop que l'expérience seule peut instruire les hommes passionnés; je ne veux que remplir un devoir.

J'avois l'autre jour, à souper, un homme de mérite, qui a été trente-cinq ans lieutenant criminel à Saint-Domingue; je l'ai beaucoup questionné; il me disoit que, dans les interrogatoires, les gens d'esprit sont plus faciles à démonter que les sots; ces derniers se coupent sans en sentir les conséquences, et quand cette imprudence échappe aux premiers, ils perdent tout à fait la tête. Cette observation m'a frappée. Il me contoit aussi des traits inouis de courage des nègres: ils bravent la mort, et paroissent absolument insensibles à la douleur. Pourquoi cela? il sembleroit que la nature la plus brute dût

craindre surtout la douleur. Notre imagination nous exagère-t-elle les maux physiques? La douleur, par elle-même, est-elle plus foible pour un sauvage que pour nous? est-elle plus cruelle à envisager qu'à éprouver?......

L'abbé Lemonier m'a amené ce matin une des filles qui ont été couronnées l'année passée, comme *Bonne Fille*, à la fête de Canon, instituée par M. Elie de Beaumont. Elle a reçu une très-belle médaille, qui représente la Vertu couronnant une fille. L'abbé a écrit son histoire, et l'ouvrage se vend au profit des *Bonnes Filles* : j'en ai pris quelques exemplaires; et pour engager madame la duchesse de Chartres à en prendre cinquante, il ne m'a fallu que lui conter cette touchante histoire. La fille que j'ai vue ce matin, s'appelle le Tellier; elle a une sœur. L'une de ces deux personnes se mettoit en condition, et donnoit ses gages à son vieux père infirme; l'autre le soignoit : au bout de l'année,

elles faisoient un échange de leurs pieuses fonctions : la garde-malade alloit servir pour donner ses gages, l'autre venoit prendre sa place auprès du vieux père, et ainsi toujours alternativement pendant dix-huit ans; leur père a passé tout ce temps dans son lit. Il fut bien dédommagé de ses souffrances : quelle bénédiction du ciel, que d'en avoir reçu de semblables enfans!........ Combien la piété filiale est plus touchante et plus belle dans cette classe que dans la nôtre! Nous ne pouvons prouver notre reconnoissance à nos parens que par des soins et des procédés si peu méritoires! mais parmi le penple, pour soulager des parens tombés dans la misère, il faut ne vivre que pour eux, il faut s'immoler soi-même!....... et ces véritables modèles de la piété filiale se rencontrent souvent; j'en ai connu plusieurs. La vertueuse fille que j'ai vue ce matin, a une physionomie céleste, quoiqu'elle ne soit pas belle, mais son visage ex-

prime tout ce qu'elle a fait; on y voit la bonté, la vertu et l'inaltérable sérénité que doit donner une conscience si pure. Je ne me lassois pas de la regarder, et je l'ai embrassée avec autant de respect que d'attendrissement. Au reste, en estimant l'intention de M. Elie de Beaumont, je n'aime pas du tout que l'on veuille récompenser les vertus domestiques par la célébrité; c'est les profaner, c'est peut-être les détruire. Qu'a de commun la gloire avec les sentimens de la nature? Les *couronnes* sont bonnes à beaucoup de choses, mais réservons-les pour les actions publiques; et que la sensibilité, que les bonnes mœurs suffisent pour diriger, dans l'intérieur des familles, les amis, les parens, les enfans et les époux. Ceci me rappelle une loi établie parmi les Turcs, et qui me déplaît beaucoup, celle qui double le douaire de la veuve qui a allaité ses enfans. Cette loi, qui range les mères nourrices dans la classe des mercenaires, avi

lit les soins maternels, et détruit la reconnoissance filiale. Cependant il n'est pas douteux que l'intention du législateur fût pure et morale. La bonté, si désirable dans les particuliers, est moins utile dans ceux qui gouvernent, que de grandes vues et de l'esprit. L'établissement d'une mauvaise loi peut être d'une plus funeste conséquence qu'une guerre sanglante de plusieurs années. Faire couler sans nécessité le sang des hommes est un crime effroyable; un plus grand mal encore, c'est de les corrompre.

Cet homme qui avoit excité tant d'enthousiasme en entrant au ministère, dont on attendoit de si belles choses, et qui n'a rien fait de remarquable, M. de Saint-Germain, vient de mourir. Le pauvre homme, dans sa maladie, ne s'est occupé que des personnes qui venoient le voir, c'est-à-dire, se faire écrire à sa porte; à tous momens il de-

mandoit sa liste. Je l'avois pris en guignon, parce qu'après avoir refusé, avec de belles phrases, les cinquante mille francs de pension, il les avoit acceptés. Il n'y a rien de si désagréable que d'être obligé de reprendre son admiration au bout de quinze jours. Ce sentiment est si doux, surtout quand ce sont les gens en place qui l'inspirent! les admirer, c'est espérer. Voilà pourquoi le peuple prend si facilement de l'enthousiasme pour eux.

Pour revenir à M. de Saint-Germain, voici de lui un trait comique. Outre la pension de cinquante mille francs, il avoit encore refusé, avec une noble fierté, l'argent comptant qu'on donne aux ministres pour établir leur maison; il dit que cette somme étoit exorbitante, et qu'il enverroit son mémoire; et ce mémoire s'est monté au double de la somme qu'on donne ordinairement.

Ce qu'il y a de plus difficile dans le grand monde, c'est de suivre une ligne droite; tout s'y oppose. On a beau le vouloir avec fermeté, il faut bien s'arrêter quand on vous barre le chemin. Les routes tortueuses sont pleines de boue, mais elles n'ont point d'épines.

Il y a, dans la conversation, des lieux communs qui deviennent insoutenables avec le temps, à force de les avoir entendu répéter. Par exemple, j'ai le malheur de prendre en aversion les plus honnêtes gens du monde, qui me parlent du roi David quand je joue de la harpe; ou ceux qui, venant me voir, et me trouvant lisant ou écrivant, ou faisant de la musique, me disent niaisement : Je vous interromps, vous étiez occupée; comme si, lorsqu'on est seule, on ne pouvoit faire autre chose que dormir ou se promener dans sa chambre.

Pourquoi faut-il que, presque tou-

jours, la méchanceté soit plus ingénieuse que la bonté; que ses desseins soient si profonds, ses moyens si bien choisis, si bien combinés, et que la bonté ait si peu d'invention, qu'elle soit si pauvre en idées et en expédiens?..... On dit toujours qu'il est difficile de faire le bien, et facile de faire le mal. Oui, parce qu'on n'a pour le bien qu'une volonté molle, tendis que les méchans ont tant de persévérance et d'activité pour nuire!... C'est pourquoi ce qu'on appelle communément un *véritable ami*, n'est jamais aussi utile que n'est nuisible un ardent ennemi. L'ami s'endort sur les intérêts de son ami, ou bien il s'en occupe foiblement. L'ennemi veille toujours; il médite, il est vigilant, inventif; l'ami, quand il est question de servir, se décourage par les obstacles; l'ennemi ne se rebute jamais. Il n'est que trop certain que la haine donne de la finesse, de l'imagination et de l'esprit, quand il s'agit de se

venger; et je vois tant d'amis rester toujours si maladroits et si sots !....

C'est une honte pour le siècle *sentimental*, que l'amitié, qu'on affiche tant, soit à peu près nulle dans ses résultats, et que la haine, qu'on n'avoue jamais, soit si puissante dans ses effets. Ce qui prouve le mieux la corruption des mœurs, c'est l'affoiblissement de tous les sentimens légitimes, et l'axaltation de tous les sentimens vicieux.

Qu'il est dur d'être continuellement séparé des objets avec lesquels on voudroit passer sa vie, et de rencontrer, de voir et de revoir sans cesse tant d'êtres ennuyeux ! Tout ce qui plaît est fugitif et s'échappe !.... La vie, dans le grand monde, ressemble à ces assemblées nombreuses où l'on est coudoyé, balloté, froissé par la foule importune, en cherchant ou désirant vainement un ami qui s'y perd !...! Et l'absence !... et ces sépa-

rations de plusieurs années!... ces distances énormes qui peuvent se trouver entre vous et l'objet que vous aimez le mieux! Tout est compensé, dit-on, par les charmes du retour et par le bonheur de la réunion : mais vivra-t-on assez pour en jouir, ou comment se retrouvera-t-on? vieillis, chargés, ayant d'autres opinions, d'autres goûts, d'autres sentimens; n'éprouvant peut-être, en secret, que la surprise d'avoir pu se regretter et se désirer si long-temps. Pour se convenir toujours, il faut vivre et penser ensemble. La terre est trop grande et la vie trop courte pour les âmes sensibles, ou, pour mieux dire, tout fut ainsi sagement arrangé, pour nous empêcher de nous attacher passionnément durant ce voyage fatigant et rapide!.......

Pourquoi dans le monde un certain degré d'esprit est-il si commun, et l'esprit supérieur si rare? C'est que le monde exerce l'esprit et donne de la

finesse, et que sa dissipation empêche de méditer. La solitude, sans connoissance du monde, n'est profitable qu'à moitié; on manque de sujets de méditation, on vieillit sans expérience, on se fait des idées fausses des hommes et des choses. Les livres ne sont utiles que lorsqu'on a pu vérifier à peu près, par soi-même, ce qu'ils contiennent. Il faudroit partager son temps entre la solitude et le monde, c'est-à-dire, dans la belle saison de la vie; car c'est alors surtout que les réflexions sont salutaires. Autrefois on passoit six mois de l'année dans ses terres, et le reste du temps à la ville et à la cour. Ce genre de vie a beaucoup contribué à former ces femmes si sensées, si spirituelles du dernier siècle. On ne revient pas de sa surprise, en lisant les lettres charmantes de toutes ces femmes qui vivoient dans le même temps. Sans parler de madame de Sévigné et de la Fayette, quelles lettres que celles de madame de Maintenon! que

d'esprit, que de raison, que de finesse, que de pensées ingénieuses et toujours justes, que de morale sans pédanterie, et quel style noble, pur et naturel!..... Et les lettres, et les charmans Souvenirs de madame de Caylus! que de grâces; quel goût, quelle légèreté en contant, et quelle solide manière de penser! Les lettres de madame de Dangeau, celles de madame de Coulange, ont le même mérite et les mêmes agrémens. Beaucoup d'autres femmes encore, de ce temps, pourroient êtres citées avec les mêmes éloges. A quoi tenoit donc cette supériorité si commune dans ce siècle? au genre de vie, à la *morale reçue*, qui étoit alors et la *bonne* et l'unique; à la raison et au bon goût, qui dérivent toujours de la vérité.

Il y a un grand éloge à faire du bon goût, c'est qu'il réprouve toujous tout ce qui est contre la raison.

Il faut qu'il s'établisse incessamment dans la société, des *interprètes*, pour expliquer aux personnes vulgaires des discours dont les mots sont aussi neufs que les idées en sont étranges; il s'agit d'apprendre une langue nouvelle et un nouveau code moral et *sentimental*. Il est vrai que ce code n'est rien moins qu'austère; c'est une facilité pour les disciples qui doit leur donner du zèle et les multiplier. Presque tous les ouvrages nouveaux sont inintelligibles pour moi; ils contiennent une quantité de phrases dont je ne comprends pas un mot. C'est comme lorsque je lis d'anciens livres, où je trouve à chaque page des citations latines et grecques, du moins je n'essaie pas de les lire, je les saute; je voudrois que les auteurs modernes écrivissent en lettres italiques leurs passages sublimes, les ignorans les passeroient, et ne perdroient pas leur temps et leurs peines en vains efforts pour les déchiffrer. La marquise

de Polignac dit que madame de*** a la clef de tous les galimatias : utile *clef!* car aujourd'hui c'est presqu'*un passe-partout.*

J'aime beaucoup M. de Flahault; il joint à une honnêteté parfaite, un caractère original. Voici un trait plaisant qui le peint. Madame la comtesse de***** a, comme on sait, beaucoup de morgue et fort peu de politesse. Un soir elle arrive au jeu de la feue reine, le jeu étoit commencé; la comtesse de***** veut prendre place au haut du cercle; elle monte, elle s'avance, s'arrête pour s'asseoir, et n'aperçoit point de pliant. M. de Flahault, debout dans l'embrasure d'une fenêtre, voit son embarras, et très-obligeamment tire de dessous une table de marbre un pliant, qu'il pousse derrière elle; la comtesse le regarde, ne le remercie point, ne le salue point, et s'assied. Un moment après, une femme arrive, on se lève;

pendant ce mouvement, M. de Flahault retire doucement le tabouret qu'il a donné, et le remet sous la table. La comtesse veut se rasseoir, elle fait une étrange culbute; cependant les femmes qui se trouvoient à côté d'elle, la retiennent et modèrent sa chute; la voilà sur ses pieds; elle se retourne en disant: Mais qui donc a pris mon pliant? C'est moi, madame, répond froidement M. de Flahault; j'avois eu l'honneur de vous l'offrir, il m'a paru qu'il ne vous faisoit aucun plaisir, et je l'ai ôté.

Tout le monde est toujours uniquement occupé de M. de Voltaire; tout Paris court chez lui, on s'y étouffe, et on le tuera. Il m'a écrit un billet très-aimable; il est venu chez moi, je n'y étois pas; mais le lendemain j'ai été lui rendre sa visite, j'ai trouvé chez lui un monde énorme: la conversation, quoique générale, m'amusoit; on ne s'écoutoit guère mutuellement, mais chacun

étoit, en secret, occupé à chercher quelque phrase ingénieuse; on ne pouvoit guère sortir convenablement d'un tel cercle, sans avoir payé cette espèce de tribut à M. de Voltaire. Je voyois les femmes surtout s'agiter, rêver, se tourmenter pour placer une réponse fine et spirituelle, et le bon mot dit, s'en aller précipitamment avec la persuasion qu'en sortant de ce salon, on emporrte une portion de la gloire et de l'esprit de M. de Voltaire.

M. de Voltaire a enfin paru à la comédie; il a été applaudi a tout rompre, ce qui est juste et simple dans la salle de la Comédie française; le théâtre de sa véritable gloire est là. Madame de Villette l'a couronné dans sa loge, les comédiens ont couronné son buste. Toutes les femmes se sont levées pour lui: les femmes! cela est remarquable, et prouve l'innocence des dames françaises, qui, par bienséance, n'auroient sûrement

pas rendu cet hommage éclatant et si extraordinaire à un homme, si elles eussent entendu dire que cet auteur a publié des écrits infâmes contre la religion et les mœurs. Il y avoit beaucoup de femmes dans le balcon (chose tout à fait étrange); à mesure qu'elles paroissoient, le public les applaudissoit pour louer leur empressement. Dans la rue, les poissardes et les polissons crioient: *Vive Voltaire!*........ etc., etc. Que feroit-on de plus pour le héros à qui l'on devroit le salut de la patrie! on n'en feroit peut-être pas tant. Et le grand Corneille, ce génie sublime, cet homme si pur; et Racine, cet auteur inimitable et parfait, ont-ils obtenu de tels hommages? Au reste, tout cet enthousiasme n'existeroit pas, si M. de Voltaire n'eût jamais quitté Paris, et surtout s'il avoit trente ans de moins. Sa carrière est finie, il n'est plus qu'une ombre, il n'a plus d'envieux.

Voici un fait parfaitement vrai, que je voudrois qui fût connu de tous les maîtres de pension et de tous les instituteurs. M. *** s'étoit retiré en province pour s'y consacrer, sans distraction, à l'éducation d'un fils unique qu'il adoroit. Cet enfant annonçoit un esprit extraordinaire; il avoit une aptitude extrême pour les sciences, une âme généreuse et sensible, et un caractère plein d'énergie; on ne remarquoit en lui qu'un seul défaut, il étoit extrêmement obstiné. Un jour, il montra une obstination si inflexible et si déraisonnable, que son père crut devoir employer des moyens violens pour la rompre; il menace, l'enfant (âgé de dix ans) persiste. On fait paroître deux hommes armés de verges, on n'obtient rien; le père ordonne de saisir l'enfant qui pleuroit et qui crioit, et de le fustiger; on obéit. Pendant cette exécution, l'enfant devient pâle, cesse de crier; ses larmes s'arrêtent: aux éclats de sa colère suc-

cèdent tout à coup un silence morne, une effrayante immobilité........ On le regarde avec étonnement, on l'interroge, point de réponse. Sa physionomie décomposée n'offroit plus que l'expression du saisissement et l'empreinte de la stupidité; par une révolution funeste et qui fait frémir, il venoit de perdre toutes ses facultés mentales, et il ne les a jamais recouvrées; il est resté imbécille!....

Aujourd'hui, après dîner, j'entre dans la chambre de madame la duchesse de Chartres; elle n'y étoit pas, mais j'y trouve un spectacle étonnant; j'y vois assise sur un canapé, une pauvre jeune femme avec trois charmans petits maillots de dix jours. La princesse, dit-elle, a voulu voir mes trois garçons. — Ils sont jumeaux? — Oui...... — Trois jumeaux!....... — Et ils se portent bien. Je suis de quartier; la princesse a su que j'étois accouchée de trois enfans, et que

je n'avois pas de quoi en mettre deux en nourrice, et elle m'a fait venir. Comme la pauvre femme me donnoit cette explication, madame la duchesse de Chartres qui étoit allée chercher, dans une pièce voisine, de l'argent et deux nourrices, est rentrée suivie de deux grosses paysannes; et m'adressant la parole: *N'est-ce pas*, me dit-elle, *que c'est heureux d'avoir trouvé cela?* (Ce furent ces propres paroles.) Oui, madame, ai-je répondu, et il faut convenir que vous méritez d'être *heureuse* en ce genre, comme en toutes choses. La mère a eu de l'argent; on lui a demandé lequel des trois enfans elle vouloit garder, elle a répondu qu'ils se ressembloient tant, quelle ne savoit lequel choisir. En effet, ces trois petits garçons, blancs comme de la neige, se ressembloient comme trois gouttes de lait. Les grosses paysannes se sont emparées de leurs nourrissons, la mère en a gardé un, et ces bonnes femmes, parfaitement heureuses, sont

sorties en comblant de bénédictions la bienfaisante princesse.

Voici un joli mot d'enfant. Le petit Charles de ****, âgé de sept ans, est très-gourmand, ce qui fait qu'on ne lui donne jamais à manger autant qu'il désire. Un soir, à un bal d'enfant, il échappe à son précepteur, il court au buffet pour avoir des gâteaux de Savoie; on lui demande ce qu'il en veut: *Donnez-men trop*, répondit-il. Car ces parens lui disent toujours, en lui retranchant quelque chose, *il y en a trop*, et c'est ce *trop* qui seul pouvoit le satisfaire. Ne sommes-nous pas tous comme cet enfant? *assez* nous suffit-il? et n'est-ce pas pour obtenir *trop* qu'on ne se lasse ni de solliciter, ni d'intriguer, ni de travailler?

Le ton, le maintien, et l'air véritablement noble, sont toujours réunis à la douceur et à la simplicité; la majesté

la plus imposante a du charme, parce qu'elle est inséparable de l'expression de la bonté. Quelle noblesse dans les têtes de Vierges de Raphaël, et quelle angélique douceur! Une figure rude et dédaigneuse n'est point majestueuse; eût-elle la taille d'Hercule, elle n'exprime que la hauteur et l'arrogance, et non l'élévation de l'âme. Il n'y a qu'un sot qui puisse admirer ce qui repousse. Mais il y a des gens dont on n'obtient le respect qu'en les intimidant, leur admiration n'est qu'unne espèce de frayeur.

Je ne connois point d'homme qui ait l'air plus doux et plus noble que M. le prince de Beauveau; et quelle politesse pleine de goût et de nuances, toujours naturelle et toujours parfaite! Personne aussi ne parle mieux. Je me souviens qu'un jour, à l'Isle-Adam, je restai dans le salon, pendant le souper, avec M. de Beauveau, M. Pont-de-Veyle, et trois ou quatre personnes; la conversation tomba sur la langue française, je me

taisois, mais j'écoutois avec le plus vif intérêt tout ce que disoit M. de Beauveau ; je n'ai jamais entendu faire des remarques aussi fines et aussi judicieuses. J'écrivis, avant de me coucher, tout ce que ma mémoire put me rappeler de cet entretien. Nous autres femmes, qui n'avons point fait d'études, et qui sommes forcées de vivre dans lè grand monde, nous pourrions nous instruire au milieu de cette prodigieuse dissipation, en écoutant les conversations des hommes distingués par leur esprit; mais pour cela, il ne faut pas chercher toujours à les occuper de nous, et les distraire par nos frivolités; il faut savoir garder le silence ; nous voulons leur plaire ; les écouter avec intérêt, n'en seroit-il pas un moyen? On en cherche un plus brillant, on veut causer, on veut montrer *de la grâce*, qu'en résulte-t-il? on donne à l'homme le plus spirituel l'apparence d'un homme ordinaire, on le force à dire des riens et des

fadeurs, et souvent on le trouve inférieur à celui qui n'a que le jargon de la galanterie........ Pour moi, j'ai plus acquise par le silence que par la lecture; on n'observe et l'on ne s'instruit qu'en se taisant.

M. de Champ***, en passant dans un village, voit une chaumière en feu; on lui dit qu'il ne reste qu'une vieille femme paralytique, il s'y précipite, traverse rapidement les flammes, passe dessus des poutres embrâsées, trouve la vieille femme vivante, la prend dans ses bras, l'emporte, sort de la maison sain et sauf; mais comme la vieille femme avoit ses vêtemens en feu, il la jette dans une mare qui se trouvoit devant la porte, et il la noie! Cette mare, grossie par les pluies, avoit six pieds de profondeur..... Voilà une admirable action déjouée, inutile, perdue; quelques pieds d'eau de moins, et cette histoire eût été célébrée dans toutes les gazettes.

L'héroïsme même a besoin de bonheur.

Hier, à souper, j'ai entendu faire un joli conte. Le voici :

Sous le règne de Henri II, vivoit à Neuilly, près de Paris, sur les bords de la Seine, un sage retiré du monde, et fixé là, dans une petite maison aussi agréablement située que simple et commode. Ce philosophe modeste et solitaire s'appeloit Théophile. Il avoit beaucoup voyagé, il étoit étranger, et il vint d'un pays lointain, s'établir dans cet humble asile, plus conforme à son goût qu'à sa fortune, car il avoit de grandes richesses, mais il méprisoit le faste; une âme sensible, une piété sincère, le préservoient des petitesses d'une vanité coupable; il étoit dévot et conséquent, Sa conduite s'accordoit avec sa croyance et ses discours; il ne pensoit pas que le

luxe pût s'allier avec la charité chrétienne, et qu'il fût possible d'avoir des sentimens religieux en conservant de l'orgueil, de l'ambition et de l'indifférence pour les infortunés. Il attira, sans le vouloir, l'attention de ses voisins, par la simplicité de sa vie et par sa bienfaisance. On voulut le connoître, il étoit assez sage pour fuir le monde; il avoit trop de douceur et d'aménité pour repousser ceux qui venoient le chercher. Il forma quelques liaisons, et il inspira tant de confiance à ses nouveaux amis, qu'il devint l'arbitre de tous les différends qui s'élevoient entre eux. Consulté par eux sur tous leurs intétêts particuliers, il leur prédit, avec une justesse étonnante, tout ce qui devoit résulter des résolutions sages ou téméraires qu'ils prenoient. L'évènement justifia tant de fois les conjectures de sa prévoyance, que, dans un siècle si peu éclairé, où les personnes, même du rang le plus élevé, se livroient aux illusions ridicules d'une

stupide superstition, on finit par croire que Théophile étoit un homme merveilleux qui possédoit des lumières et une science surnaturelles. Il faut avouer, cependant, que dans tous les temps, un homme de mérite qui ne prétend à rien, et qui n'emploie une grande fortune qu'au soulagement de l'indigence, peut assez raisonnablement être regardé comme une espèce de prodige; aujourd'hui, nos esprits-forts n'y croiroient pas ou s'en moqueroient; mais dans le seizième siècle, ce phénomène excita une telle admiration, et fit tant de bruit, que la réputation de Théophile parvint jusqu'à la cour; la reine Catherine de Médicis, qui ne crut jamais à l'Évangile, mais qui eut toujours la foi la plus vive dans les mystères ténébreux de la cabale, voulut voir cet homme extraordinaire. Elle arriva un soir, dans le plus grand incognito, chez Théophile, et, tête à tête avec lui, elle se fit connoître, et lui demanda un talisman qui pût lui assu-

rer à jamais le pouvoir de gouverner le roi et la France. Théophile protesta vainement qu'il n'étoit ni devin, ni astrologue, il ne fit qu'irriter Catherine sans la dissuader; elle finit par le menacer de tout son ressentiment, s'il persistoit à nier sa science. Théophile, après quelques instans de réflexion, reprenant la parole : Eh bien! madame, dit-il, je ferai le talisman que vous désirez; il faut seulement, pour produire l'effet *sympathique* qui doit agir sur le roi, que vous puissiez me donner des cheveux d'une personne qui ait pour vous l'attachement le plus tendre et le plus généreux : le sexe est indifférent, pourvu que le sentiment soit parfaitement désintéressé. La reine trouva cette condition bien facile à remplir, elle étoit jeune, elle avoit encore toute la crédulité que l'orgueil peut donner à cet égard. Je pourrois, dit-elle, vous fournir des cheveux de quatre personnes dont je suis également aimée. Une

seule suffit, reprit Théophile; mais il est nécessaire, madame, que cette personne ne vous ait jamais demandé une grâce pour elle, et ne vous ait jamais dit de mal de ses ennemis ou de ses rivaux; quelque frivole que puisse paroître cette circonstance, elle est absolument indispensable. A ces mots, un nuage de tristesse se répandit sur le visage de Catherine. Quoi! dit-elle, vous ne vous contenteriez pas d'un attachement dont je répondrois? Non, madame, répondit le sage Théophile, il me faut encore ce que je viens de demander. Parmi les personnes qui m'entourent, reprit Catherine, il n'en est point qui puisse remplir cette condition, mais je chercherai de nouveaux amis, et quand j'aurai trouvé ce que je désire, je reviendrai. Théophile fut très-satisfait de cette décision; il crut être débarrassé de toute importunité de ce genre, il se trompoit. On sut que la reine l'avoit honoré d'une visite secrète, et

tous les gens de la cour voulurent le voir et le consulter. Théophile, ne pouvant leur persuader la vérité, tâcha de tirer de leur erreur un résultat utile et profitable pour eux. Une jeune dame de la cour, nouvellement mariée, vint lui demander avec instance un philtre pour fixer son mari. Théophile lui donna un cœur de cristal de roche qui contenoit une liqueur couleur de rose et parfumée. Ce philtre, lui dit-il, produira l'effet que vous désirez, il n'est que préparé, vous seule pouvez le rendre parfait. Il faut que vous le portiez dans votre sein pendant trois mois avant d'en faire usage; mais il est nécessaire que, durant ce temps, vous soyez dans les dispositions morales les plus calmes, que vos passions soient modérées, que vous sachiez éviter les querelles et tout ce qui peut agiter le sang, afin que le philtre ne reçoive de vous que des émanations balsamiques. — Quoi ! si je me fâchois, si j'éprouvois du dépit, si j'avois de l'ai-

greur.....si je montrois de la jalousie.....
— Vous gâteriez tout à fait le philtre.....
— Cela est inouï..... — Ne savez-vous pas, madame, que des personnes malsaines font, par leur présence seule, tourner le lait et d'autres liqueurs! — Oui; mais il n'y a à cela qu'un effet physique. — Vous n'ignorez pas que le moral influe beaucoup sur le physique. Certainement, l'habitude de l'humeur, et des caprices continuels, altèrent la pureté du sang. — En effet, quand je m'impatiente et quand je boude, j'ai bien mauvais visage; mes yeux sont si battus, mon teint si brouillé! — Le philtre, alors, n'acquerroit aucune vertu, ou la perdroit. — Voilà qui est dit, je vais devenir tranquille, égale, patiente; je serai toujours calme et de bonne humeur. Avec un grand ou puissant intérêt, on est capable de tout. Je penserai à mon philtre, et rien ne me coûtera.— Si vous vous conduisez ainsi, le philtre fera des merveilles. — Comment dois-je

m'en servir? — Tous les six mois, vous en mettrez une goutte dans la boisson de votre mari. Le cœur de cristal en contient soixante gouttes. — J'en ai pour trente ans, cela est honnête, et je conçois qu'au bout de ce temps-là, mon mari ne sera pas tenté de devenir volage. La jeune personne emporta le philtre, elle fit avec persévérance tout ce que le sage avoit prescrit, et elle publia partout que Théophile possédoit des secrets admirables. Une de ses amies, nommée *Théonie*, vint supplier Théophile de lui donner un talisman contre la colère. Elle lui fit d'abord un grand éloge de son cœur et de son caractère, car on commence toujours par là quand on veut avouer un défaut. Je suis bonne, dit-elle, incapable de rancune et de faire une méchanceté, ma franchise est extrême ainsi que ma sensibilité; je n'ai qu'un petit inconvénient, celui de disputer avec emportement, de me mettre facilement en colère. Ce défaut,

que je ne puis vaincre, éloigne de moi mon mari qui est un homme doux et paisible; je l'aime, je m'en afflige, et je ne puis réprimer mes premiers mouvemens. J'ai ce qu'il me faut, répondit Théophile, c'est le plus rare des talismans, parce qu'il est le plus difficile à faire; il fut composé, il y a trois siècles, par une femme très-savante...... — Par une femme? — Oui, une femme qui consacre son art aux personnes de son sexe, qui sont, en général, plus sujettes que nous à se mettre en colère. J'ai eu ce talisman par héritage, il m'est inutile, je vous le donnerai avec plaisir. C'est un anneau d'or parsemé d'étoiles émaillées; le voici. — Il suffira de le porter?—Voici ce que vous devez faire: Aussitôt que vous sentirez la tentation de vous fâcher, il faudra vous taire, ne pas prononcer une syllabe, et sur-le-champ passer dans votre cabinet; là, seule et sans témoins, vous plongerez votre anneau dans un grand verre d'eau

froide, et vous répéterez neuf fois ce nom: *Peinthéphiladelmirézidarnézulmézi--dore.* — Bon dieu! c'est là un nom? — Oui, et un nom très-vénérable; c'est celui de la femme savante qui passa cinquante ans à former ce précieux talisman.—Je ne m'étonne pas que, malgré sa science, elle ne soit pas plus célèbre; un tel nom ne sauroit parvenir à la postérité, il est presqu'impossible de le retenir. — Je vous l'écrirai. — Je l'apprendrai par cœur. Il faudra donc le prononcer neuf fois? — Oui, et posément. Ensuite vous retirerez le talisman du vase, vous boirez l'eau, et vous serez parfaitement calmée. — Cela est admirable!........ —Quand vous ne serez pas chez vous, et que, par conséquent, vous ne pourrez pas vous retirer dans votre cabinet, il faudra bien vous contenter de répéter en vous-même le nom magique; mais j'avoue qu'alors le talisman aura beaucoup moins d'efficacité. — Oh! ceci ne m'inquiète pas, parce

que je ne suis jamais de méchante humeur que chez moi, je ne me mets en colère que contre mes gens ou contre mon mari, quand nous sommes tête à tête. D'ailleurs, je suis toujours, dans le monde, très-polie et très-complaisante. — Dans ce cas, en observant toutes les cérémonies nécessaires, vous acquerrez une douceur parfaite.

Théonie, enchantée, emporta l'anneau et le nom de *Peinthéphiladelmirézidarnézulmézidore*, écrit de la main de Théophile. Comme elle avoit une heureuse mémoire, elle fut en état d'en éprouver la vertu dès le soir même, et ce fut avec un succès qui lui inspira la plus vive admiration pour Théophile. Cependant tout le monde n'étoit pas aussi content de lui, il recevoit très-sèchement les intrigans et les coquettes, et il ne leur accordoit rien. Un jour, il vit entrer chez lui une jeune dame avec son frère, l'un des favoris du roi. Ce dernier vouloit avoir un charme qui lui

donnât l'assurance de faire une assez haute fortune, pour que tous ses désirs fussent pleinement satisfaits. Seigneur, répondit Théophile, plusieurs adeptes ont trouvé le secret de faire de l'or et de renouveler la jeunesse, mais ils n'ont jamais cherché celui de satisfaire un ambitieux; c'étoit trop évidemment s'occuper d'une chimère. Eh bien! interrompit la jeune personne, donnez-moi donc le précieux secret de rester toujours jolie; c'est-à-dire, de ne point vieillir, puisqu'il n'existe pour nous qu'un seul bonheur, celui de plaire et de tourner des têtes. A ces mots, Théophile regarda en souriant celle qui lui parloit, car, malgré sa jeunesse et sa parure, elle avoit une figure très-médiocre. Madame, répondit-il, comme je sais lire dans l'avenir, je puis vous prédire que vous n'aurez nul besoin du talisman que vous demandez, car je vous assure que dans vingt ans vous aurez la même parure, les mêmes manières,

les mêmes projets et les mêmes espérances. — Ne me trompez-vous point? — On ne vous a jamais rien dit de plus vrai. — Oh! sous quel astre heureux je suis née!.....

Quelques jours après, Théophile reçut une visite qui l'intéressa davantage; c'étoit un homme riche, sensible, bienfaisant, il s'appeloit Alcippe; il commença par conter, en peu de mots, son histoire à Théophile. Je suis né, dit-il, avec une fortune considérable qui s'est triplée, depuis dix ans, sans que j'y aye eu d'autre part que de risquer, avec assez d'insouciance, de grosses sommes employées à des entreprises publiques qui paroissoient extrêmement hasardeuses; mais tout m'a réussi; un bonheur si surprenant m'a fait peut-être plus d'envieux que si j'eusse acquis mes richesses à force d'intrigues et de bassesses; car les envieux ne peuvent pas me calomnier à cet égard, mais ils s'en dédommagent de mille autres manières; j'ai

beaucoup d'ennemis, je n'ai jamais fait que du bien, et j'éprouve continuellement les effets de la haine, souvent même on parvient à me nuire; je prends de l'aigreur, du ressentiment, je sens que ma bonté naturelle s'altère, et je ne suis point heureux. On m'assure, savant Théophile, que vous avez composé des talismans merveilleux pour le bonheur des hommes; ne pourriez-vous pas m'en donner un qui me fît triompher de tous mes ennemis? Oui, sans doute, répondit Théophile, j'en ai moi-même éprouvé l'effet miraculeux, et je puis le communiquer sans en perdre la jouissance. Mais vous ne sauriez recevoir un don si précieux, sans être initié auparavant dans les mystères les plus profonds d'une science sublime...... il faudra subir de certaines épreuves...... — Quoi donc, faut-il pour cela que je devienne un adepte?...... — Il faut que vous deveniez ce que je suis moi-même.... — Je sais qu'on exige des adeptes de

certaines privations et une grande pureté de cœur; rien ne me coûteroit pour obtenir ce que je désire, mais je crains de n'avoir pas l'intelligence nécessaire..... —Je n'exigerai que des choses qui dépendront entièrement de votre volonté. —Eh bien! parlez, j'obéirai. —Il faut d'abord abjurer tout esprit de vengeance. — On m'a fait tant de noirceurs!... mes ennemis sont si méchans!... Il en est deux, surtout, qui sont coupables envers moi d'une ingratitude si monstrueuse!....... car je les avois jadis comblés de bienfaits.... —N'importe, il faut éloigner de votre esprit tous ces sujets de mécontentement, et chercher de nouveau l'occasion de les obliger........— Que me demandez-vous? —La chose la plus indispensable. Enfin, il faut agir ainsi avec tous vos ennemis, mais sans ostentation, sans orgueil, sans vous en vanter. —Je puis bien vous promettre de me taire à cet égard; mais comment puis-je m'engager à ne point tirer va-

nité d'une conduite si généreuse? ce sentiment dépendra-t-il de moi? — Le seul bon sens vous en préservera; car, comment pourriez-vous raisonnablement vous enorgueillir d'une conduite que vous n'auriez pas, si on ne vous la prescrivoit point? — Voilà une réflexion qui me frappe. En effet, je n'agirai que par soumission et par intérêt pour obtenir le prix immense que vous me promettez; ainsi, quand je ferois les actions les plus extraordinaires, je n'aurois pas le droit de m'en estimer davantage. Est-ce là tout ce qu'il faut faire? — Oui, puisque d'ailleurs vous avez de la bonté, des mœurs et de la probité. Revenez dans six mois. — Vous m'assurez qu'en me conduisant ainsi, vous me donnerez alors l'inestimable talisman qui me fera triompher de tous mes ennemis? — Oui; vous posséderez ce trésor, en effet *inestimable* pour qui sait l'apprécier. Comptez sur ma parole, elle est inviolable.

Alcippe, rempli de joie et d'espérance, quitta Théophile, bien fermement décidé à se conformer à ses ordres, quelque sévères qu'ils lui parussent. Il revint au bout de six mois. O sage Théophile, s'écria-t-il, que de remercîmens je vous dois! j'ai suivi vos conseils, et je suis déjà le plus heureux des hommes, je me suis réconcilié avec la plupart de mes ennemis; deux ou trois (malgré mes bons procédés), me haïssent encore; mais tout le monde les trouve si injustes, que je n'ai plus le moindre ressentiment contre eux; j'ai regagné les autres, ainsi je puis dire que j'ai triomphé de tous: cependant je désire toujours le talisman que vous m'avez promis; s'il ne m'est pas nécessaire dans ce moment, il pourra, par la suite, m'être utile.... Je vais vous le donner, dit Théophile; le voici. Alcippe regarde, et s'étonne en voyant que c'est un livre...... Il ouvre ce livre; il en lit, avec émotion, le titre sacré........ Deux pieuses larmes s'échap-

pent de ses yeux; il se met à genoux, et pressant le livre divin contre sa poitrine : Oui, dit-il, je sens maintenant toute la sublimité de ce commandement qui nous paroît si rigoureux : *Pardonne toujours, et rends le bien pour le mal.* Ce n'est pas une voix humaine qui peut donner un tel ordre, ces paroles sont véritablement célestes; et en suivant ce qu'elles prescrivent, nous agissons surtout pour notre propre bonheur....

On n'a rendu compte jusqu'ici que des succès de Théophile, mais sa réputation ne se soutint pas. On trouva qu'il exigeoit des choses étranges, on eut bientôt recours à d'autres astrologues, et Théophile retomba dans une heureuse obscurité qui lui rendit des biens que l'on préfère à la gloire lorsqu'on les a déjà goûtés, de doux loisirs, la paix et la liberté.

. . . . . On m'a conté que le cimetière de Bury (1) est le lieu du rendez-vous des

(1) En Angleterre.

amans de cette ville, pendant le printemps et l'été; ils s'y réunissent le soir, au clair de lune. Il me semble qu'il n'y a qu'un amour légitime, profond et pur, qui puisse s'exprimer dans un tel lieu. Le vice, ou un sentiment léger formé par le caprice, ne se plairoient point parmi ces tombeaux, ces ruines; et sous l'ombrage de ces cyprès. Là on ne sauroit prononcer avec légèreté, et sans y penser, le serment d'*aimer jusqu'à la mort*. Je me représente, avec intérêt, deux jeunes amans gênés par un tuteur avare et farouche (car je veux qu'ils ne soient point sous l'autorité des auteurs de leurs jours, puisqu'ils se donnent un rendez-vous secret). Je les vois arriver, et se trouver seuls ensemble pour la première fois de leur vie. Je les vois s'approcher avec le saisissement et l'innocence d'une première passion, s'asseoir sur une tombe en face d'un de ces temples gothiques dont ce lieu est entouré. Je vois couler leurs larmes!....... l'agita-

tion violente qu'ils éprouvent, forme un contraste frappant avec la tranquillité morne de cet asile de la mort!..... C'est ici que toutes les passions humaines viennent s'anéantir pour l'éternité, et c'est ici, jeunes amans, que vous osez vous livrer au sentiment le plus tumultueux qui puisse troubler l'âme; c'est ici que vous jurez d'aimer éternellement!......... Ils parlent!........ avec quelle attention je les écoute!...... Le calme de la nuit, la douce clarté de la lune, les reflets harmonieux qu'elle produit sur ces vénérables monumens; ces sapins et ces cyprès qui s'élèvent avec majesté parmi les tombeaux, et dont les belles formes pyramidales se dessinent en noir foncé sur ces tours antiques; cette réunion d'objets imposans, funèbres, religieux, en inspirant une profonde mélancolie, exalte tous les sentimens. Que l'entretien de ces amans sera touchant et pur!.... C'est dans des fêtes, c'est au bal que les amans emploient le langage

fantastique des poëtes; c'est là que l'on parle à sa maîtresse, de ses grâces, de sa beauté, et qu'on la compare à Vénus; mais ici l'amour s'exprime comme la sainte amitié, son langage est celui de l'âme, de la vertu, et c'est l'Éternel qu'on prend à témoin du serment que l'on croit irrévocable. Hélas! ce serment, peut-être, est prononcé sur la tombe d'une victime de l'amour?...... Ah! s'il est ainsi, ce fut une femme sans doute........ La séduction ou l'inconstance d'un ingrat a creusé son tombeau!...... Peut-être fut-elle l'amie de celle qui foule aux pieds sa cendre, et qui s'expose aux mêmes dangers........ Imprudente et jeune amante! rappelle-toi ce souvenir. Oh! tu viens de rêver au bonheur sur les bords d'un abîme, tu paieras cher un moment d'illusion; tu as perdu pour long-temps la paix et la tranquillité!..... Cependant tu sortiras pure de ce premier entretien; mais n'en accorde pas un second, tu y perdrois

l'innocence : va, tu as connu de l'amour tout ce qu'il a de doux et d'enchanteur ; il n'est pas en son pouvoir de te rendre jamais le charme de ce premier rendez-vous.

Quand nous nous embarquons pour une navigation de cinq heures, communément l'impatience ne nous prend qu'au bout de quatre ; si le voyage doit durer six ou sept jours, on n'est agité que les deux derniers ; et si l'on vogue pour la Chine, on prend patience pendant deux ou trois mois, etc. : nos facultés courageuses sont toutes dans notre navigation ; l'espérance éloignée ou rapprochée décide du dégré de nos forces. Combien la vie est agitée, troublée par des espérances vives et successives !....... On vante à tort la facilité de se flatter : savoir se fixer et s'arranger pour tirer parti de sa situation actuelle, vaut beaucoup mieux. On ne songe pas que ce désir passionné, porté vers l'ave-

nir, rend le présent insupportable, et que les chimères qui séduisent, rendent odieuse la réalité qu'il faut toujours retrouver et sentir, quelqu'effort que l'on fasse pour s'en distraire. Qui attend toujours une chose prochaine ne fait rien, ne jouit de rien. Ces gens ardens et passionnés sont, au fond, les êtres du monde les plus superficiels et les plus désœuvrés. Rien de pis que de désirer sans cesse le lendemain. Ces personnes-là ressemblent à celles qui, toujours mécontentes de leur logement, passent leur vie à déménager. Cependant l'espérance est une consolation nécessaire à cette vie remplie d'amertume; il en faut une sans doute, mais pour nous préserver des agitations qui consument, et des mécomptes qui découragent ou qui désolent; il faut qu'elle soit éloignée, grande, bien fondée, et que l'époque de la jouissance qu'elle promet soit incertaine : voilà ce que la religion peut nous donner.

Je viens de lire un ouvrage très-froid et très-ennuyeux, mais très-dévot. Le sujet étoit beau; il est dommage que l'auteur n'ait eu ni assez de profondeur ni assez d'éloquence pour le bien traiter; il faut toujours lui savoir gré d'avoir montré de fort bons sentimens; il y rabaisse et il y déchire peut-être trop la philosophie qui, de son temps, n'étoit ni aussi audacieuse, ni aussi corruptrice que de nos jours, mais il y exalte avec raison l'excellence et l'utilité du christianisme. Il y parle du *Messie* avec l'expression de la foi la plus vive; et il finit par une longue et pieuse apostrophe *au Verbe incarné.* Cet ouvrage est de Fontenelle!!!!........ C'est un *discours sur la Patience*, qui a remporté le prix d'éloquence en 1689. Louis XIV alors étoit dévot;........ mais sous M. le Régent, le même auteur fit l'*Histoire des Oracles!*...... Ceux qui aiment la bonne foi, la droiture, ceux qui n'estiment que les hommes sincères

et conséquens, ne deviendront jamais les disciples des philosophes modernes, ou du moins ils finiront par se détacher d'eux.

J'ai trouvé aussi, dans les Œuvres de Fontenelle, deux *jolis* vers. Les voici :

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Erèbe, Averne,
Noires filles du Styx que la fureur gouverne.

Le premier vers prononcé vivement, fait un effet charmant à l'oreille,

Nuit Mort Cerbère Hécate Érèbe Averne!....

Quelle harmonie!.... On devroit faire répéter ce vers aux jeunes gens qui ont quelques défauts de prononciation, il leur délieroit parfaitement la langue; car il est plus difficile de le prononcer vite et nettement, que de parler avec des cailloux dans la bouche.

M. de *** est d'une avarice extrême. N'ayant point tenu de maison dans le

cours de l'été, et sa glacière se trouvant encore toute remplie au mois de janvier, son maître-d'hôtel lui demanda ce qu'il voulait que l'on fît de toute cette glace? Eh bien! répondit M. de ***, qu'on la donne aux pauvres. C'est le premier acte de charité qu'il ait jamais fait.

Rousseau est mort d'une colique néphrétique. Je l'ai beaucoup connu. J'étois bien jeune alors, et je ne faisois pas encore de journal. Pendant plus de six mois je l'ai vu tous les jours; il dînoit avec nous, et ne s'en alloit communément qu'à dix heures du soir. Ma première entrevue avec lui ne fait pas honneur à mon esprit et à mon discernement; mais elle a quelque chose de si comique et de si singulier, que je m'amuserai moi-même en me la rappelant. Voici donc l'histoire de mes relations avec J. J. Rousseau.

J. J. Rousseau étoit à Paris depuis six mois. J'avois alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvois un grand désir de voir un homme si célèbre, qui m'intéressoit particulièrement comme auteur du *Devin du Village.* Mais Rousseau étoit très-sauvage; il refusoit toutes les visites, et n'en faisoit point; d'ailleurs, je ne me sentois pas le courage de faire la moindre démarche à cet égard : ainsi je témoignois l'envie de le connoître, sans imaginer qu'il me fût possible d'en trouver les moyens. Un jour, M. de Sauvigny, qui voyoit quelquefois Rousseau, me dit en confidence, que M. de ** vouloit me jouer un tour; qu'un soir il m'amèneroit Préville, déguisé en J. J. Rousseau, et qu'il me le présenterait pour tel. Cette idée me fit beaucoup rire, et je promis bien de faire semblant d'être entièrement la dupe de cette plaisanterie. J'allois très-peu aux spectacles; je

n'avois jamais vu jouer Préville que deux ou trois fois, et dans des loges très-éloignées du théâtre. Préville, en effet, possédoit l'art de décomposer sa figure et de contrefaire. Il étoit à peu près de la taille de Rousseau (car tout le monde savoit que J. J. étoit petit), et réellement M. de ** avoit eu le projet qu'on m'avoit confié; mais cette folie lui passa presqu'aussitôt de la tête; M. de Sauvigny l'oublia de même, et seule j'en gardai le souvenir. Je fus trois semaines sans voir M. de Sauvigny; et, au bout de ce temps, il vint me dire avec empressement, en présence de M. de **, que Rousseau désiroit extrêmement m'entendre jouer de la harpe, et que si je voulais avoir cette complaisance, il me l'amèneroit le lendemain. Me croyant bien certaine que je ne verrois que Préville, j'eus beaucoup de peine à répondre sérieusement; cependant je me contins assez bien, et j'assurai que je jouerois de la harpe de mon

mieux pour J. J. Rousseau. Le lendemain, j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, imaginant qu'un Crispin travesti en philosophe, seroit une chose très-comique. J'étois d'une gaîté folle en l'attendant, et M. de **, connoissant ma timidité naturelle, s'en étonnoit beaucoup. D'ailleurs, il ne concevoit pas trop comment l'idée de voir un si grave personnage pouvoit faire cette sorte d'impression, et je lui parus tout à fait extravagante, lorsqu'il me vit rire au moment où l'on annonça Rousseau. J'avoue que rien au monde ne m'a paru si plaisant que sa figure, que je ne regardois que comme une mascarade. Son habit, ses bas couleur de marron, sa petite perruque ronde, tout ce costume et son maintien n'offroient, à mes yeux, que la scène de comédie la mieux jouée et la plus comique. Cependant, faisant sur moi-même un effort prodigieux, je pris une contenauce assez convenable, et après

avoir balbutié deux ou trois mots de politesse, je m'assis. L'on causa, et, heureusement pour moi, d'une manière assez gaie. Je gardai le silence; mais de temps en temps j'éclatois de rire, et c'étoit avec tant de naturel et de si bon cœur, que cette surprenante gaîté ne déplut pas à Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse en général. Je pensois que Préville avoit de l'esprit, et qu'à sa place, Rousseau n'auroit pas été si aimable, parce que mes rires l'auroient scandalisé. Rousseau m'adressa la parole. Comme il ne m'embarrassoit pas du tout, je lui répondis très-cavalièrement tout ce qui me passoit par la tête. Il me trouva fort originale, et moi je trouvai qu'il *jouoit* avec une perfection que je ne me lassois pas d'admirer. Jamais les caricatures ne m'ont fait rire; ce qui me charmoit, c'étoit la simplicité, le naturel de celui que je croyois un comédien; et, d'après cette idée, il me paroissoit bien supérieur en chambre

à ce que je l'avois vu sur le théâtre. Cependant il me sembloit qu'il donnoit à Rousseau beaucoup trop d'indulgence, de bonhomie et de gaîté. Je jouai de la harpe, je chantai quelques airs du *Devin du Village*, et je riois aux larmes des éloges de Rousseau, et de tout ce qu'il disoit sur son *Devin du Village*. Rousseau me regardoit toujours en souriant, avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel; et en nous quittant, il promit de revenir le lendemain dîner avec nous. Il m'avoit tant divertie, que cette promesse m'enchanta, et j'en sautai de joie. Je le reconduisis jusqu'à la porte, en lui disant toutes les douceurs et toutes les folies imaginables. Quand il fut sorti, je cessai tout à fait de me contraindre, et je me mis à rire gorge déployée. M. de **, stupéfait, me considéroit d'un air mécontent et sévère, qui redoubloit ma gaîté. Je vois bien, lui dis-je, que vous connoissez enfin que vous ne m'avez pas

attrapée; vous en êtes piqué; mais, au vrai, comment pouviez-vous croire que je serois assez simple pour prendre Préville pour J. J. Rousseau? — Préville! — Ah! oui, niez-le, vous me persuaderez. — La tête vous a-t-elle tourné? — J'avoue que Préville a été charmant, d'un naturel parfait; il n'a rien chargé; on ne peut pas jouer mieux que cela : mais je parie qu'à l'exception du costume, il n'a pas du tout imité Rousseau. Il a représenté un bon vieillard très-aimable, et non Rousseau, qui certainement m'auroit trouvée fort extravagante, et se seroit formalisé d'un semblable accueil. A ces mots, M. de** et M. de Sauvigny se mirent à rire si démesurément, que je commençai à m'étonner; on s'expliqua, et ma confusion fut extrême, en apprenant que très-véritablement je venois de recevoir J. J. Rousseau de cette jolie manière. Je déclarai que je ne consentirois jamais à le revoir, si on l'instruisoit de ma bêtise

on me promit qu'il l'ignoreroit toujours, et l'on me tint parole. Ce qu'il y eut de plus singulier en tout ceci, c'est que cette conduite si niaise et si inconsidérée me valut les bonnes grâces de Rousseau. Il dit à M. de Sauvigny que j'étois la jeune personne la plus naturelle, la plus gaie et la plus dénuée de prétentions qu'il eût jamais rencontrée; et certainement, sans la méprise qui m'avoit donné tant d'aisance et de bonne humeur, il n'auroit vu en moi qu'une excessive timidité. Ainsi, je ne dus ce succès qu'à une erreur; il ne m'étoit pas possible de m'en enorgueillir. Connoissant toute l'indulgence de Rousseau, je le revis sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement à mon aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable. Il parloit de lui avec simplicité, et de ses ennemis sans aucune aigreur. Il rendoit une entière justice aux talens de M. de Voltaire; il disoit même qu'il

étoit impossible que l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope* ne fût pas né avec une âme très-sensible : il ajoutoit que l'orgueil et la flatterie l'avoient corrompu. Il nous parla de ses *Confessions*, qu'il avoit lues à madame d'Egmont. Il me dit que j'étois trop jeune pour obtenir de lui la même preuve de confiance. A ce sujet, il s'avisa de me demander si j'avois lu ses ouvrages. Je lui répondis, avec un peu d'embarras, que non. Il voulut savoir pourquoi; ce qui m'embarrassa davantage encore, d'autant plus qu'il me regardoit fixement : il avoit des petits yeux enfoncés dans la tête, mais très-perçans, et qui sembloient pénétrer et lire au fond de l'âme de la personne qu'il interrogeoit. Il me paroissoit qu'il auroit découvert sur-le-champ un mensonge ou un détour; ainsi je n'eus point de mérite à lui dire franchement que je n'avois pas lu ses ouvrages, parce qu'on prétendoit qu'il y avoit beaucoup de choses contre

la religion. — Vous savez, répondit-il, que je ne suis pas catholique; mais personne, ajouta-t-il, n'a parlé de l'*Évangile* avec plus de *conviction et de sensibilité*. Ce furent ses propres paroles. Je me croyois quitte de ses questions; mais il me demanda encore en souriant pourquoi j'avois rougi en lui disant cela. Je répondis bonnement que j'avois craint de lui déplaire. Il loua à l'excès cette réponse, parce qu'elle étoit naïve. En tout, il est certain que le naturel et la simplicité avoient pour lui un charme particulier. Il me dit que ses ouvrages n'étoient pas faits pour mon âge, mais que je ferois bien de lire *Émile* dans quelques années. Il nous parla beaucoup de la manière dont il avoit composé la *Nouvelle Héloïse*; il nous dit qu'il écrivoit toutes les lettres de Julie sur du joli petit papier à lettres et à vignettes; qu'ensuite il les ployoit en billets, et qu'il les relisoit en se promenant, avec autant de délices que s'il les

eût reçues d'une maîtresse adorée. Il nous récita par cœur et debout, en faisant quelques gestes, son *Pygmalion*, et d'une manière vraie, énergique et parfaite à mon gré. Il avoit un sourire très-agréable, plein de douceur et de finesse. Il étoit communicatif, et je lui trouvois beaucoup de gaîté. Il raisonnoit supérieurement sur la musique et il étoit véritablemeut connoisseur. Néanmoins, dans un grand nombre de romances de sa composition, et composées de sa main, qu'il m'a données, il ne s'en trouvoit pas une seule jolie ou même chantante. Il avoit fait un très-mauvais air â son *Imitation de la Romance de Nice*, de Métastase, qu'un de mes amis (M. de Monsigny) a remis en musique pour moi; l'air en est maintenant digne des paroles, qui sont charmantes.

Rousseau venoit presque tous les jours dîner avec nous, et je n'avois remarqué en lui, durant près de cinq mois, ni susceptibilité, ni caprice, lors-

que nous pensâmes nous brouiller pour un sujet très-bizarre. Il aimoit beaucoup une sorte de vin de Sillery, couleur de pelures d'oignons; M. de** lui demanda la permission de lui en envoyer, en ajoutant qu'il le recevoit lui-même en présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il lui feroit grand plaisir de lui en envoyer *deux bouteilles*. Le lendemain matin, M. de** fit porter chez lui un panier de vingt-cinq bouteilles de ce vin; ce qui choqua Rousseau à un tel point, qu'il renvoya sur-le-champ le panier tout entier, avec un étrange petit billet de trois lignes, qui me parut fou, car il exprimoit avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable. M. de Sauvigny vint mettre le comble à notre étonnement et à notre consternation, en nous disant que Rousseau étoit véritablement furieux, et qu'il protestoit qu'il ne nous reverroit jamais. M. de**, confondu qu'une attention si simple

pût être aussi criminelle, me dit que puisque je n'étois point *complice* de son impertinence, Rousseau, peut-être, en faveur de mon innocence, pourroit consentir à revenir. Nous l'aimions, et nos regrets étoient sincères. J'écrivis donc une assez longue lettre, que j'envoyai avec *deux bouteilles* présentées de ma part. Rousseau se laissa toucher, il revint : il eut beaucoup de grâce avec moi, mais il fut sec et glacial avec M. de **, dont jusqu'alors il avoit goûté l'esprit et la conversation; et M. de ** n'a jamais pu regagner entièrement ses bonnes grâces.

Deux mois après, M. de Sauvigny donna à la Comédie française une pièce intitulée *le Persiffleur*. Rousseau nous avoit dit qu'il n'alloit point aux spectacles, et qu'il évitoit avec soin de se montrer en public; mais comme il paroissoit aimer beaucoup M. de Sauvigny, je le pressai de venir avec nous à la première représentation de cette

pièce; et il y consentit, parce qu'on m'avoit prêté une loge grillée près du théâtre, et dont l'escalier et le corridor d'entrée n'étoient pas ceux du public. Il fut convenu que je le mènerois à la comédie, et que si la pièce avoit du succès, nous sortirions avant la petite pièce, et nous reviendrions souper chez moi tous ensemble. Ce projet dérangeoit un peu la vie ordinaire de Rousseau, mais il se prêta à cet arrangement avec toute la grâce imaginable.

Le jour de la représentation, Rousseau se rendit chez moi un peu avant cinq heures, et nous partîmes avec lui. Quand nous fûmes dans la voiture, Rousseau me dit en souriant, que j'étois bien parée pour rester dans une loge grillée; je lui répondis sur le même ton, que je m'étois *parée* pour lui. D'ailleurs, cette parure consistoit à être coiffée comme une jeune personne; j'avois des fleurs dans mes cheveux; du reste j'étois mise très-simplement. J'in-

siste sur ce petit détail, auquel la suite de ce récit donnera de l'importance. Nous arrivâmes à la comédie plus d'une demi-heure avant le commencement du spectacle. En entrant dans la loge, mon premier mouvement fut de baisser la grille; Rousseau, sur-le-champ, s'y opposa fortement, en me disant qu'il étoit sûr que cette grille abattue me déplairoit; je lui protestai le contraire en ajoutant que d'ailleurs c'étoit une chose convenue. Il répondit qu'il se placeroit derrière moi, que je le cacherois parfaitement, et que c'étoit tout ce qu'il désiroit. J'insistai de la meilleure foi du monde, mais Rousseau tenoit fortement la grille, et m'empêchoit de la baisser. Pendant tout ce débat, nous étions debout; notre loge au premier rang, près de l'orchestre, donnoit sur le parterre. Je craignis d'attirer les yeux sur nous; je cédai, pour finir cette discussion, et je m'assis. Rousseau se plaça derrière moi. Au bout d'un moment,

je m'aperçus que Rousseau avançoit la tête entre M. de ** et mòi, de manière à être vu. Je l'en avertis avec simplicité. Un instant après, il fit deux fois le même mouvement, et fut aperçu et reconnu. J'entendis plusieurs personnes dire, en regardant dans notre loge, *c'est Rousseau.* Mon dieu, lui dis-je, on vous a vu !........ Il me répondit sèchement, *cela est impossible.* Cependant on répétoit de proche en proche, dans le parterre, mais tout bas, *c'est Rousseau, c'est Rousseau,* et tous les yeux se fixoient sur notre loge, mais on s'en tint là. Ce petit murmure s'évanouit sans exciter d'applaudissement. L'orchestre fit entendre le premier coup d'archet; on ne songea plus qu'au spectacle, et Rousseau fut oublié. Je venois de lui proposer encore de baisser la grille; il m'avoit répondu, d'un ton très-aigre, qu'il n'étoit plus temps. Ce n'est pas ma faute, repris-je: non, sans doute, dit-il, avec un sourire ironique et forcé.

Cette réponse me blessa beaucoup ; elle étoit d'une extrême injustice. J'étois fort troublée; et malgré mon peu d'expérience, j'entrevoyois assez clairement la vérité. Je me flattai pourtant que ce singulier mouvement d'humeur se dissiperoit promptement, et je sentis que tout ce que j'avois de mieux à faire, étoit de n'avoir pas l'air de le remarquer. On leva la toile ; le spectacle commença. Je ne fus plus occupée que de la pièce, qui réussit complètement. On demanda l'auteur à plusieurs reprises; enfin son succès n'eut rien de douteux. Nous sortîmes de la loge; Rousseau me donna la main; sa figure étoit sombre à faire peur. Je lui dis que l'auteur devoit être bien content, et que nous allions passer une jolie soirée. Il ne répondit pas un mot. Arrivée à ma voiture, j'y montai, ensuite M. de ** se mit derrière Rousseau, pour le laisser passer après moi; mais Rousseau, se retournant, lui dit qu'il ne viendroit pas avec

nous. M. de ** et moi nous nous récriâmes là-dessus ; Rousseau, sans répliquer, fit la révérence, nous tourna le dos et disparut.

Le lendemain, M. de Sauvigny, chargé par nous d'aller l'interroger sur cette incartade, fut étrangement surpris lorsque Rousseau lui dit, avec des yeux étincelans de colère, qu'il ne me reverroit de sa vie, parce que je ne l'avois mené à la comédie que pour *le donner en spectacle*, pour le faire voir au public comme *on montre les bêtes sauvages à la foire*. M. de Sauvigny répondit, d'après ce que je lui avois conté la veille, que j'avois voulu baisser la grille. Rousseau soutint que je l'avois très-foiblement offert, et que d'ailleurs *ma brillante parure* et le choix de la loge prouvoient assez que je n'avois jamais eu l'intention de me cacher. On eut beau lui répéter que ma parure n'avoit rien de recherché, et qu'une loge prêtée n'est pas une loge *de choix*, rien ne

put l'adoucir. Ce récit me choqua tellement, que, de mon côté, je ne voulus pas faire la moindre démarche pour ramener un homme si injuste à mon égard. D'ailleurs, il m'étoit prouvé qu'il n'y avoit nulle espèce de sincérité dans ses plaintes : le fait est que, dans l'espoir d'exciter une vive sensation, il avoit voulu se montrer , et que son humeur n'étoit causée que par le dépit de n'avoir pas produit plus d'effet. Je ne l'ai jamais revu depuis. Il y a deux ou trois ans que, sachant par mademoiselle Thouin, du Jardin du Roi, dont il voyoit souvent le frére, qu'il étoit fâché qu'il fallût des billets pour entrer dans le jardin de Mouceaux, qu'il aimoit particulièrement, j'obtins pour lui une clef de ce jardin, avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clef par mademoiselle Thoin. Il me fit remercier, et j'en restai là, charmée d'avoir fait une chose qui lui fût

agréable, mais ne désirant nullement renouer avec lui.

Dans le cours de cette semaine, j'ai donné à dîner à deux hommes célèbres que je ne connoissois pas. L'un est le comte de Béniouski (1), très-fameux par sa captivité en Sibérie, et par l'adresse avec laquelle il s'est échappé de ces déserts : c'est un petit homme boiteux et fort laid, qui conte ennuyeusement une belle aventure. Ce récit, fait par un tiers, m'auroit fort intéressée, mais la complaisance même du héros m'a été suspecte. A peine étoit-il assis, qu'à ma première question il a pris la parole, et il a fait avec méthode sa narration en homme exercé qui la répète pour la *millième* fois, J'ai eu le mauvais caractère de ne pas croire un mot des détails de cette longue histoire. Tout

(1) Le héros d'une des pièces de Kotzbüe.

ce qui m'en a frappée, c'est qu'il avoit mis dix-huit personnes dans sa confidence entière; aucun des conjurés ne le trahit, parce que chacun crut en particulier être l'unique dépositaire du secret. Leur surprise à tous fut extrême, lorsqu'au moment de l'exécution ils se trouvèrent une petite troupe.

L'autre personnage que j'ai reçu est un Anglais, M. Gibbon, très-bon écrivain, disent les Anglais, mais, à mon avis, très-mauvais historien, diffus, ennuyeux, sans originalité, sans morale, et répétant tous les lieux communs *philosophiques*. Et voilà pourquoi, sans doute, n'ayant fait qu'un gros livre *in-quarto*, qui n'est pas encore traduit, et que personne dans la société ne liroit quand il le seroit, l'auteur a tant de célébrité parmi nous, et est si bien accueilli. Tous les philosophes l'élèvent aux nues; et ils possèdent parfaitement l'art d'établir en peu de temps de brillantes réputations; on dit que ce qui se

fait vite et à peu de frais ne dure pas ; c'est ce que nous pourrons voir si nous vieillissons.

Pour revenir à M. Gibbon, c'est un petit homme d'une grosseur énorme ; il a un visage étonnant; il est impossible d'y distinguer nettement un seul trait. Il n'a point du tout de nez, presque pas d'yeux et très-peu de bouche ; ses deux grosses joues absorbent tout ; elles sont si larges, si rebondies, et d'une proportion si prodigieuse, qu'on est tout stupéfait de les trouver là. Le visage de M. Gibbon seroit très-facile à dépeindre, si l'on vouloit parler tout franchement et *sans figure* ; mais il est impossible de donner une idée de sa voix et de sa manière de s'énoncer. Ce sont des inflexions cadencées et traînantes, des sons flûtés, lents et prolongés, dont le ridicule et la singularité sont inexprimables. M. Gibbon ne cause point du tout ; il ne parle que par *tirades*. Il fait toujours ou un récit, ou une définition,

ou une dissertation. On n'a jamais rien à répondre; il a tout dit : il sait un nombre infini d'anecdotes sur tous les gens célèbres de son pays; il les conte longuement, pesamment et d'une manière romanesque qui lui est particulière. Il est ami du fameux Garrick, le premier acteur tragique et comique de sa nation, et auteur estimé de plusieurs comédies. M. Gibbon a conté plusieurs histoires relatives à Garrick; je n'en rapporterai qu'une, mais infiniment abrégée. Une jeune et jolie veuve de province, immensément riche, vint à Londres et vit Garrick pour la première fois dans *la belle Pénitente;* il jouoit le rôle brillant et léger de *Lothario.* La jeune veuve, séduite comme *Caliste,* pour éviter, sinon le repentir, du moins *la pénitence,* forma le projet d'épouser celui qui savoit prendre des formes si élégantes; elle reçut chez elle Garrick, et dans son enthousiasme, elle lui déclara ses sentimens et lui promit sa main. Le

lendemain elle fut encore à la comédie; on jouoit *les Commères de Windsor*; Garrick y représentoit le personnage ridicule de *Falstaff*; la jeune veuve trouva qu'il jouoit si naturellement la poltronnerie, la sottise et la bassesse, que, rendue à la raison par une illusion nouvelle, elle ne voulut plus revoir l'acteur fameux, qui perdit ainsi, par la variété même de son talent, une grande et une *bonne fortune*.

Puisque j'ai parlé de M. Gibbon, je ne puis m'empêcher d'égayer mes *Souvenirs* par une anecdote que m'a contée très-plaisamment M. de Lauzun, en me protestant qu'elle est parfaitement vraie. Je ne la garantis pas, mais j'ai trop d'envie de la croire pour la révoquer en doute. Pour la bien comprendre, il faut se rappeler la description que j'ai faite du visage de M. Gibbon......

M. de Lauzun, très-lié avec M. Gibbon, l'a mené chez madame du Deffant. Cette dernière, qui est aveugle, a l'habi-

tude de tâter les visages des personnages célèbres qu'on lui présente, afin, dit-elle, de se former une idée de leurs traits. Elle n'a pas manqué de montrer à M. Gibbon cette espèce de curiosité flatteuse, et M. Gibbon s'est empressé de la satisfaire en lui tendant aussitôt son visage avec toute la bonhomie possible : voilà madame du Deffant promenant doucement ses mains sur ce large visage; la voilà cherchant vainement quelque trait, et ne rencontrant que ces deux joues si surprenantes...... Durant cet examen, on voyoit se peindre successivement, sur la physionomie de madame du Deffant, l'étonnement, l'incertitude, et enfin tout à coup la plus violente indignation; alors, retirant brusquement ses mains : Voilà, s'écria-t-elle, une infâme plaisanterie!....

Les personnes d'un naturel parfait, même les plus spirituelles, sont sou-

vent, dans la société, d'une nullité complète. Quand on ne leur inspire rien, elles se taisent ou ne répondent qu'avec indolence et brièveté; quand elles ont des sujets de tristesse, elles ont de l'abattement et de la distraction. Tout ce qu'elles éprouvent se peint sur leur physiononnie; et c'est pécher essentiellement contre la politesse et contre l'usage du monde : aussi se plaint-on toujours de leur inégalité. Elles ont, dit-on, des caprices, elles sont quelquefois dédaigneuses; point du tout, elles sont alors insouciantes, elles se montrent sans artifice, et avec les indifférens, c'est presque toujours un tort.

Les gens naturels ne savent ni rire d'un mauvais conte, ni s'attendrir sur l'affectation de sensibilité, ni prêter une oreille complaisante aux ennuyeux; il est étonnant que l'on puisse les supporter dans la société. Cependant, au fond, on les aime, du moins ils attirent; eux seuls savent plaire.

Le naturel est autre chose que la sincérité; il est moins estimable, mais il a plus de grâce, et précisément parce qu'il n'est pas fondé sur des principes, et qu'il n'est point raisonné; il n'est pas une vertu, mais il ne sauroit exister sans plusieurs qualités aimables. Pour être bien naturel, il faut n'avoir à cacher ni desseins profonds, ni vices honteux : les coquettes, les fourbes, les ambitieux et les orgueilleux, né sont jamais parfaitement naturels.

On ne sauroit être naturel quand on est possédé du désir de briller, de séduire et de produire un grand effet.

Les manières naturelles sont beaucoup plus rares en province qu'à Paris : c'est qu'on peut espérer de se faire remarquer dans un petit cercle, et qu'il est presqu'impossible d'avoir cette prétention dans un cercle très-étendu, qui se renouvelle sans cesse. On a rarement de l'apprêt, lorsqu'on se trouve dans une grande foule; mais on se compose,

lorsqu'on a assez d'espace pour être aperçu de tout le monde. Mad. de*** est *charmante*, dit-on, *quand elle veut plaire.* Il faudroit dire qu'elle est alors vive, animée, brillante, et voilà tout. Mad. la comtesse de Boufflers n'a de l'esprit et de l'agrément que lorsqu'on lui plaît. C'est celle-là qui est *charmante!* on est si flatté de sa grâce! On la produit.... comme elle conte! comme elle cause! comme elle est à la fois douce et piquante! comme elle fait valoir les autres sans les protéger, parce que son attention est un éloge, et son sourire un suffrage! ce sourire est si vrai, si fin et toujours si bien placé!.... J'ai un penchant pour elle, qui me rend muette en sa présence. Depuis que je suis dans le monde, je ne me lasse point de le regarder et de l'écouter. Elle et Mad. la princesse de B****** sont d'*excellentes études* pour une jeune personne qui veut perfectionner son esprit et son goût. Au reste, j'ai pu trouver une

étude de ce genre plus près de moi et plus chère à mon cœur.

Mon frère est revenu de Bayonne, où il a passé cinq mois en garnison avec le régiment qu'il commande. Il a été presque témoin d'un fait qui mérite bien une place dans mon journal.

M. Labat, riche négociant de Bayonne, étoit aux environs de cette ville, dans sa maison de campagne, sur les bords de l'Adour; il s'y retiroit pour rétablir sa santé. Un matin, ayant pris médecine, il se promenait en robe-de-chambre sur une terrasse peu élevée au-dessus de la rivière. Tout à coup il aperçoit de loin, sur l'autre rive, un jeune voyageur emporté par un cheval fougueux, et précipité dans la rivière. M. Labat savoit nager; il ne réfléchit point sur le danger de se plonger dans l'eau un jour de médecine, il se débarrasse à la hâte de sa robe-de-chambre, s'élance dans l'Adour, et atteint l'in-

fortuné au moment où il perdoit connoissance!..... O Providence! s'écria M. Labat, en serrant avec transport ce jeune homme dans ses bras, sainte humanité, que ne te dois-je pas! j'ai sauvé mon fils!...... C'étoit en effet son fils unique, qui, après une absence de six mois, revenoit à franc étrier, sans avoir prévenu son père, afin de lui causer une agréable surprise. Cette surprise fut beaucoup plus touchante qu'il n'avoit pu le prévoir!.... Jamais le courage et la générosité n'ont été mieux récompensés. Plaignons les lâches et les égoïstes, ils n'éprouveront jamais rien de pareil.

Voici un trait de subordination militaire qui me paroît sublime. Ces jours derniers, M. le comte d'Artois jouoit à la paume. On plaça en-dedans de la salle une sentinelle à la porte, avec l'ordre de ne laisser entrer aucun curieux. Une balle lancée par un des joueurs atteignit

la sentinelle, et d'une manière si terrible, qu'elle lui fit presque sortir l'œil de la tête ; cependant il se tint immobile a son poste. Aussitôt M. le comte d'Artois court à lui en le pressant d'aller sur-le-champ se faire panser. Et ma consigne ! répondit le soldat... Il soutint l'héroïsme de ce mot ; rien ne put l'engager à sortir; il ne quitta son poste que lorsque l'officiér qui l'y avoit mis vint lui en donner l'ordre. Cet excellent militaire n'a point été blessé par M. le comte d'Artois. Il a reçu vingt-cinq louis de ce prince ; sa blessure est très-grave, mais on espère qu'il ne perdra pas l'œil.

MADAME de **** et la maréchale de Luxembourg sont les personnes de la société qui attachent le plus d'importance à l'élégance des manières et à ce qu'on appelle *usage du monde* et *un bon ton.* Mais la première est souvent ridicule, parce qu'elle pousse la poli-

tesse jusqu'à l'affectation, et la décence jusqu'à la pruderie ; la maréchale, avec les mêmes opinions, est aimable, parce qu'elle a plus d'aisance et moins de gravité. Quand on manque à l'étiquette ou qu'on emploie une mauvaise expression, madame de **** s'indigne et méprise; dans le même cas, la maréchale plaisante et se moque. Les gens les moins spirituels bravent avec avantage les critiques sérieuses de madame de ****, les rieurs sont de leur côté ; tout le monde craint les censures épigrammatiques de la maréchale : dans les choses de ce genre, les sentences solennelles ne produisent aucun effet; mais les moqueries assez plaisantes pour être citées, sont des arrêts sévères, on n'en appelle point.

L'élégance dans le style, dans les discours et dans les manières, est assurément une chose fort désirable, c'est la noblesse des grâces; mais l'affectation en éloigne autant que la grossièreté. Il

me paroît tout simple qu'une femme évite d'employer de certaines expressions ; cependant elle doit cacher ce soin : montrer du scrupule à cet égard, c'est, en se piquant d'une extrême délicatesse, manquer à la fois d'esprit et de goût. Madame de **** a fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte*, ce qui l'a mise ces jours-ci dans un singulier embarras. Le baron de Bézenval disoit à M. le duc de ***, qui arrivoit à Versailles après une absence de six mois : Je vais vous mettre au courant : ayez un habit puce, une veste puce, une culotte puce, et présentez-vous avec confiance ; voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour.

Cette plaisanterie a eu du succès. Madame de **** voulant hier la conter, s'est étourdiment engagée dans ce récit ; mais aussitôt s'apercevant qu'il falloit dire le mot fatal *culotte*, elle s'est tout à coup arrêtée après avoir prononcé seulement la première syllabe. Cette

réticence a paru beaucoup plus gaie que l'histoire. Madame de **** rougissoit, s'embarrassoit, se confondoit; et M. d'Osmond, avec sa bonhomie et sa distraction ordinaires, a dit en la regardant d'un air étonné : Apparemment que madame attache à ce mot une idée particulière? Point du tout, a repris quelqu'un; c'est au contraire que madame n'en peut *détacher* une idée très-naturelle. N'eût-il pas mieux valu (surtout à quarante-cinq ans) conter tout bonnement une chose si simple ?

J'aime cent fois mieux la manière de parler du marquis de **. On sait qu'avec beaucoup d'esprit naturel, il a le langage le plus bizarre; il semble qu'il n'ait jamais pris la peine non-seulement de lire, mais d'écouter la conversation; il ne sait que confusément la signification des mots, ce qui lui donne la plus singulière impropriété d'expression. C'est ainsi que pour louer la douceur du regard de sa belle-sœur

il dit que ses yeux ressemblent à une culotte de velours noir : ce langage me plaît infiniment mieux que celui de madame de ***.

Cette dernière est très-passionnée pour Voltaire, et cette personne qui ne pourroit dire *culotte* sans s'évanouir, parle avec ravissement des ouvrages les plus licencieux. Elle a une pendule dont les ornemens représentent les Heures personnifiées et le Temps. Au bas de cette dernière figure, madame de **** a fait graver ce vers de Voltaire :

Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.

Pensée très-fausse et très-choquante. Quoi donc, la charité, la bonté, l'amitié, la vertu, ne savent pas *employer* le temps !...... *l'amour seul* !.... quelle sentence ! et comment une femme ose-t-elle la recueillir et l'étaler dans son cabinet ? Madame de **** citoit hier avec enthousiasme des vers de Voltaire que je n'aime

pas du tout, parce que je préfère la vérité à l'élégance. Voici ces vers :

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentimens l'héroïsme consiste :
Le conquérant est craint, le sage est estimé,
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé.

Tout est faux dans ces vers. L'*héroïsme ne consiste point* à être bienfaisant, car soulager les infortunés est un devoir quand on le peut; et un guerrier qui auroit le malheur de n'être pas charitable, n'en seroit pas moins un *héros* s'il faisoit de grandes actions utiles à son pays. La *sagesse* peut être sérieuse, mais elle n'est jamais *triste*, puisqu'elle met à l'abri des peines les plus sensibles. On n'est point *juste* quand on est *dur*, parce que l'indulgence et la bonté font partie de la véritable justice; mais cette justice-là n'est pas connue des philosophes. Voici une belle et touchante définition du juste et de la justice.

» L'homme juste ne doit pas toujours

» demander ni ce qu'il peut, ni ce qu'il
» a droit d'exiger des autres. Il y a des
» temps malheureux où c'est une cruauté
» et une vexation d'exiger une dette, et
» la justice veut qu'on ait égard non-
» seulement à l'obligation, mais encore
» à l'état de celui qui doit.... La justice
» n'est pas toujours inflexible; elle ne
» montre pas toujours un visage aus-
» tère; elle doit être exercée avec quel-
» que tempérament, et elle devient ini-
» que et insupportable quand elle use
» de tous ses droits. La raison, qui est
» son guide, lui prescrit de se relâcher
» quelquefois; et la bonté qui modère sa
» rigueur extrême, est une de ses par-
» ties principales. Il est manifeste que
» la justice est établie pour entretenir
» la société parmi les hommes; or, si
» nous entrions dans la vie humaine
» avec cette austérité invincible, qui ne
» veut jamais rien pardonner aux au-
» tres, il faudroit, et que tout le monde
» rompît avec nous, et que nous rom-

» pissions avec tout le monde. Comme
» la foiblesse commune de l'humanité
» ne nous permet pas de nous traiter les
» uns les autres en toute rigueur, il n'y
» a rien de plus juste que cette loi de
» l'apôtre ; *Supportez-vous mutuelle-*
» *ment en charité, et portez le far-*
» *deau les uns des autres ;* et cette
» charité et facilité, qui s'appelle con-
» descendance dans les particuliers, est
» ce qui s'appelle clémence dans les
» grands et dans les princes. Ceux qui
» sont dans les hautes places ne doivent
» pas se persuader qu'ils soient exempts
» de cette loi; au contraire, la justice
» leur ordonne de considérer qu'étant
» établis de Dieu pour porter ce noble
» fardeau du genre humain, les foi-
» blesses inséparables de notre nature
» font une partie de leur charge, et
» qu'ainsi rien ne leur est plus néces-
» saire que d'user quelquefois de con-
» descendance. »

(*Sermon de Bossuet pour le Dimanche des Rameaux.*)

Voilà ce qu'il est beau de penser et ce qu'il est utile de dire! mais cela est puisé dans la véritable, dans l'unique source de la morale. Voilà des préceptes bienfaisans et des définitions instructives! Où en serions-nous, si les puissances de la terre se persuadoient que la justice est naturellement unie à la dureté, et qu'un roi juste peut être inhumain?..... La religion seule sait nous élever, nous perfectionner sans nous enorgueillir; elle nous apprend que nous ne suivons que les devoirs que nous impose la justice, quand nous sommes indulgens, sincères, charitables; quand nous obéissons avec fidélité aux commandemens du juge suprême, qui est à la fois notre créateur et notre maître; car la reconnoissance et l'entière dépendance doivent produire la parfaite soumission : aussi l'Écriture n'appelle-t-elle l'homme le plus éminemment vertueux que *le juste;* expression admirable qui, en nous

préservant de l'orgueil, nous donne une idée sublime de la justice, et nous impose une obligation plus indispensable de nous attacher à la vertu.

On n'est libre que lorsque le sort d'aucun être chéri ne dépend de soi, de son existence, de ses soins, ni de sa fortune; dépendre soi-même d'un autre, est un lien mille fois moins fort.

De toutes les modes, la plus ridicule à mon gré étoit de se couvrir le visage de petites mouches en étoile, en cœur, en croissant, et de s'appliquer sur la tempe droite une grande mouche ronde de velours noir qui ressembloit à une emplâtre. Je crois qu'il n'y a jamais eu que madame *** qui ait imaginé d'encadrer cette mouche dans un cercle de petits diamans. A propos de mouche, madame de Puisieulx me contoit ces

jours-ci, que madame de Pompadour, écrivant au maréchal d'Estrées (1), à l'armée, sur les opérations de la campagne, et lui traçant une espèce de plan, avoit marqué sur le papier, avec des *mouches*, les différens lieux qu'elle conseilloit d'attaquer ou de défendre. Il est agréable pour un grand général (et le maréchal d'Estrées en étoit un) de recevoir de pareilles instructions!

Madame *** est la personne la plus égoïste que je connoisse. Elle a un genre de maladie qui l'oblige à passer dans son lit plus de la moitié de sa vie, ce qui ne l'empêche pas de recevoir beaucoup de monde. L'autre jour plusieurs visites arrivèrent à la fois chez elle; madame *** étoit couchée : on se plaignit de la fraîcheur de sa chambre : Comment, dit-elle, il fait donc bien froid? on l'assura qu'il geloit à pierre

(1) Gendre de madame de Puisieulx.

fendre; alors madame *** sonna précipitamment; on étoit charmé, on crut qu'elle alloit demander du bois, point du tout : apportez-moi, dit-elle, un couvre-pied d'édredon. Après avoir donné cet ordre, elle parla d'autre chose.

Ce qui caractérise surtout les grands auteurs et les personnes aimables du dernier siècle, c'est le *naturel et la raison*; et, sans ces deux choses, nul succès n'est durable. Matha, dit madame de Caylus dans ses *Souvenirs*, étoit un garçon d'esprit infiniment naturel, et par-là de la meilleure compagnie du monde. C'est une femme charmante et vivant dans le plus grand monde qui a porté ce jugement : ainsi, dans ce temps, on n'étoit point de *bonne compagnie* quand on avoit de l'affectation. Que de gens à la mode aujourd'hui eussent été alors d'un extrême ridicule! C'étoit ce Matha dont parle madame de Caylus, qui, voyant la maréchale d'Albret si affligée de la

mort de son frère, qu'elle refusoit obstinément toute nourriture, lui dit : « Avez-vous résolu, madame, de ne » manger de votre vie? S'il est ainsi, » vous avez raison; mais si vous avez » à manger un jour, croyez-moi, il » vaut mieux manger tout à l'heure. » Un homme qui, aujourd'hui, parleroit ainsi à une femme désespérée, passeroit pour grossier et pour barbare; mais, dans ce temps, on ne s'apitoyoit pas sur la douleur la mieux fondée, quand elle passoit les bornes prescrites par la raison; on ne s'attendrissoit point sur l'extravagance. A force de flatter la sensibilité outrée, on en a fait dans les uns une pantomime odieuse et ridicule, et dans les autres une maladie effrayante. On ne voit pas que madame de Sévigné se soit jamais évanouie en quittant cette fille adorée qu'elle regrettoit dans tous les momens de sa vie; et ces lettres charmantes, monument immortel de sa tendresse, ces

lettres écrites à cent cinquante lieues de madame de Grignan, loin d'être mélancoliques, sont remplies de plaisanteries et brillantes de gaîté. Mais aujourd'hui, quand on aime, il faut être sombre ou furieux, il faut invoquer la mort ou se la donner.

Il est à remarquer que les passions et les affections désordonnées sont surtout communes chez les nations ignorantes et barbares. Chardin rapporte dans ses voyages, qu'il a vu jouer en Perse la comédie et la tragédie, et que toujours l'amour y est représenté comme une rage forcenée; les détails qu'il fait à cet égard sont extrêmement curieux et font frémir. On sait qu'en Turquie les amans, en passant sous les fenêtres de leurs maîtresses, se font de larges blessures pour prouver leur amour : depuis quelque temps, l'amour français, devenu féroce, veut aussi du sang, il ne parle que de mort, de meurtre et de suicide; et, dans une

société très-brillante, j'ai entendu conter, comme un beau trait, l'action d'une jolie femme qui, pour guérir son amant de la jalousie, dans le moment où il lui reprochoit sa vanité sur sa figure, se cassa les quatre dents de devant. « Eh bien! dis-je, son amant » la quitta »? J'indignai tout le monde par cette question.

Celui qui, le premier, appela tout égarement une *erreur*, créa une expression aussi belle qu'elle est juste. Oui, tout ce qui nous arrache au devoir est une *erreur* : ce n'est que dans la vertu que nous pouvons trouver la vérité, la sûreté, le repos et le bonheur.

Il n'y a rien au monde de plus triste que de se trouver à la veille d'un grand voyage, sans avoir eu le temps de s'y préparer; il est cruel de laisser derrière soi des affaires importantes qu'on n'a pu mettre en ordre. Les vieillards sans religion sont dans une situation pire encore : le *voyage* qu'ils vont faire est

inévitable et sûrement très-prochain; il est sans retour, et les préparatifs négligés sont d'une si haute importance!... Tout vieillard impie, livré à lui-même, est accablé de tristesse, à moins qu'il ne soit tout à fait imbécille. J'entends vanter la gaîté de quelques vieux libertins; c'est qu'on ne les suit pas dans leur intérieur. Ils sont comme les aveugles qui paroissent gais dans la société, parce que tout les étourdit sur leur situation, que la conversation les distrait et les dissipe; mais combien on les plaindroit, si on les voyoit dans la solitude, en proie à leurs réflexions!........ La piété seule rend la vieillesse vénérable, parce que seule elle est le gage d'une vie pure, ou du repentir qui expie les fautes. Je n'ai point connu de vieillard plus intéressant que le maréchal de Balinçour, mort il y a quelques années à quatre-vingt-onze ans. Dans cette longue carrière, sa vie ne fut souillée d'aucune tache, il fut toujours

pieux, toujours heureux et calme : on contemploit en lui un siècle de bonheur, de gloire militaire et de vertu. Dans ce grand âge, il avoit conservé une santé robuste, toutes ses dents, une vue excellente, et la mémoire la plus sûre. J'ai passé à Balincour quatre mois, dans la dernière année de sa vie, et je ne me lassois point de l'écouter, surtout lorsqu'il causoit avec son ancien compagnon d'armes, le vieux marquis de Canillac. Ces deux respectables guerriers se rappeloient des anecdotes, des sièges, des batailles dont les dates faisoient tressaillir : on croyoit entendre parler l'Histoire; leurs conversations ressembloient aussi à ces dialogues des morts entre des personnages d'un autre siècle. Enfin, j'admirois l'égalité d'humeur, la douce gaîté de ce vieillard; tous ses *préparatifs* étoient faits, rien ne l'inquiétoit, et on voyoit à sa sérénité parfaite, qu'il avoit terminé toutes ses affaires. Il jouissoit des loi-

sirs et du repos d'une vieillesse vertueuse. Que cet âge est intéressant et vénérable, lorsqu'il a purifié la vie! Quel objet plus digne de nos respects qu'un vieillard religieux, instruit par l'expérience qui nous manque, dégagé des passions qui nous égarent, affranchi des soins qui nous consument, et détaché des faux biens qui nous séduisent! C'est en soupirant que l'on contemple l'innocence aimable de l'enfance. Hélas! la triste prévoyance mêle tant d'amertume à ce doux sentiment! En regardant un enfant plein de grâce et d'ingénuité, comment ne pas songer au cercle dangereux qu'il doit parcourir! comment ne pas l'attendrir sur les périls l'inévitables qui attendent!] Qui pourroit ne pas s'émouvoir, en voyant sa joie et sa sécurité? Jeune et touchante victime entourée de fleurs, il ne sait pas où l'entraîne le temps, il ignore la sentence irrévocable qui le condamne à souffrir tant de maux!....... Je n'ai

jamais vu jouer des enfans, je n'ai jamais vu ce délicieux tableau, sans éprouver un profond sentiment de mélancolie; et mes yeux se reposent avec un attendrissement si doux, et avec tant de plaisir sur le visage auguste d'un vieillard vertueux! Il connoît toute la beauté, toute l'utilité de la vertu; et le vice n'a plus de séduction pour lui. Je l'admire sans inquiétude, je sais qu'il ne peut plus se démentir. Libre d'ambition, n'ayant plus d'affaires, ne formant plus de projets, son âme, dégagée de presque tous les liens qui nous captivent, s'élève sans effort vers la divinité. Il est le moins matériel de tous les êtres, et par la défaillance même de son corps et de ses sens, celui qui approche le plus de la nature divine, des intelligences célestes. Ne tenant plus à la terre, il semble qu'il ne daigne l'habiter encore que pour nous instruire. Ah! sans doute, il seroit le génie tutélaire de sa famille, si l'on suivoit toujours ses

conseils!........ Il est vrai que l'idée de la mort ne peut être séparée de celle de la vieillesse; mais la mort n'est terrible que lorsqu'elle est prématurée, parce qu'alors seulement elle paroît agir avec violence et contre les lois de la nature; tout événement imprévu a quelque chose de frappant. Un vieillard pieux et résigné a terminé sa carrière : la chaîne des événemens est rompue pour lui; sa destinée est pour ainsi dire suspendue; le temps n'y produit rien de nouveau: il touche à l'éternité, tout son avenir est là!........ L'idée de sa fin prochaine n'inspire que de grandes pensées : pourquoi m'étonnerois-je en songeant à la dissolution totale de ce corps languissant, déjà presque détruit? pourquoi regretterois-je pour lui des plaisirs et de vains amusemens qu'il ne sauroit goûter? pourquoi serois-je effrayée de la mort que je sais si près de lui? Elle ne le surprendra pas; il l'attend chaque jour avec tant de tranquillité! Ce n'est point

un spectre menaçant ; sa faulx n'a point à couper avec effort des liens nombreux et chéris, dénoués depuis lon-gtemps ; elle n'a plus à trancher que le fil usé de la vie. Ah ! sans doute, la mort n'est pour le juste qu'un ange libérateur ! La religion défend de l'invoquer ; mais la piété fidèle la voit paroître avec toute la joie d'une sublime espérance. C'est ainsi que j'ai vu mourir le maréchal de Balincour, et d'une mort affreuse et singulière : son gosier s'ossifia totalement ; il mourut uniquement faute de pouvoir prendre de la nourriture. Il souffrit pendant plus de quinze jours, et sa patience et sa douceur ne se démentirent jamais un seul instant. Dans un état inouï de foiblesse et d'inanition, il conserva toujours toutes ses facultés intellectuelles, et soutenu, consolé, exalté par une piété angélique, ses discours n'étoient que des paroles de paix et de bonté, des prières touchantes, ou des exhortations religieuses à ses petits

neveux et à ses domestiques. On vit toujours sur son visage l'expression de la bienveillance et du calme le plus parfait. Trois jours avant sa mort, ne parlant déjà qu'avec une extrême difficulté, il aperçut au bout de sa chambre la comtesse de Balincour qui pleuroit; il lui fit signe d'approcher, et lui dit : » Ma chère nièce, si je pouvais vous » faire voir mon âme, vous seriez con- » solée »! Le soir du même jour, tandis qu'il paroissoit assoupi, sa garde se mit à manger auprès de son lit; un valet de chambre survint, qui la gronda tout bas d'avoir assez peu de délicatesse pour manger à côté d'un malade qui ne pouvait rien avaler et qui mouroit de faim; le maréchal qui ne dormoit pas, ouvrit les yeux, et dit en souriant : « Laisse-la donc souper; sois sûr » que je n'envie pas ceux qui peuvent » manger. » Ce n'est pas ainsi que les esprits-forts savent souffrir et mourir. J'ai souvent comparé dans ma pensée

ce respectable vieillard au maréchal de Richelieu; j'ai peu rencontré ce dernier; mais j'ai tant vu madame d'Egmont sa fille, à Sillery et à Braine, je l'ai tant questionnée sur ce sujet, ainsi que d'autres personnes qui ont connu son père, que je sais tous les détails de sa vie intérieure. Le maréchal de Richelieu, toujours libertin à quatre-vingts ans, est capricieux et violent; il ne peut supporter la solitude, et moins encore les infirmités de la vieillesse; la moindre douleur physique lui cause de l'abattement ou une impatience inexprimable. Il est difficile à servir, et plein de hauteur et d'humeur avec ses gens; ce qui est presque toujours la preuve d'une conscience agitée: les âmes pures et tranquilles répandent toujours dans l'intérieur de leur maison une partie du calme heureux dont elles jouissent. J'ai vu pourtant quelquefois d'excellens caractères, dominés par une pétulance extrême; mais je n'ai jamais

vu les inégalités choquantes avec les inférieurs, les accès d'humeur sombre, les caprices hautains unis à la vertu. A propos de vieillesse, je veux peindre ici madame du Deffant. J'ai bien eu le temps de l'étudier, et je la connois parfaitement. Je ne la flatterai point, je ne l'enlaidirai point; sa bonté pour moi, et ce qu'elle appelle *l'attrait que j'ai pour elle*, ne me séduiront pas; *sa philosophie* que je méprise, ne me rendra pas injuste; je veux me dépouiller de toute espèce de partialité, afin de faire un portrait véritablement ressemblant.

Des liens de parenté unissent la famille où je suis entrée, à celle de madame du Deffant; cependant madame de Puisieulx, pieuse, irréprochable et très-attachée aux anciens principes, exigea de moi, dans ma première jeunesse, de ne point aller dans une mai-

son où l'on admiroit exclusivement les maximes de la philosophie moderne. Madame du Deffant se plaignit, comme d'une impertinence, que l'on ne m'eût point menée chez elle à mon entrée dans le monde, ensuite elle m'oublia; mais au bout de quelques années, elle eut tout à coup l'envie de me connoître.

Il n'y a rien de si vif que les fantaisies des personnes dépourvues d'une vraie sensibilité; c'est surtout lorsqu'on a le cœur vide, qu'on est susceptible d'engouement, et capable de se passionner momentannément pour peu de chose. Les écarts bizarres de l'imagination et la frivolité ne viennent presque jamais que de la sécheresse de l'âme.

Il y a environ un an que je reçus un billet de madame du Deffant, qui contenoit des reproches très-obligeans, et qui finissoit ainsi : « Puisque vous n'a-
» vez pas voulu venir chez moi, il faut
» que vous consentiez à me recevoir,
» chez vous; je ne fais plus de visites

» mais j'irai vous chercher avec em-
» pressement ».

Je portai ce billet à madame de Puisieulx qui me dit en riant que ne me voyant aucune disposition à devenir *esprit-fort*, elle trouvoit très-bon que je répondisse aux avances de madame du Deffant, et qu'elle me conseilloit même d'aller chez elle; car, ajouta-t-elle, il faut éviter, quand on le peut sans inconvénient, de se faire des ennemis des philosophes. — Je crois, repris-je, que lorsqu'on n'a pas leurs opinions, on ne sauroit échapper à leur haine que par une profonde obscurité. — Vous font-ils déjà peur? me demanda madame de Puisieulx en souriant. — Oui, beaucoup, répondis-je : ils sont parvenus à détruire la réputation de tant de gens d'un mérite si supérieur au mien! Je les crains horriblement; mais cette frayeur ne me fera jamais agir ou parler contre ma conscience.

Je quittai madame de Puisieulx,

assez embarrassée de la permission que je venois d'obtenir. Je n'avois nulle envie de connoître madame du Deffant; je me la représentois apprêtée, pédante, précieuse. J'étois surtout effrayée de l'idée que je me trouverois là au milieu d'un cercle de philosophes; j'imaginois qu'étant ainsi *en force*, ils parleroient et disserteroient avec ce ton emphatique et dogmatique, ou tranchant et cynique, qu'ils prennent tour à tour dans leurs écrits; et je sentois que je ferois une triste figure daus cette étrange assemblée présidée par une sybille enthousiaste de toutes ces déclamations, et qu'il étoit impossible de contredire ouvertement, puisqu'aveugle et octogénaire, elle étoit doublement respectable par la vieillesse et par le malheur. Enfin je pris une courageuse résolution, et je me rendis le soir même à Saint-Joseph, chez madame du Deffant. Il y avoit assez de monde chez elle, et j'aperçus avec plaisir deux ou trois hommes de ma

connoissance. Madame du Deffant me reçut à bras ouverts, et je fus agréablement surprise en lui trouvant beaucoup de naturel et l'air de la bonhomie. C'est une petite femme maigre, pâle et blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle a la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille; cependant elle ne paroît pas être aussi âgée qu'elle l'est en effet. Lorsqu'elle ne s'anime pas en causant, on voit sur son visage l'expression d'une morne tristesse; en même temps on remarque sur sa physionomie et dans toute sa personne, une sorte d'immobilité qui a quelque chose de très-frappant. Quand on lui plaît, elle est accueillante, et elle a même des manières très-affectueuses. Les personnes incapables d'aimer, ne connoissent pas la différence infinie qui se trouve entre la bienveillance et l'amitié; un goût est pour elles un attachement; elles croient aimer dès qu'elles ont envie de plaire et qu'on les amuse :

cette erreur qui avilit les femmes dans leur jeunesse, leur donne, dans l'âge avancé, toutes les apparences de l'affectation et de la fausseté; il est vrai que ces démonstrations de tendresse ne signifient rien de ce qu'elles semblent exprimer, mais presque toujours elles sont prodiguées de bonne foi.

On ne parla chez madame du Deffant ni de philosophie, ni même de littérature : la compagnie étoit composée de gens de différens états, les beaux-esprits s'y trouvoient en petit nombre, et ceux qui vont dans le monde, y sont communément aimables quand ils n'y dominent pas. Madame du Deffant cause avec agrément; bien différente de l'idée que je m'étois faite d'elle, jamais elle ne montre de prétentions à l'esprit, il est impossible d'avoir un ton moins tranchant; ayant très-peu réfléchi, elle n'est dominée que par la seule habitude. Elle eût, dit on, sans aucun *système*, une conduite très-*philosophique* dans sa

jeunesse : on étoit alors si peu *éclairé*, que madame du Deffant fut long-temps, sinon bannie de la société, du moins traitée avec cette sécheresse qui doit engager à s'en exiler soi-même. Trente ans après, *la lumière* commençant à se répandre, madame du Deffant crut se rétablir dans le monde en adoptant des principes qui la justifioient. La philosophie sauvoit l'humiliation de rougir du passé; il étoit agréable de pouvoir tout à coup regarder en arrière, non-seulement sans regret et sans honte, mais avec satisfaction et une sorte d'orgueil; et, au lieu d'avouer qu'on s'étoit conduit avec beaucoup d'imprudence et d'étourderie, de pouvoir se vanter d'avoir été, par une heureuse inspiration, disciple des philosophes à naître; et enfin, il étoit beau d'avoir le droit de dire à tous les grands et célèbres *moralistes* du jour : « Ce que vous prêchez, » je l'ai fait avant que vous eussiez instruit » l'univers ».

Madame du Deffant n'ayant de sa vie médité une opinion, au fond de l'âme n'en a point; elle n'est pas même sceptique : pour douter, pour balancer, il faut du moins avoir superficiellement comparé et fait quelqu'examen, et c'est une peine qu'elle n'a jamais voulu prendre : elle se peint très-bien elle-même en disant qu'*elle laisse flotter son esprit dans le vague :* triste situation à tous les âges, et surtout à quatre-vingts ans !...... Cette paresse d'esprit et cette insouciance lui donnent dans la conversation tout l'agrément de la douceur ; elle ne dispute point; elle est si peu attachée au sentiment qu'elle énonce, qu'elle ne le soutient jamais qu'avec une sorte de distraction ; il est presqu'impossible de la contredire ; elle n'écoute pas, ou elle paroît céder, et elle se hâte de parler d'autre chose. Elle me fit promettre de revenir la voir à l'heure où elle vient de se lever, et où elle est toujours seule, c'est-à-dire, entre trois

et quatre heures après-midi, car elle a depuis long-temps perdu le sommeil; on lui fait une lecture durant la nuit, et elle ne s'endort jamais avant le jour. J'y retournai le surlendemain. Je la trouvai dans son fauteuil; un valet de chambre assis à côté d'elle, lui lisoit tout haut un roman. Le roman l'ennuyoit, et elle parut charmée de ma visite; je restai deux ou trois heures avec elle et j'écoutois presque toujours; elle me parla de l'ancien temps, de la cour de madame la duchesse du Maine, de Chaulieu, du marquis de la Fare, de l'ingénieux Lamothe, de madame de Staal dont j'aime tant l'esprit (1); et elle me promit de me montrer une autre fois plusieurs petits manuscrits et beaucoup de lettres de l'impératrice de Russie. Madame du Deffant, au moyen

(1) Celle qui nous a laissé de si charmans Mémoires, et la jolie comédie intitulée *l'Engouement*.

d'une petite machine très-simple, écrit fort bien et se passe de secrétaire; son écriture est grosse, mais très-lisible. Les jours suivans, elle me fit lire, par son valet de chambre, plusieurs petits morceaux de sa composition, des allégories et des portraits : c'étoit le goût du siècle dernier parmi les personnes spirituelles de la société. Ces portraits, tous faits avec la seule intention de plaire et de flatter, sont assez insipides; le plus joli que madame du Deffant ait écrit, est celui de madame de Mirepoix, fait aussi, mais en vers et d'une manière trés-agréable, par le président Hénault. J'avois beaucoup plus de curiosité de connoître les lettres de l'impératrice, mais elles ne contiennent que des allusions et des plaisanteries de société, la plupart sur M. Grimm. Pour me les faire comprendre, madame du Deffant étoit obligée d'arrêter à chaque ligne le lecteur, et de m'expliquer les *à propos*. Ces lettres sont véritablement surpre-

nantes par leur longueur et leur extrême frivolité; il seroit curieux de les voir rassemblées avec celles que la même princesse écrit à M. de Buffon, et qui montrent tant d'esprit et des connoissances si étendues.

On m'avoit dit que madame du Deffant étoit méchante; c'est ce que je n'ai jamais remarqué, elle n'est même pas médisante. Il y a dans son caractère tant de foiblesse, d'insouciance et de légèreté, qu'aucun sentiment vif ne peut l'agiter long-temps : elle n'est pas plus capable de haïr que d'aimer. Brouillée avec d'Alembert, elle m'a parlé de ses démêlés avec lui, mais sans aigreur et sans ressentiment; c'étoit un simple récit, et non des plaintes. Son cœur a bien vieilli, la philosophie l'a tout à fait desséché, et son esprit n'a point mûri; il est plus jeune qu'il ne devroit l'être, quand elle n'auroit que vingt-cinq ans. Elle a craint confusément toute sa vie de réfléchir; cette crainte, devenue

maintenant de la terreur, lui donne une véritable aversion pour tout ce qui est solide; elle est accablée de vapeurs et d'une tristesse invincible, et elle redoute mortellement les conversations sérieuses; elle les repousse même avec sécheresse; il faut, pour lui plaire, ne l'entretenir que de bagatelles; tout ce qui ressemble à la raison lui fait peur. C'est une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une éternelle gaîté qu'elle ne paroît jamais partager, car elle ne joue rien. La perte de la vue ne l'affecte point du tout; elle m'a dit qu'elle aimoit mieux être aveugle que d'avoir un rhumatisme douloureux. Quand elle perdit la vue, ce fut sans un violent chagrin, parce qu'elle conserva pendant plus de cinq ans l'espoir de la recouvrer; et lorsqu'après avoir consulté tous les charlatans du monde, elle eut épuisé vainement tous les remèdes, elle prit facile-

ment son parti sur son état, elle y étoit parfaitement accoutumée. Ce n'est pas là ce qui l'attriste; elle écarte avec peine de funestes idées inspirées par l'âge et par les souffrances. Un jour, je hasardai de lui parler de la mort religieuse du président Hénault; elle m'interrompit, et avec un ton ironique et un sourire forcé : Est-ce un sermon que vous me préparez là? dit-elle. Je me mis à rire, en l'assurant que j'aimois beaucoup mieux l'écouter que prêcher. Elle n'a pas de religion, mais elle n'est point impie; et, malgré tout le pouvoir d'une longue habitude, elle n'est *pas* philosophe. Son existence, comme celle de tant d'autres, n'a dépendu que de ses liaisons; on sent que si elle eût vécu avec des gens religieux, elle seroit dévote; et ses derniers jours que l'ennui consume, que la crainte empoisonne, seroient paisibles, sereins, et s'écouleroient doucement!.... Quelle différence de cette vieillesse à celle de madame de

Puisieulx ! Cette dernière, beaucoup moins âgée que madame du Deffant, à soixante-neuf ans paroît à peine en avoir cinquante. On dit d'elle qu'elle a un visage amusant à regarder, et cela est vrai ; elle a été la plus belle personne de la cour, et elle a toujours la plus charmante physionomie que je connoisse ; sa gaîté est franche, égale et communicative. La vieillesse, surtout pour les femmes, est affreuse quand elle a forcé de renoncer à des goûts passionnés, et qu'elle a dissipé des erreurs qu'on aimoit ; elle paroît alors aussi insupportable que pourroit l'être un grand malheur inattendu : tant de femmes ont moins songé à cette époque de la vie, qu'à la mort même! Mais madame de Puisieulx a su prévoir la vieillesse ; un sage emploi de la jeunesse la prépare toujours heureuse. Pour y parvenir sans surprise et sans abattement, il faut aussi avoir suivi volontairement la gradation insensible qui nous y con-

duit. Madame de Puisieulx n'a pas eu la folie de s'opposer à la marche du temps; elle n'a pas voulu plonger au-delà de leur terme les diverses saisons de la vie; elle a toujours eu successivement l'esprit et les goûts de son âge; les années ne lui ont rien arraché de force; et ce que notre raison abandonne sans hésiter, nous paroît rarement un sacrifice douloureux; nous croyons donner généreusemet tout ce que nous accordons sans résistance à la nécessité. Madame de Puisieulx jouit de ses souvenirs et de la plus haute considération; elle a l'heureux droit de s'appliquer cette belle maxime : *La vieillesse est une couronne d'honneur, lorsqu'elle se trouve dans la voie de la justice* (1).

S'il est doux de plaire par des agrémens frivoles, combien il est plus satisfaisant, pour une âme élevée, d'obtenir le respect et l'admiration mérités

(1) Prov. de Salomon.

par une vertu unanimement reconnue! c'est alors que toutes les déférences sont des hommages véritablement flatteurs. Aussi ai-je entendu dire à madame de Puisieulx, qu'il est moins difficile à une jeune personne qu'à une vieille femme (qui n'a rien à se reprocher), de se défendre de l'orgueil : c'est bien sentir tout le prix de l'estime. Madame de Puisieulx n'a pas, comme madame du Deffant, un cœur épuisé par des passions violentes que l'âge anéantit. Il n'y eut jamais de vide dans son âme et d'incertitude dans ses opinions; elle n'a connu que les sentimens qui ne s'usent point, elle les conserve tous, et elle chérit les principes qu'elle a suivis depuis son enfance. Madame du Deffant est sombre, inquiète, agitée; madame de Puisieulx jouit d'un calme parfait. L'une avoue qu'elle ne peut plus rien aimer; détachée de tout, nul espoir ne la console, et elle a perdu jusqu'aux fausses jouissances de l'é-

goïsme; elle ne peut ni former des projets personnels, ni se complaire en elle-même. L'autre a conservé toute sa sensibilité; entourée d'amis sincères, sa pensée se porte avec intérêt sur l'avenir des objets de son affection; sa carrière est finie, et c'est pour elle non un malheur, mais un repos qui la soulage; elle peut s'occuper mieux de ce qu'elle aime; il est impossible que dans sa jeunesse, et dans l'âge mûr, lorsqu'elle étoit femme d'un ambassadeur, qui devint ensuite ministre des affaires étrangères, et qui entra au conseil d'état, elle ait pu être une amie aussi dévouée, aussi parfaite, comme elle le dit elle-même; veuve, et mère d'une fille unique de cinquante-deux ans, qui n'a point d'enfant, elle n'a plus maintenant d'autres devoirs à remplir que ceux de l'amitié, elle ne fait de démarches elle n'agit que pour les autres. La vie a pour elle un intérêt plus noble et plus touchant que jamais; tous ses des-

seins, dépouillés de toute vue personnelle, sont bienfaisans; toutes ses actions sont désintéressées ; s'oubliant ainsi toujours, comment regretteroit-elle ce que l'âge a pu lui ravir ? Elle ne se retrouve, elle ne songe à elle qu'en élevant son âme vers l'auteur de son être, elle a cette foi vive que donne une conduite qui fut toujours conforme à la croyance. Je ne connois personne qui remplisse avec plus de goût les devoirs imposés par la religion, c'est la seule affaire personnelle qui lui reste; et qui n'en a qu'une s'en occupe avec tant de zèle ! Enfin madame de Puisieulx est paisible, heureuse et chérie, ou révérée de tout ce qui la connoît : on n'en dira jamais autant des femmes *philosophes* de son âge.

QUAND on est jeune, on n'emploie avec utilité ni son esprit, ni son argent; on prodigue l'un et l'autre d'une

manière déraisonnable ou frivole, parce qu'on ne cherche qu'à s'amuser, à briller, à plaire. La différence infinie qui se trouve entre une *personne de mérite* et celle qu'on appelle seulement une *personne spirituelle*, c'est que la première a fait un usage solide des dons de la nature, et que l'autre ne songe guère à se les rendre profitables. Nous avons tous en général une aversion très-naturelle pour tout ce qui demande une grande application; il faut convenir qu'il n'est pas amusant de s'occuper avec constance des choses qu'on ne peut comprendre qu'avec difficulté. La fatigue de l'esprit est beaucoup plus pénible que celle du corps. Cette paresse d'esprit qui peut nous tromper sur nos goûts et sur nos talens, nous fait souvent manquer notre véritable vocation. Que de poëtes et de romanciers médiocres, qui, mieux dirigés dans leurs études, eussent peut-être été des savans distingués!...... L'ancienne édu-

cation qui exigeoit des enfans une certaine contention d'esprit, avoit cela d'excellent, qu'elle accoutumoit de bonne heure à s'occuper des choses abstraites. Je ne puis assurément pas décider s'il est absolument indispensable, pour bien écrire dans sa langue, de savoir le grec et le latin; mais je conçois que rien n'est plus utile que d'avoir pris dès l'enfance l'habitude de s'appliquer sérieusement. A force de vouloir épargner de la peine aux enfans, on les rend indolens, et souvent on les condamne à une éternelle frivolité. Il vaudroit mieux ne pas risquer de les tuer en les plongeant dans des bains glacés, et tâcher de rendre leur caractère moins indépendant, et leur esprit moins paresseux. J'ai connu un père qui disoit à son fils, âgé de huit ans : *Coupe-toi*, et l'enfant, avec un canif, se faisoit une entaille à la main, et ce même père n'avoit pas voulu que ce pauvre petit martyr apprît à lire, de peur, disoit-il,

de le fatiguer. Il attendoit qu'il eût douze ans pour lui enseigner à connoître les lettres de l'alphabet.

Si l'on ne dirige pas avec autorité les lectures des jeunes gens, que liront-ils? de petits vers, des romans et des contes licencieux; et, après une telle éducation, qu'on les questionne sur leur goût, ils diront tous qu'ils n'en ont que pour la littérature; et quelle littérature! non celle qui peut élever l'âme et perfectionner la raison, mais celle qui déshonore les lettres. En supposant même que dans ce genre on n'eût lu que de bons ouvrages, il seroit toujours à désirer qu'on eût acquis d'autres connoissances, et l'heureuse, l'estimable faculté de s'appliquer à volonté à des choses ennuyeuses. Toutes ces réflexions me sont inspirées par ma situation actuelle. J'ai un procès de la plus grande importance pour moi, et tout ce que j'en sais, c'est que la cause de mon adversaire est odieuse; mais d'ailleurs, je

m'entends absolument rien aux détails de l'affaire, aux moyens de défense, etc. et, depuis un an, je suis excédée d'être obligée d'écouter toutes ces discussions que mon ignorance me fait paroître si fastidieuses. J'appris, dès mon enfance, à jouer de *huit instrumens :* je voudrois bien aujourd'hui que tout le temps que j'ai consacré au *par-dessus de viole*, à la *musette*, au *tympanon* et à la *mandoline*, eût été employé à m'instruire un peu des affaires. La musique est un art charmant; mais j'ai bien peur que ma partie adverse, se moquant avec raison de moi, ne me dise un jour:

Vous chantiez? j'en suis fort aise;
Eh bien! dansez maintenant.

Il est triste, faute d'intelligence et de lumière, de se trouver tout à fait étrangère à ses propres intérêts. Mon procès m'ennuie tellement, que j'oublie sans cesse que c'est mon procès; je murmure

assez aux plaideuses de comédies; elles étoient *criardes*, acariâtres, pédantes et ridicules. Je viens de perdre cette consolation : l'autre jour j'allai, un matin, chez M. F.....; je le trouvai avec des personnes qui m'étoient inconnues, et qui parloient d'une affaire qui m'est étrangère. Ma présence n'interrompit point cette discussion; je m'assis auprès du feu pour attendre la fin. Je vis, de l'autre côté de la cheminée, une femme de la figure la plus noble et la plus intéressante, qui écoutoit en silence. Je la plaignis d'avoir un procès; car elle avoit si peu la tournure d'une plaideuse, que je pensai qu'elle n'étoit pas plus habile que moi, et qu'elle ne comprenoit rien à tout ce qui se disoit sur ses affaires. Au bout d'un quart d'heure, elle prit la parole, d'un ton modeste, et avec le son de voix le plus doux et le plus harmonieux que j'aye jamais entendu; elle répondit à tout avec une clarté, une précision et une

connoissance des affaires véritablement parfaite. Je l'écoutois avec un étonnement inexprimable; *mon génie étonné trembloit devant le sien.* C'étoit pour moi la chose la plus surprenante de voir une femme charmante, avec les manières les plus simples et les plus agréables, posséder un tel genre d'instruction, et d'entendre cette voix mélodieuse qui donneroit tant de charmes à une belle déclamation, ne parler que de procédures. J'avois envie de m'humilier devant elle, de rendre hommage à sa raison, à son mérite, et de lui dire : Je suis sûre que vous êtes la personne la plus aimable de la société; vos manières et votre maintien, la modestie de votre ton et de vos expressions, ne laissent à cet égard aucun doute; et cependant vous avez toute la solidité que peut avoir un homme d'un mérite supérieur. Je vous remercie de prouver que cette réunion est possible; j'en suis consternée, par un retour fâcheux sur

moi-même; mais je m'en enorgueillis pour mon sexe.

Le savant et célèbre Robert Boyle fut l'un des fondateurs de la société royale de Londres. On pense avec intérêt à ces premiers membres de cette illustre académie, qui, durant les troubles affreux des guerres civiles, s'assembloient secrètement pour s'occuper des sciences. Ce même Boyle fut de la plus éminente piété; il fit traduire à ses frais l'Évangile dans toutes les langues des pays où l'on n'a pas le bonheur de le connoître, afin de l'envoyer en Turquie, en Perse, etc. Il fonda un prix pour l'ecclésiastique qui feroit le meilleur sermon contre l'athéisme. Si j'avois la possibilité d'offrir un prix littéraire, je croirois avoir une idée utile et bienfaisante, en proposant de faire un ouvrage qui seroit intitulé : *Le suicide combattu par les faits*. On prouveroit

dans cet ouvrage, 1°. que, dans l'antiquité, les grands hommes, en très-petit nombre, qui se sont donné la mort, quoiqu'ils y fussent autorisés par leur religion, n'ont suivi que l'impulsion d'un profond désespoir ou d'un égoïsme coupable; que les sages leurs contemporains les blâmèrent, et que leurs suicides furent très-funestes à leur patrie; 2°. que dans les temps anciens et modernes, presque tous les suicides furent des scélérats atroces, ou des gens sans principes et sans mœurs, ou enfin de jeunes femmes égarées par les passions; 3°. que les écrits des apologistes du suicide ont prodigieusement multiplié ce crime. Un infortuné, tenté de s'arracher la vie, peut y être facilement déterminé par les éloges et la funeste admiration des écrivains qu'il estime et qu'il aime. Je rapporterai un trait bien frappant de cette horrible influence. Il n'est pas connu, et n'a jamais été cité par les littérateurs français; le voici:

Eustace Budgell, ingénieux écrivain anglais, étoit parent du célèbre Addisson, qui fut son protecteur et son ami. Budgell travailla au *Tatler* avec Addisson, ensuite au *Spectateur* et au *Guardian*. Dans le *Spectateur*, tous les papiers marqués par un X sont de lui. Tous les articles du Guardian, marqués d'un astérique, sont aussi de Budgell. Ce dernier a fait encore un papier périodique, intitulé *the Bee* (l'Abeille). Addisson fit la fortune de Budgell; mais Budgell eut une très-mauvaise conduite, surtout après avoir perdu son protecteur. Addisson mourut en 1719, et Budgell, totalement ruiné en 1736, prit la résolution de terminer sa vie; il se noya dans la Tamise. On trouva sur son bureau un écrit de sa main, qui contenoit ces mots:

Whatt Cato did, and Addisson approv'd cannot be wrong.

Ce que fit Caton, et ce qu'Ad-

disson approuva, ne peut être un crime (1).

On sait qu'Addisson est l'auteur de la *Mort de Caton*. Addisson, écrivain si moral et si religieux, n'auroit certainement pas *approuvé* le suicide dans un chrétien; mais il crut pouvoir louer celui de Caton, et ce beau monologue: *It must be so, Plato thou reason'st well*, etc. affranchit l'infortuné Budgell des remords salutaires qui auroient pu le retenir...... Quelles réflexions naissent de ce fait!.....

Je voyageois il y a environ douze ans; après avoir traversé une partie de nos provinces méridionales, j'arrivai

---

(1) J'ai trouvé cette anecdote dans plusieurs ouvrages anglais, entr'autres dans l'excellent dictionnaire en 12. volumes inlitulé : *A new and general biographical dictionnary, etc.* à l'article *Budgell.*

à cette grande chaîne de montagnes qui nous sépare de l'Espagne. Je m'arrêtai là dans une solitude charmante; j'y louai une jolie petite habitation, et je me décidai à y passer tout l'été. Ma maison, située sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, de plantes et de verdure, étoit entourée de rochers et de sources d'une eau pure et transparente; je dominois sur une vaste plaine entrecoupée de canaux formés par les torrens qui s'y précipitoient du sommet des montagnes, je n'avois pour voisins que des cultivateurs et des bergers; là mes rêveries n'étoient point troublées par ce fracas tumultueux des villes, ce bruit importun de chevaux, de voitures, de crieurs publics, qui ne rappelle que les vaines agitations produites par l'intérêt, par l'orgueil et l'activité turbulentes de la frivolité, ou du vice et des passions. Dans ma paisible cabane, je n'entendois que la voix majestueuse de la nature; la chute imposante et

rapide des cascades et des torrens; le mugissement des troupeaux dispersés dans la prairie; les sons rustiques du flageolet, des cornemuses, et les airs champêtres que répétoient les jeunes pâtres assis sur la cime des rochers. Dans ces lieux où la campagne est si belle, je consacrois la plus grande partie du jour à la promenade. Je parcourus d'abord toutes les montagnes qui m'environnoient; j'y rencontrai souvent des troupeaux; les bergers qui les gardoient étoient tous des enfans ou des jeunes gens, dont les plus âgés avoient tout au plus quinze ans. Je remarquai que ces derniers occupoient les montagnes les plus élevées, tandis que les enfans, n'osant encore gravir les roches escarpées et glissantes, se tenoient dans les pâturages d'un accès moins difficile. A mesure que l'on descend ces montagnes, on voit les bergers diminuer de taille et d'années; et l'on ne trouve sur les collines qui bordent

les plaines, que de petits pâtres de huit ou neuf ans. Cette observation me fit imaginer d'abord que les troupeaux des vallées avoient des gardiens encore plus jeunes, ou du moins de l'âge de ceux des collines. Je questionnai un des enfans : « Conduisez-vous quelquefois » vos chèvres là-bas? lui demandai-je. » —J'irai quelque jour, me répondit-il » en souriant, mais avant cela, il se » passera bien du temps, et il faudra » que je fasse bien du chemin. — » Comment donc? — Il faudra d'abord » que je monte tout là-haut; et puis, » après cela, je travaillerai avec mon » père, et puis dans soixante ans, j'irai » dans la vallée. — Quoi! les bergers » des prairies sont donc des vieillards? » —Mais vraiment oui, mes frères aînés » sont sur les hauteurs, et nos grands-» pères sont dans les plaines. » Comme il achevoit ces mots, je le quittai et je descendis dans la fertile et délicieuse vallée de Campan. Je n'y distinguai

d'abord que les nombreux troupeaux de bœufs et de brebis qui en occupoient presque tout l'espace; mais bientôt j'aperçus les vénérables pasteurs assis ou couchés sur les lisières de la prairie. J'éprouvai un sentiment pénible en voyant ces vieillards isolés, livrés à eux-mêmes dans cette solitude. Je venois de contempler le plus riant tableau, ces montagnes peuplées d'habitans si jeunes, si lestes, si bruyans, séjour heureux de l'innocence et de la gaîté, dont les échos ne répétèrent jamais que des chants joyeux, des rires ingénus et les doux refrains des musettes! je quittois ce qu'il y a de plus aimable sur la terre, l'enfance et la première jeunesse, et je ne me trouvai qu'avec une sorte de saisissement au milieu de cette multitude de vieillards. Ce rapprochement des deux extrémités de la vie, m'offroit un contraste d'autant plus frappant, que ces bons vieillards, nonchalamment étendus sur l'herbe, paroissoient plon-

gés dans une rêverie mélancolique et profonde. Leur morne tranquillité ressembloit à l'abattement, et leur méditation à la tristesse causée par un cruel abandon; je les voyois seuls, loin de leurs enfans; je les plaignois, et je m'avançai lentement vers eux, avec un sentiment mêlé de compassion et de respect. En marchant ainsi, je me trouvai vis-à-vis un de ces vieillards qui fixa sur lui toute mon attention; il avoit la figure la plus noble et la plus douce; des cheveux d'une blancheur éblouissante tomboient en ondes argentées sur ses larges épaules; la candeur et la bonté se peignoient dans ses traits, et la sérénité de son front et de ses regards exprimoit l'inaltérable tranquillité de son âme. Il étoit assis au pied d'une montagne coupée à pic dans cet endroit, et tapissée de mousse et d'herbages; une énorme et prodigieuse masse de rochers, placée perpendiculairement au-dessus de lui, débordoit le haut de la montagne, et

formoit, à plus de deux cents pieds d'élévation, une espèce de dais champêtre, qui garantissoit sa tête vénérable de l'ardeur du soleil. Ces roches étoient couvertes de guirlandes naturelles de lierre, de pervenche et de liseron couleur de rose, qui retomboient de tous côtés en gerbes touffues et en festons inégaux distribués et groupés avec autant d'élégance que de profusion. A quelques pas du vieillard on voyoit deux saules inclinés l'un vers l'autre, mêler ensemble leurs branches flexibles en ombrageant une fontaine qui descendoit des montagnes. L'onde écumante à sa source, franchissoit impétueusement, du haut des monts, tout ce qui sembloit s'opposer à son passage; mais paisible dans son cours, elle serpentoit mollement parmi l'herbe et les fleurs, passoit aux pieds du vieillard, et alloit se perdre avec un doux murmure au fond de la vallée. Après avoir obtenu du vieillard la permission de m'asseoir

à côté de lui, je lui contai ce que le petit berger de montagnes venoit de me dire, et j'en demandai l'entière explication. Dans tous les temps, me répondit le vieillard, les hommes de ces contrées ont consacré à la vie pastorale les deux âges qui semblent surtout faits pour elle; ces deux extrémités de la vie, l'enfance qui sort des mains de la nature, et la vieillesse prête à rentrer dans son sein. Les enfans, comme vous l'avez vu, conduisent les troupeaux sur les hauteurs; c'est là qu'ils acquièrent cette vigueur, cette agilité, cette hardiesse, qui distinguent particulièrement l'habitant des montagnes; ils s'exercent à gravir les rochers, à franchir les torrens; il s'accoutument à contempler sans effroi la profondeur des précipices, et souvent à courir sur les bord des abîmes, pour atteindre et ramener une chèvre fugitive : mais à quinze ans, ils quittent l'état de berger pour devenir cultivateurs : à cette époque, le jeune

homme, fier de s'associer aux travaux de son père, abandonne sans regret ses montagnes, il remet avec joie sa houlette en de plus foibles mains; désormais la pioche et la bêche exerceront plus dignement ses bras nerveux. Cependant, avant de descendre dans la plaine, il jette un triste regard sur son troupeau, unique objet jusqu'alors de toutes ses sollicitudes, et il ne reçoit pas sans attendrissement les dernières caresses de son chien fidèle. Admis dans la classe des laboureurs, nous y restons j'usqu'au déclin de nos forces; mais quand nous ne pouvons plus nous livrer aux travaux de l'agriculture, nous reprenons humblement la panetière et la houlette, et nous venons dans ces prairies passer le reste de nos jours. Le vieillard cessa de parler, un léger nuage obscurcit un moment la sérénité de son frond : je vis qu'il se rappeloit avec une sorte de peine l'instant où la vieillesse l'avoit forcé de se consacrer sans retour

à la vie pastorale; il se taisoit, et je n'osois plus l'interroger; mais bientôt rompant le silence : Au reste, reprit-il, notre vieillesse est parfaitement heureuse; elle s'écoule dans une douce tranquillité......... — Cependant, interrompis-je, une longue habitude du travail ne rend-elle pas ennuyeux ce repos éternel? — Non, répondit-il, parce que ce repos est utile. L'ennui me consumeroit si j'étois oisif dans nos cabanes; qui ne se rend pas utile aux autres, est surtout à charge à soi-même; mais gardien de ces troupeaux, assis tout le jour sous ces rochers, je sers aussi bien ma famille que dans le temps où je pouvois labourer la terre et conduire une charrue; cette pensée suffiroit seule pour me faire aimer ma paisible condition. D'ailleurs, croyez que lorsqu'on a, pendant plus de cinquante ans, exercé sans relâche et ses bras et sa force, il est doux de n'avoir plus d'autre devoir à remplir, que celui de passer ses journées mollement cou-

ché sur le gazon des prairies. — Et dans cette inaction totale, jamais vous n'éprouvez d'ennui? — Comment pourrois-je m'ennuyer au milieu des objets qui m'environnent, et qui me retracent des souvenirs si chers! Ces montagnes en amphithéâtre qui nous entourent, je les ai toutes parcourues dans ma première jeunesse; je reconnois d'ici, par la dissipation des groupes de sapins et des masses de rochers, les lieux où j'allois le plus souvent; ma vue affoiblie ne me permet pas de distinguer tout ce que vos yeux découvrent; mais ma mémoire sait y suppléer; elle me représente fidèlement ce que mon œil ne peut apercevoir; cette espèce de rêverie demande une certaine application d'esprit, qui en augmente l'intérêt. Mon imagination me transporte sur ces monts élevés qui se perdent dans les nuages; d'ineffaçables souvenirs me guident à travers ces routes tortueuses, ces sentiers escarpés et glissans qui les

coupent et les unissent; quelquefois, cependant, ma mémoire chancelante m'abandonne tout à coup, tantôt sur les bords d'un torrent, tantôt sur le penchant d'un précipice : je m'arrête, je frémis.... et si, dans cet instant, je puis me rappeler le chemin que j'ai perdu, mon cœur palpite encore de joie, comme au printemps de mes jours. C'est ainsi que, sans sortir de ma place, m'élançant sur ces montagnes, je les reconnois, je les parcours, et que je retrouve les vives émotions, les plaisirs de ma jeunesse. Comme le vieillard achevoit ces mots, nous entendîmes dans le lointain, et du sommet de la montagne derrière nous, les sons du flageolet. Ah! dit le vieillard en souriant, voici Tobie qui vient sur le rocher; il répète l'air que j'aime tant, c'est la romance que je jouois si souvent à son âge! En disant ces paroles, le bon vieillard marquoit doucement la mesure avec sa tête, et la gaîté brilloit dans ses yeux. Qu'est-ce

que Tobie? lui demandai-je. — C'est un berger dans sa quinzième année; il aime Lina, ma petite-fille, ils sont de même âge; puissé-je, avant de mourir, les voir unis ensemble! Voici l'heure où nos petites-filles viennent chaque matin nous voir et nous apporter des rafraîchissemens. Tobie alors rapproche toujours ses chèvres du rocher sous lequel il sait que je repose. Le vieillard parloit encore, l'orsque j'aperçus de loin, à l'autre bout de la vallée, une nombreuse troupe de jeunes filles, qui s'avançoit lestement, et qui bientôt se dispersa dans la plaine. Au même moment, tous les bergers placés sur les hauteurs accoururent à la fois, et parurent sur les bords escarpés des montagnes qui nous environnoient. Les uns, le corps penché en avant sur l'extrémité des précipices, donnoient l'inquiétude de voir s'écrouler, sous leurs pieds, la terre qui les portoit; les autres avoient grimpé au faîte des arbres, afin

de découvrir de plus loin la troupe aimable et brillante, attendue tous les jours à la même heure. A cette époque de la journée, les troupeaux des montagnes, abandonnés un instant, pouvoient errer en liberté; tout étoit en mouvement sur les monts et dans la plaine; la curiosité, l'amour naissant, la tendresse paternelle, produisoient une émotion générale parmi les jeunes bergers et les vieux pasteurs. Cependant les villageoises, se séparant les unes des autres, alloient dans la prairie chercher leurs grands-pères, pour leur porter, dans de jolis paniers d'osier, des fruits et des fromages; elles couroient avec empressement vers ces bons vieillards qui leur tendoient les bras : j'admirois la grâce et la démarche légère de ces jolies paysannes des Pyrénées, qui toutes sont remarquables par l'élégance et la beauté de leur taille; mais mon cœur s'intéressoit surtout à Lina. Elle étoit encore à cent pas de nous, lorsque

son grand-père me la montra au milieu d'un groupe de jeunes filles, en me disant : *c'est la plus jolie*, et l'amour paternel ne l'abusoit pas ; en effet, Lina étoit charmante. Elle vint se jeter dans les bras du vieillard, qui la serra tendrement contre son sein, ensuite elle le quitta pour aller lui chercher son panier que tenoit une de ses compagnes. Dans ce mouvement, Lina leva des yeux timides vers le sommet de la montagne, et Tobie, sur la pointe du rocher, recueillit ce regard, ce touchant regard impatiemment attendu depuis le lever de l'aurore, et douce récompense de tous les travaux du jour ! Dans cet instant, Tobie jette un bouquet de roses, qui tombe à quelques pas du groupe formé par Lina et ses compagnes. Lina rougit et n'ose ramasser le bouquet ; le vieillard jouit de son trouble, et les autres jeunes filles, en riant avec un peu de malice et beaucoup de gaîté, s'écrient toutes à la fois : *C'est*

pour Lina, c'est pour Lina. Enfin, Lina est condamnée à s'emparer du bouquet : d'une main tremblante elle l'attache sur son cœur, et pour cacher son embarras, elle vient se réfugier sous la roche de son grand-père, et s'asseoir auprès de lui. Je les laissai goûter le charme d'un entretien plein de tendresse, de douceur; et la tête remplie, et du respectable vieillard, et de Lina, et de Tobie, je regagnai ma petite habitation en disant : Si le bonheur existe sur la terre, voilà les mœurs, voilà les sentimens qui doivent en assurer la possession.

. . . . On a vu que la vie d'un paysan des Pyrénées est divisée en trois époques très-remarquables : il est d'abord berger des montages, depuis l'âge de huit ans jusqu'à quinze; ensuite il entre dans la classe des cultivateurs; enfin, parvenu à la vieillesse, il devient pâtre des vallées. La plus brillante de ces époques est celle où le jeune homme est élevé au rang de laboureur :

aussi la célèbre-t-on avec solennité. Aussitôt que le berger des montagnes a quinze ans accomplis, son père va le chercher pour le conduire dans les champs ou dans la vigne qu'il doit désormais cultiver; ce jour mémorable est un jour de fête pour la famille du jeune homme. Je voulus voir cette cérémonie champêtre. J'en parlai à mon bon vieillard, le grand père de Lina, qui m'apprit que Tobie devoit, dans un mois, quitter pour jamais les montages, et ce rocher sur lequel son amour pour Lina l'avoit conduit si souvent. Une circonstance assez singulière ajoutoit encore à l'intérêt de cette cérémonie : le père de Tobie, âgé de 70 ans, devoit, le même jour, renoncer à la classe des cultivateurs pour rentrer dans celle des bergers; il rassembloit autour de lui quatre fils d'un premier mariage; Tobie étoit enfant d'un second lit, et le plus jeune de ses frères avoit au moins trente ans.

Le jour fixé pour la cérémonie arriva

enfin, je me rendis dans la plaine, trois heures avant le coucher du soleil; j'y trouvai tous les vieux pasteurs rassemblés au pied de la montagne où Tobie gardoit ses troupeaux. Bientôt après, nous vîmes accourir une foule de paysans et de villageoises de tout âge, attirés par la curiosité. Lina, conduite par sa mère, vint se placer près de moi, et sans doute elle n'étoit pas celle qui prenoit le moins d'intérêt à la fête. Cette troupe précédoit le vieillard, père de Tobie, qui s'avança gravement, entouré de ses quatre fils; le vieillard portoit une bèche, et marchoit appuyé sur le bras de l'aîné de ses enfans. Arrivé au bas de la montagne, toute la multitude s'ouvrit pour lui laisser le passage libre; mais le vieillard s'arrêta, en regardant tristement la route escarpée qui conduisoit au sommet de la montagne; il soupira, et après un moment de silence : Je devrois, dit-il, suivant l'usage, aller moi-même cher-

cher mon fils, mais j'ai soixante-dix ans, et je ne puis que l'attendre!..... Eh bien! mon père, s'écrièrent ses enfans, nous allons vous porter, venez. La multitude applaudit à cette proposition, le vieillard sortit, et ses fils, formant avec leurs bras entrelacés une espèce de brancard, l'enlevèrent doucement et se mirent en marche aussitôt. Toute la troupe villageoise resta dans la plaine; pour moi, je suivis le vieillard, car je voulois être témoin de son entrevue avec Tobie. Nous marchions lentement, et de temps en temps, le vieillard faisoit arrêter ses porteurs pour leur faire reprendre haleine, pour considérer les lieux que nous parcourions, et qui lui retraçoient le doux souvenir de sa jeunesse; il tressailloit en entendant de toutes parts les sons argentins des clochettes suspendues au cou des brebis et des chèvres, et qu'on ne fait porter qu'aux troupeaux des montagnes; souvent il nous annonçoit

d'avance les objets que nous allions voir; mais souvent aussi, le temps avoit détruit ou changé ce qu'il nous avoit dépeint. Il considéroit tout ce qui s'offroit sur notre passage, avec le double intérêt du sentiment et de la curiosité: à mesure que nous avançions dans notre route, l'expression de sa physionomie devenoit plus vive et plus animée; la joie étinceloit dans ses regards; il sembloit reprendre une nouvelle vie, en respirant encore, pour la dernière fois, l'air actif et pur des montagnes. Enfin, nous arrivons au terme de notre course; on pose le vieillard sur un rocher; il se lève, et s'appuyant sur sa bêche qu'il tenoit toujours, il contemple avec ravissement le pays immense qu'il domine! Dans cet instant, Tobie abandonnant son troupeau, vient se jeter aux pieds de son père, et le vieillard l'embrassant avec attendrissement:

« Tiens, mon fils, lui dit-il, prends cette bêche qui m'a servi pendant plus

d'un demi-siècle, puisses-tu la garder aussi long-temps! Pour la remettre moi-même en tes mains, j'ai prolongé, au-delà du terme ordinaire, des travaux pénibles à mon âge; je quitte aujourd'hui, pour toujours, nos champs labourés et nos vignes; mais tu vas m'y remplacer.... » En disant ces paroles, le vieillard donna sa bèche à Tobie, et lui demanda sa houlette en échange. « O mon père! dit le jeune homme attendri, recevez encore ce chien fidèle qui m'obéit depuis sept ans; qu'à l'avenir, il vous suive et vous défende, il ne m'aura jamais plus utilement servi ». A ces mots, le vieillard ne put retenir quelques larmes qui couloient doucement sur ses joues vénérables; il caresse le chien que son fils lui présente, et l'animal se débattant dans les bras de Tobie, semble exprimer, par ses gémissemens, la crainte de changer de maître. Cependant, nous reprenons tous ensemble le chemin de la vallée, nous

y retrouvâmes tous les villageois, et la fête se termina par un bal champêtre où j'eus le plaisir de voir danser Tobie avec Lina. Les jours suivans, je retournai dans la prairie; j'y trouvai toujours mes deux bons vieillards, assis l'un à côté de l'autre, sous l'abri du rocher, s'entretenant de leur jeunesse, et surtout de leurs enfans. Lina lui apportoit exactement, à l'heure accoutumée, des fruits et du laitage. Tobie n'y étoit plus; mais Lina jetoit toujours les yeux sur le rocher, et voyoit, avec un vif intérêt, l'amitié mutuelle des deux vieillards; c'étoit pour elle un doux présage. En effet, j'ai su depuis, que les vieillards avoient joui du bonheur de célébrer les noces de Lina et de Tobie, et que Lina est aujourd'hui la plus tendre, la plus heureuse des épouses et des mères.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE,
RUE SAINTE-ANNE, N°. 20.

